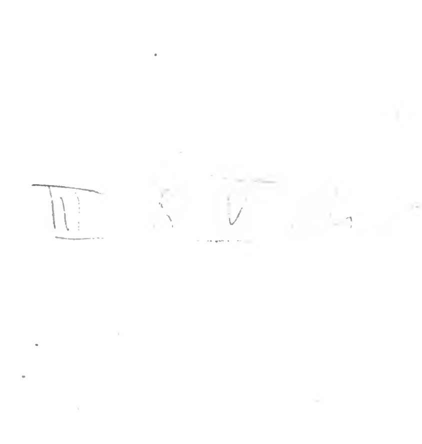
PALLI







BONS AUTEURS A 1 FRANC LE VOLUME

CHARLES DESLYS

LA MARCHANDE DE PLAISIRS



PARIS
A. DEGORCE-CADOT, EDITEUR
9, RUE DE VERNEUIL, 9

Étranger et par poste 1 fr. 25.

LA MARCHANDE DE PLAISIRS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE

CHEZ DEGORCE-CADOT

à 1 fr. 25 le vol. grand in-18

Le Me[illegible]-au-Bois	1 vol.
La Jarretière rose	1 vol.
Le Canal Saint-Martin	2 vol.
Simples Récits	1 vol.
L'Aveugle de Bagnolet	1 vol.

Sceaux, — Imp. de E. Dépée, — Charaire et fils successeurs.

LA

MARCHANDE DE PLAISIRS

PAR

CHARLES DESLYS



PARIS

LIBRAIRIE DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR

70 *bis*, RUE BONAPARTE, 70 *bis*.

LA MARCHANDE DE PLAISIRS

I

TABLEAU DE GENRE.

C'est dans l'Allemagne méridionale qu'il faut vous transporter avec moi, c'est dans un petit duché dont le nom doit rester un mystère, afin que je ne sois pas traité d'indiscret par les vieux amis qui m'ont tout dernièrement conté cette trop véritable histoire.

Du reste, superbe pays ; voyez plutôt !

A l'horizon, les cimes bleues des Alpes italiennes, car nous ne sommes qu'à quinze lieues environ de la frontière lombarde. — A nos pieds, les clochetons gothiques de la capitale qui se mirent coquettement dans un doux lac aux flots murmurants ; — sur la hauteur enfin où nous nous trouvons, quelque chose de pittoresque et de majestueux comme la forêt de Fontainebleau.

Au milieu de l'une des clairières, en ce moment encore toute inondée de soleil... un large parapluie de cotonnade rouge.

Sous ce parapluie, une bonne et souriante figure couronnée de cheveux blancs, un vieil artiste qui crayonne quelque esquisse, sur un grand carton vert glissant toujours de ses genoux.

Un paysagiste peut-être?... Oui, car précisément en face de son regard s'élève un gigantesque chêne, capable, sur ma foi! d'affoler Calame ou Daubigny.

Mais non... c'est un peintre de genre; regardez au pied de l'arbre?

Sur le tertre verdoyant de mousse et de broussailles, un gros petit homme joufflu s'est endormi, probablement au sortir du cabaret; et l'œil bistré, la face livide, la lèvre pendante, la chevelure ébouriffée, la cravate orageuse, la tête chevaleresquement appuyée contre les jambes tenues en équerre d'un autre ivrogne, dont le reste du corps se perd dans les fantaisies végétales du revers du tertre, il s'abandonne voluptueusement sur cet oreiller burlesque, et ronfle en plein air à se crever les narines.

Le vieux crayonneur sourit parfois aux inévitables ondulations de son modèle, mais il continue de le copier, néanmoins, dans un religieux silence.

— Ah! je vous trouve enfin, maître Fabritzius!... s'écrie tout à coup à quelques pas une voix éclatante.

Maître Fabritzius bondit aussitôt de dessous son parasol écarlate, et, sans plus de bruit qu'un chat effarouché, trottine lestement à la rencontre du fâcheux, auquel il s'empresse de dire, un doigt sur les lèvres :

— Chut!... chut!... je vous en supplie, monsieur le chambellan!

— Hélas! oui... chambellan... poursuivit le nouveau venu sans daigner mettre la moindre sourdine à sa piaillarde chanterelle. Grand chambellan, c'est-à-dire le gentilhomme le plus occupé, le plus affairé, le plus turlupiné de tout le duché. Car le grand duc ne peut pas se coucher, ne peut pas s'endormir, ne peut pas s'éveiller, ne peut pas se lever, ne peut pas boire, ne

peut pas manger, ne peut pas... enfin ne peut rien faire sans votre illustre serviteur.

— Monsieur le chambellan! monsieur le baron! chuchote toujours le vieil artiste avec une pantomime de plus en plus significative.

Mais le maudit babillard n'en continue pas moins comme une clarinette aveugle :

— Je sors de chez vous, mon cher, mais l'on m'a dit que vous campiez depuis ce matin au milieu de ce bois situé presque aux portes de notre capitale, et dans lequel nos petites gens viennent prendre leurs ébats dominicaux. C'était m'encanailler, moi le grand chambellan. Mais... bast!... Je voulais à tout prix vous voir ce matin... vous d'abord... et puis quelqu'un que je regrette de ne pas rencontrer ici, la charmante Edwige, votre fille. Où donc est-elle, votre ravissante, votre délirante, votre...

A bout de patience, la main de l'artiste s'enhardit, à la fin, jusqu'à fermer la jacasse bouche du grand chambellan.

— Hein!... plaît-il! gronde tout aussitôt celui-ci d'un air de hauteur.

— Pardon, monseigneur, balbutie l'autre avec con fusion, mais...

— Il suffit... je pardonne... mais moins à l'artiste qu'à l'émigré français qui s'obstine à nous cacher, sous le modeste pseudonyme de maître Fabritzius, le noble titre que ces misérables républicains...

— Monsieur, interrompit fièrement l'exilé, vous m'aviez promis de ne jamais soulever un entretien qui pourrait m'entraîner à maudire mon pays devant un étranger.

Hâtons-nous de préciser, en passant, que nous sommes au printemps de l'année 1797.

Interdit par l'accent que venait de prendre tout à coup l'émigré français, le hobereau autrichien toussota d'un air d'embarras, puis alerte à changer la conversation :

— Ah ça! fit-il, pourquoi diantre tenez-vous si fort à ce qu'on ne fasse pas de bruit sous ces grands arbres?

— Marchez sur la pointe du pied, répondit le vieil artiste en reprenant son air bonhomme. Retenez même votre souffle et venez regarder en silence.

Mais, tandis que nos deux vieillards vont s'avancer à pas de loup vers le chêne que vous savez... un regard, s'il vous plaît, un regard observateur sur l'un et sur l'autre?

Tous deux semblent approcher de la soixantaine, mais le Français y marche d'un pas assuré et ferme, tandis que l'Autrichien s'y précipite avec la bouffonne et sautillante allure d'un ci-devant jeune homme. Cheveux blancs, front pur, œil calme et doux, jeune et fin sourire, tout dans le premier concourt à inspirer un respect auquel le malheur lui donnerait droit à défaut d'autre noblesse. Tout, au contraire, chez le second, porte à la caricature : son costume à paillettes et à crachats, son outrecuidante perruque à ailes de pigeon, ses airs impertinents et évaporés, son visage enluminé comme celui d'une vieille coquette, sa voix de castrat, son menton de galoche, et, par-dessus tout, son regard de vieux satyre. C'est une sorte de marquis de Carabas, c'est un courtisan. L'autre est un vrai grand seigneur, caché sous le déguisement provisoire d'un véritable artiste.

Le chambellan aperçut enfin le groupe anacréontique.

— J'avais à peindre une enseigne de cabaret, expliqua Fabritzius. Que dites-vous de ce Silène ronflant dans les tibias de Bacchus?

Au même moment Bacchus écarta tout à coup les jambes, et patatras! la tête alourdie du pauvre Silène roula dans la ruelle.

Vous croyez peut-être qu'il s'en fâcha? Pas le moins du monde. Sans même entr'ouvrir la paupière, sans la plus minime grimace, sans se réveiller en aucune façon, il étendit mollement les bras en arrière, chercha à tâtons les deux moitiés disjointes de son oreiller, les réunit

de rechef et recommença de plus belle à ronfler avec la béatitude première.

L'invisible Bacchus, de son côté, ne montra pas plus d'émotion, et, sans paraître même s'apercevoir de l'incident, il reprit dans ce grotesque duo sa partie, à peine interrompue, de basse-taille.

— Très-drôle!... avait d'abord ricané le chambellan. Très-drôle, d'honneur!...

— Est-ce réussi? demanda l'artiste en montrant son esquisse.

— Parfait! parfait!... ne put s'empêcher de reconnaître l'Autrichien.

Mais, s'arrêtant soudain en pleine admiration, il reprit sur un tout autre ton, qu'il s'efforçait de rendre solennel.

— Non, monsieur, non... c'est mal au contraire, c'est fort mal!

— Comment?... interrogea le Français étonné.

— Eh! mon Dieu, oui, mon cher. C'était là, précisément, le motif de ma visite matinale. Son altesse sérénissime ne voudra jamais entendre parler de vous, tant que vous ne barbouillerez que de ces babioles-là... des enseignes de cabaret!... Et non pas de ces grandes toiles dignes d'orner les palais et les cathédrales! Hier soir encore, j'ai plaidé votre cause devant le grand-duc. Et, pour la première fois peut-être, il m'a enjoint de me taire, il m'a même tourné le dos, il m'a, je crois, ri au nez! Au nez d'un grand chambellan... c'est très-grave!

— Ainsi, soupira tristement l'artiste, ainsi l'on ne me permet pas même de concourir pour cette nouvelle galerie de tableaux dont vous avez la direction suprême, et que...

— Que voulez-vous? se récria le courtisan. Que voulez-vous? vieil entêté, c'est votre faute.

— Non!... répliqua Fabritzius avec une touchante humilité. Non, c'est le bon Dieu qui le voulut ainsi. Il y a huit années de cela, lorsque je me réfugiai dans ce duché, lorsque je voulus mettre à profit les souvenirs d'une jeunesse artistique, un peintre en renom passa

par cette ville, eut l'occasion de voir mes petits ouvrages, me toucha au front et me dit : « Il y a quelque chose là, mon brave homme, l'on devient grand artiste à tout âge; allez compléter vos études en Italie, je vous promets un brillant avenir. » J'allais partir, j'allais me mettre en route, plein d'espérance et de bon vouloir... Un cri d'enfant me retint, ma fille me tendit ses petits bras, ma fille qui n'avait encore que sept ans, ma pauvre petite fille! Il fallait gagner de l'argent au jour le jour pour la nourrir, pour l'élever, pour la faire grande et belle comme la voilà maintenant! Moi, moi, l'abandonner, même au prix de la gloire, jamais! Je restai donc... je restai ignorant... pauvre, obscur. Mais je ne me plains pas de mon sort : si je ne suis pas un grand artiste, je suis un heureux père, Dieu soit béni!

— Je le crois, palsembleu! je le crois sans peine! Edwige est une si adorable fillette... quinze ans, des yeux, un teint, des petits petons de Cendrillon! Et puis, quelle fierté sous le simple et coquet accoutrement avec lequel elle débite en plein air ces légers cornets de pâtisserie française qu'elle a nationalisés chez nous, et que, de l'autre côté des Alpes, on appelle galamment des plaisirs.

— Oui, murmura l'artiste gentilhomme avec une rougissante amertume... oui, la pauvre enfant a voulu gagner sa part dans le budget de l'émigré, et notre misère m'a contraint d'accepter.

— Ne vous en plaignez pas non plus, se récria l'Autrichien de plus en plus enthousiaste. Mon cher, ne vous en plaignez pas... marchande de plaisirs, si jolie... marchande de plaisirs... eh! eh!... père Fabritzius... si vous le vouliez bien, ce serait peut-être pour vous la renommée... la fortune...

— Comment? interrompit vivement le père d'Edwige. Comment donc cela?

Le courtisan parut embarrassé d'abord, puis, prenant son air le plus diplomatique, il répondit en toussotant presque à chaque mot :

— Supposez, maître Fabritzius... supposez qu'un homme riche et tout-puissant soit aimé de votre fille... un homme susceptible de vous rendre votre ancien train de grand seigneur, de vous mettre en relations avec les plus illustres maîtres italiens, de vous faire nommer immédiatement peintre du grand-duc. Un homme capable de tout, enfin, un homme comme moi... oui... un homme comme moi, tenez?

Rien d'insinuant comme la voix, comme le regard, comme toute la personne du vieux débauché durant cette cauteleuse et déshonorante ouverture.

Mais, trop naïvement honnête homme pour y démêler le fin mot, le père d'Edwige se contenta de sourire avec une ironique bonhomie et répliqua :

— Vous êtes beaucoup trop grand seigneur; et, permettez-moi de vous le dire, un peu trop de mon âge pour épouser ma fille.

— Épouser... répéta le chambellan tout ébaubi.

Puis, en à-parte :

— Décidément le père ne me comprend pas.

Après quoi revenant vers le parasol écarlate, il reprit tout haut sur un ton badin :

— C'est juste... folies que tout cela! N'y pensons plus... au revoir... mon cher monsieur, au revoir. Voici l'heure où le grand-duc doit prendre sa pilule purgative; et, si je n'étais pas là... au revoir!...

Et il s'en fut, escorté de l'émigré français auquel il dit encore :

— Mes compliments à la ravissante Edwige. J'emporte le regret de ne pas l'avoir rencontrée comme d'habitude auprès de vous.

— Elle avait à débiter sa corbeille de plaisirs, repartit Fabritzius, et sans doute après à la remplir de toutes les violettes des bois qu'elle aura ramassées là-bas sous la mousse.

— Très-bien! conclut à voix basse l'Autrichien, qui s'empressa de disparaître dans sa direction première, mais pour revenir bientôt en tapinois vers celle que ve-

nait d'indiquer le père d'Edwige, et cette fois en ajoutant tout bas :

— Voyons si la fille me comprendra mieux. — Pourquoi pas? — Les jolies filles t'ont toujours compris à demi mot... fortuné chambellan...

Quant au vieil artiste, il revint à ses crayons, à son modèle.

Silène ronflait toujours, mais hélas! il avait changé d'oreiller.

Voici comment :

Dans les derniers instants de l'entretien des deux vieillards, les broussailles du tertre s'étaient écartées tout à coup pour donner passage au torse et à la tête du Bacchus se réveillant enfin.

Torse vêtu de la noire livrée de l'extrême misère.

Magnifique tête d'artiste ou de poète... tête pâle et ravagée moins encore par le vice que par la douleur... tête que nul n'eût pu contempler sans une sympathique tristesse !

Le pauvre jeune homme (à peine paraissait-il avoir trente ans) écarta d'abord de ses blanches mains la longue chevelure noire qui bouclait fantastiquement sur son vaste front d'ange déchu, puis il promena tout à l'entour un regard ébloui comme au sortir d'un beau rêve.

Dans ce mouvement, ses deux genoux se séparèrent quelque peu, et la tête de Silène tomba lourdement dans l'intervalle.

Rappelé par cet étrange contact à la réalité, notre Bacchus en guenilles aperçut enfin le compagnon inconnu que lui avaient sans doute donné les hasards d'une nuit à la belle étoile.

— Pauvre garçon!... sourit-il alors avec une amère indulgence.

Et, sa main allant chercher sur le tertre une forte pierre revêtue de mousse, il y posa, sans se déranger encore, la tête abandonnée du ronfleur, et se releva sans bruit en ajoutant au milieu d'un soupir de regret et presque d'envie ;

— C'est si bon de dormir!...

Puis, après s'être éloigné précautionneusement :

— Dormir?... poursuivit-il avec abattement. Toujours dormir!... Oui... Pour purifier une âme perdue dans la fange... il n'est que l'éternel sommeil!... Et sitôt la nuit venue... à l'une des branches de ce chêne... Mais pourquoi donc attendre encore?... Je ne vois plus personne... à l'instant... oui... à l'instant!

Ces dernières paroles avaient été murmurées avec une surexcitation fébrile, et presque aussitôt le canon d'un pistolet brilla dans sa main crispée.

C'est en ce moment que Fabritzius revenait vers son groupe de moitié détruit.

Masqué déjà dans les taillis, le jeune homme n'avait pas vu l'importun.

Non... car, tandis que l'arme fatale montait à son front impassible, il murmurait encore, et avec la douceur éplorée du cygne à l'agonie :

— Suprême minute d'une existence déjà brisée!... Oh! si tu m'envoyais du moins cette blanche apparition qui parfois traversait en souriant la sombre fantasmagorie de mon ivresse... Oh!... mais tu ne viendras pas cette fois, ange du ciel!

Et déjà son doigt s'appuyait sur la détente.

Tout à coup ce joyeux chant français s'éleva dans les buissons d'alentour :

Voilà l'plaisir, mesdames,
Voilà l'plaisir!

— Elle!... s'écria le jeune homme stupéfait à la fois et ravi. Encore elle!...

En même temps, et prompt comme la pensée, il se dissimula sous le feuillage, tandis que s'approchait de plus en plus l'harmonieuse et fraîche voix de jeune fille qui poursuivait ainsi sa chanson :

N'en mangez pas, mesdames,
Ça fait mourir!



II

LE PÈRE ET LA FILLE.

A défaut d'autres qualités, le grand chambellan du moins avait du goût.

Rien de mignon, rien de coquet, rien de joli comme notre marchande de plaisirs!

Blonde comme un épi doré par le soleil d'août, elle a des yeux bleus qui semblent avoir été cueillis parmi les myosotis de quelques-uns de ces ruisseaux où viennent boire les fées allemandes. Sa petite bouche est une fleur animée par le sourire, une fleur vermeille, une fleur parfumée. Les roses les plus délicatement rosées pourraient seules rivaliser avec la printanière fraîcheur de son teint. Bref, c'est un bouquet d'avril. Ajoutez à cela le regard le plus ingénuement espiègle qui jamais ait pétillé sous une paupière de quinze ans, le front le plus pur et le plus prompt à rougir, la lèvre le plus chastement malicieuse où soit venue nicher la chanson en attendant l'amour! Cherchez tout cela, rêvez-le plutôt et vous aurez Edwige.

Moitié Française, moitié Allemande, elle a tout à la fois de folles boucles sur les joues, de longues tresses sur les épaules; et rien n'est gracieux comme la pétulante façon avec laquelle elle fait voltiger les unes et les autres dans les mille ondulations de sa charmante tête, que coiffe un léger chapeau de paille de maïs,

d'une forme transalpine. Elle porte la haute chemisette et les longues manches plissées des Suissesses. Son corsage bleu, à passementeries noires, cambre, à la façon hongroise, sa svelte taille qui tiendrait dans les dix doigts. Le reste en français, savoir : son caraco de soie-gris perle galamment retroussé sur les hanches par des rubans bleus; — sa seconde jupe de même couleur que borde un large velours et qui laisse librement admirer sa petite cheville rondelette et son pied d'enfant; — ses bas de soie gris-perle à coins bleus; — son étroite mule à talon rouge, ni plus ni moins qu'une bergère de Trianon!

O l'émigration!... Cette adorable jeune fille, que sa beauté fit noble bien plus encore que sa naissance, cette perle française est marchande de plaisirs sur la terre étrangère!

Oui. — Elle porte sur sa divine épaule un petit tonnelet qui brille comme argent; — oui... elle tient dans ses petites mains de duchesse une modeste corbeille d'osier!

Seulement, tous les plaisirs se sont envolés déjà, — seulement, corbeille et tonnelet sont à cette heure remplis de fleurs des bois.

Mais... revenons à maître Fabritzius!

A peine avait-il entendu dans la feuillée le gazouillement de la marchande de plaisirs, qu'il s'était vivement mis à courir au-devant d'elle, et que, les bras étendus, il lui avait crié du fond du cœur :

— Edwige... Edwige... Tu reviens enfin, méchante enfant!

— Non... père... répondit-elle en s'arrêtant à peine pour un sourire. Non, — je passe...

— Sans même m'embrasser!

— Oh!... que si... Cent fois pour être restée si longtemps loin de toi... Cent fois pour que tu me permettes de repartir encore.

Elle avait déjà bondi jusqu'auprès du vieil artiste... Elle se haussait déjà sur la fine pointe de ses pieds mi-

gnons pour épargner la moitié du chemin au baiser paternel.

— Où vas-tu donc ainsi? questionna Fabritzius.

— Du côté du bois des lilas... J'aime tant les fleurs!

— Prends garde, enfant; tu vas me rendre jaloux!

— Rassure-toi, père. Cet amour-là, je ne le prends pas sur ta part.

— Comment? . . . .

— Mais sur celle qu'il y avait là pour ma mère... ma mère que je n'ai pas connue, que je ne dois jamais connaître...

— Ta mère! fit douloureusement le vieillard, dont le visage se couvrit soudainement d'un sombre nuage.

Et tous deux restèrent un instant immobiles avec toutes les fleurs à leurs pieds, tous deux silencieux et la main sur le cœur, mais lui les yeux baissés, mais elle les yeux au ciel.

— Ma mère! poursuivit-elle enfin avec une ineffable douceur. Ma pauvre mère!... Oh! j'y pense souvent... va!... j'y rêve tous les jours. Une mère... ce doit être si bon... ce doit être si doux à aimer... une mère!

— Edwige! gémit tout à coup Fabritzius avec une suppliante angoisse. Mon enfant... tu me fais mal!

— Pardon! s'écria vivement la marchande de plaisirs en sautant au cou du vieillard, — pardon... mon père!... Je t'avais promis de ne plus t'en parler, je ne t'en parlerai plus! Mais tous les lilas vont se cueillir sans moi, et tu m'as permis d'y aller; n'est-il pas vrai? A bientôt donc... père... à bientôt!

Encore tristement absorbé, le vieil artiste ne répondit pas. La jeune fille songea sans doute que qui ne dit mot consent; et, prompte à mettre à profit le proverbe, elle rejeta lestement le tonnelet sur son épaule, elle le couronna non moins lestement de la corbeille, puis, ramassant deux par deux tous ses premiers bouquets, elle en chargea tour à tour les deux bras du bonhomme en poursuivant avec une enfantine volubilité :

— Garde-moi mes muguets, père... garde-moi mes

jacinthes, garde-moi mes volubilis, mes violettes et mes pervenches... Prends encore... prends toujours... afin que je puisse courir plus vite. Prends-moi toutes mes fleurs des champs! Il me faut de la place pour mes lilas. Oh! les lilas, c'est si joli... les lilas... les lilas!

Et, bondissant comme une gazelle, elle disparut à l'instant à travers les arbres.

. . . .

Durant toute cette scène, l'inconnu au visage pâle avait écouté, avait regardé, avait paru charmé dans le feuillage qui le cachait à tous les regards.

Jusqu'au départ d'Edwige, il ne bougea pas du taillis. Mais, sitôt qu'elle se fut enfuie, il se glissa lentement sur ses traces en murmurant avec une mélancolique ivresse :

— Puisqu'il ne me reste plus qu'une heure à vivre... qu'elle s'écoule du moins à la regarder encore!

Il suivit donc la jeune fille, mais de loin, mais en rampant de buissons en buissons... mais sans jamais se laisser soupçonner par elle.

Sautillant toujours et fredonnant, Edwige atteignit bientôt la grande route, qui, de ce côté, bordait effectivement une longue et sauvage rangée de lilas, à peine fleuris de la veille.

La jeune fille ravie s'empressa de commencer à cueillir ses bouquets; le jeune homme, ne trouvant plus cette fois à dissimuler sa poursuite, passa de l'autre côté de la route, et se confondit avec des bûcherons qui précisément y travaillaient au bruit des refrains joyeux.

En ce moment, une chaise de poste arrivait au milieu d'un tourbillon de poussière.

Une vieille pauvresse, d'autant plus imprudente qu'elle traînait un petit enfant par la main, voulut se hasarder néanmoins à traverser la grande route.

Les quatre chevaux, lancés à fond de train, approchaient avec la rapidité de la foudre.

L'enfant eut peur et trébucha; la vieille femme perdit

la tête, et restant tout à coup immobile, se prit à crier au secours.

Trop tard... Sa voix se confondit avec le bruit des roues sur le pavé. Trop tard!... le postillon ne pouvait plus arrêter ses chevaux galopant sur une pente rapide.

Une personne avait cependant entendu le cri de détresse... une seule... et, sans réfléchir au péril, elle s'était précipitée vers la vieille femme et le petit enfant.

C'était Edwige.

Un cri général s'éleva des deux bords de la route.

— Elle va se perdre sans les sauver... Elle est perdue...

En effet, affolée par l'épouvante, la vieille femme venait d'entraîner dans sa chute la jeune fille qu'elle avait éperdûment enlacée dans ses bras... En effet, Edwige gisait maintenant dans la poussière et déjà presque sous les pieds des chevaux.

Tout ceci s'était passé en moins d'une seconde.

— Perdue! répéta la foule stupéfiée.

— Non! cria une voix impérieuse. Non! je la sauverai!

Et, saisissant la hache d'un bûcheron, le pâle inconnu bondit tout à coup vers l'attelage écumant.

Mais, hélas! n'était-il pas déjà trop tard?

III

OU SILÈNE SE RÉVEILLE ET OU REPARAIT BACCHUS.

Nous avons laissé Silène ronflant toujours; nous avons laissé Fabritzius tout embarrassé des bouquets de sa fille.

— Espiègle bien-aimée! sourit-il en s'efforçant de maintenir l'équilibre de sa pyramide champêtre. Où diable me débarrasser de tout cela!... Ah! sur ce tertre...

Le vieillard venait d'aviser le pied du chêne; il se mit en devoir aussitôt d'y empiler tous les bouquets.

L'un d'entre eux roula sur le nez de Silène.

Silène grogna d'abord... puis entr'ouvrit un œil, puis au milieu d'un énorme bâillement :

— Ah! ça... fit-il, on ne peut donc pas dormir tranquillement ici!... Il fait encore jour... ce me semble... C'est indécent de réveiller à pareille heure les honnêtes citoyens qui ont passé toute la nuit à la taverne... c'est indécent!

— Pardon! s'excusa bénignement le vieil artiste. Pardon, mon ami!...

— Un homme qui m'appelle son ami!... se récria vivement le dormeur... Grand Dieu!... si c'était...

Et, bondissant tout à coup d'épouvante, ce fut à près de dix pas de là qu'il acheva tout à la fois son réveil et sa phrase :

— Non... Fausse alerte! Non, non....Grâce au ciel! ce n'est pas lui!

— Qui, lui? demanda tout naturellement Fabritzius.

— Oh! s'épanouit Silène avec un long soupir. Oh! un gaillard qui ne vous ressemble pas... Car vous m'avez l'air d'un honnête homme. Tandis que lui, c'est un scélérat!... c'est un bandit!... c'est un sacripant!...

Puis, changeant de ton et frissonnant tout à coup :

— Dieu! fit-il en regardant à l'entour; Dieu! s'il m'avait entendu!

— Rassurez-vous... nous sommes seuls... s'empressa de dire obligeamment l'émigré... Mais comment êtes-vous l'ami d'un tel chenapan?

— Que voulez-vous?... repartit mélancoliquement Silène... Que voulez-vous?... C'est une fatalité! une infernale fatalité qui m'a conduit jusqu'au pied de cet arbre... et qui ce matin... au dernier clair de la lune, me l'a fait choisir irrévocablement pour l'exécution de mon projet!

En même temps et d'un air sombre, le drôlatique personnage avait élevé vers les branches supérieures du grand chêne un morne et sombre regard.

— Quel projet? ne put guère s'empêcher de dire le Français.

— Figurez-vous!... débuta confidentiellement l'Allemand... figurez-vous que...

Mais, s'interrompant tout aussitôt, il ajouta en fausset :

— Ah! ça... mais... dites donc, vous... pourquoi me demandez-vous mon secret?

— Votre secret...

— Mon terrible secret!...

Et, tournant le dos, Silène parut se disposer à la retraite.

Mais le parapluie rouge se trouva sur son chemin, et par conséquent l'esquisse.

— Tiens! fit-il d'un accent déjà redevenu tout guilleret. Tiens!... mon portrait?

— Puisque vous vous êtes reconnu, balbutia le vieux crayonneur intérieurement flatté, je ne le nierai pas. Oui, durant votre sommeil, je me suis permis...

— Comment donc!... Ne vous gênez pas... si vous aviez fantaisie que je pose de rechef.

— Merci... j'ai terminé mon esquisse.

— Tout à vos ordres... mon cher monsieur... Tout à vos ordres jusqu'à ce soir... Demain, par exemple... Ah! ah! demain...

— Demain?

— Allons, bon!... Voilà que vous me questionnez encore. Savez-vous que vous êtes curieux?...

— Mais...

— Curieux et taquin... deux forts laids défauts!

— Mais... monsieur... je vous ferai observer que c'est vous même qui...

— Très-bien! très-bien!... j'accepte vos excuses, badina l'outrecuidant Silène, avec des gestes à la Richelieu... Très-bien. Mais qu'il vous suffise de savoir que je pars dans une heure... oui... dans une heure il fera nuit... que je pars, disons-nous, pour des contrées inconnues... et que je vais faire un tour de forêt en attendant... en attendant... ah!

Ce ah! là venait de si loin, ce ah! là se prolongea d'une si dramatique et burlesque façon, qu'il était impossible en l'entendant de ne pas se récrier ainsi que le fit Fabritzius :

— O mon Dieu! quel soupir?

— Toujours, donc! reprit maître Silène en revenant sur ses pas... Vous m'interrogerez donc toujours... Est-ce que vous appartiendriez par hasard à la police? Quand je soupirerais... voyons!... est-ce que ça vous regarde? Est-ce que ça vous gêne? Est-ce que je ne suis pas libre de me promener en soupirant? Ah! Ah!! Ah!!!

Et il disparut.

Voulant toujours parler, mais ne le pouvant jamais, Fabritzius avait d'abord suivi quelque peu ce fantaisiste personnage qui lui semblait un échappé des contes de son ami Hoffmann, et peut-être allait-il l'escorter plus loin afin de l'étudier mieux encore, lorsqu'il se vit ramené tout à coup en arrière par la chanterelle éplorée

du chambellan qui criait avec effroi tout en tournant à l'entour du parasol écarlate :

— Fabritzius... O mon Dieu! quel accident... quel malheur!... Fabritzius... Fabritzius... votre fille...

— Qu'y a-t-il donc? demanda vivement l'émigré, que ce dernier mot venait de frapper d'épouvante.

— Tout à l'heure, sur la grande route, une vieille pauvresse sur le corps de laquelle allait passer une chaise de poste lancée au galop... une vieille pauvresse et un petit enfant... Votre fille a commis l''imprudence de vouloir courir à leur secours...

— Grand Dieu!...

— Rassurez-vous... j'étais là!...

Le chambellan fut arrêté tout à coup par son catarrhe.

— Vous étiez là? suppliait le pauvre père à la torture.

— Oui, j'étais là, stupéfié par tant de courage... Car elle allait périr aussi... oui, mon cher monsieur... votre Edwige allait périr...

Nouvelle quinte de toux.

— Mais, de quel côté? mais, par où?... palpitait l'angoisse paternelle... Mais, par où faut-il courir?

— Rassurez-vous, vous dis-je... Un jeune homme... un étranger... un je ne sais qui... avec une hache... il a massacré les deux chevaux de devant... il a sauvé votre fille... Et tenez... tenez!... le voilà qui vous la rapporte comme un enfant qui dort...

Fabritzius se retourna d'un bond.

Edwige était là... Edwige évanouie... Edwige doucement portée par l'inconnu au visage pâle.

— Ma fille!... s'écria le vieillard en se précipitant vers elle. O ma fille!...

— Pardon, monsieur! murmura l'étranger, qui se dirigeait vers le pied du vieux chêne avec son précieux fardeau, et qui bientôt l'y déposa pieusement non loin des bouquets de fleurs des champs sur lesquels il appuya la blonde tête de la jeune fille. Pardon... rien qu'un instant... Laissez-moi l'étendre à son aise dans

ce doux nid de mousse et de fleurs... Là... maintenant, elle vous est rendue toute entière... Adieu!...

— Oh!... non... se récria Fabritzius en s'agenouillant auprès d'Edwige. Non... monsieur... non... vous ne nous quitterez pas ainsi!

— Monsieur, balbutia le pâle jeune homme avec une légère rougeur au front... je suis au moment d'un grand voyage... l'heure du départ va sonner dans un instant... permettez donc...

— Mon père! murmura tout à coup Edwige dont les paupières commençaient à se rouvrir en même temps que les lèvres.

— Oh! dit vivement le vieil artiste, ton premier regard pour moi... ma fille... pour moi ton premier sourire.

Et l'enfant se souleva lentement du milieu des fleurs. Et le pauvre père frémissant étendit peu à peu les bras vers elle... Et ce fut bientôt un délicieux tableau d'allégresse.

En même temps, l'inconnu s'éloignait en murmurant tout bas :

— Ma dernière heure du moins n'aura pas été perdue.

En même temps encore, le chambellan examinait à l'aide de son lorgnon les jambes du sauveur d'Edwige, et ricanait à part lui :

— Mais, Dieu me damne! ce sont là les tibias de Bacchus!

— Mon père! dit enfin la jeune ressuscitée, que je suis donc heureuse qu'on ne m'ait pas laissé mourir!

— Et moi donc! répondit le vieil artiste en riant et en pleurant tout à la fois. Et moi donc, mon enfant!

Déjà le jeune homme allait disparaître.

— Et lui? demanda la jeune fille, lui...

— Il veut partir sans même nous laisser le temps de le remercier, répliqua Fabritzius en indiquant celui qui venait de lui rendre sa fille.

— Monsieur... lui cria du fond de l'âme Edwige... monsieur...

Il s'arrêta, ne répondit que des yeux, mais se rapprocha de quelques pas.

— Cher monsieur... vous à qui je dois la sainte joie d'avoir revu mon père... votre nom... laissez-moi du moins votre nom!

— Mon nom... sourit amèrement le fugitif... Ne me demandez pas mon nom, mademoiselle... je n'en ai plus!

— Mais vous avez encore une main... reprit Edwige toute attristée par cette douloureuse réponse... La main qui m'a sauvée tout à l'heure... Et la mienne se tend vers elle... Voyez!!...

Il rougissait... il balbutiait... il hésitait!

Le vieil émigré courut à lui, l'attira doucement vers sa fille, et réunit les mains des deux jeunes gens, tandis qu'il répétait sur tous les tons de la reconnaissance.

— Merci... oh!... merci... merci!...

— Mademoiselle! fit le jeune homme en retirant enfin sa main, en reculant pour s'éloigner... et cette fois sans retour.

— Quoi! reprit Edwige d'un accent tout chagrin... vous n'avez rien à nous demander en échange de notre bonheur... rien... absolument rien?

— Si fait... articula-t-il avec une étrange solennité... si fait, mademoiselle... Un souvenir... parfois une prière pour l'inconnu honteux... que vous aurez rencontré sur une route poudreuse par un soir de printemps... et que vous ne reverrez jamais!!

Et il s'enfuit.

. . . .

— Eh! eh! eh! ricana le chambellan. Voici, sur ma parole, un bien dédaigneux drôle, et si ces jolies lèvres roses venaient à m'adresser jamais quelques offres semblables...

Tout en coquetant ces mièvreries, le vieux paon faisait la roue tout à l'entour de la jeune fille, qui, songeuse, se disait à elle-même :

— C'est étrange comme cet adieu m'a serré le cœur!

— Si jamais cette jolie main... poursuivit le Céladon en cherchant à la saisir.

— Monsieur! fit Edwige en la retirant vivement.

— Allons! interrompit l'émigré qui revenait vers sa fille, après avoir suivi de quelques pas, mais inutilement l'étranger... allons, Edwige... tu sembles faible encore... et voici la nuit... Retournons à la maison!...

— Oui... oui... rentrons, mon père!... répondit la marchande de plaisirs, mais sans bouger encore, car elle rêvait toujours.

Fabritzius ne s'apercevait de rien, occupé qu'il était à l'arrangement de ses cartons, de son pliant, de son parapluie rouge, enfin de tout son attirail d'artiste.

— Daignez du moins accepter mon bras? minaudait l'Autrichien de plus en plus galant.

— A quoi songes-tu donc?... dit enfin l'émigré... tu oublies tes chères fleurs!...

Et, plus empressé qu'un amoureux dans le premier quartier de la lune de miel, il courut au tertre de gazon, et se chargea complaisamment des plus jolis bouquets; il en fleurit ses poches, ses cartons et jusqu'à son parapluie écarlate, car, hélas! ni tonnelet, ni corbeille n'existaient plus!

Edwige, de son côté, s'était rapprochée du grand chêne, mais les fleurs tombaient de ses mains distraites, mais, sans y prendre garde à peine, elle murmurait tout bas :

— Pourquoi donc ma pensée semble-t-elle s'être enfuie tout entière sur les traces de cet inconnu?...

— En route!... fit joyeusement Fabritzius.

Fatigué de tendre le bras sans même obtenir une réponse, le chambellan venait de se décider à prendre enfin ce qu'on ne semblait pas vouloir lui donner.

— Monsieur! fit la blanche colombe, en se réfugiant, toute effarouchée, sous l'aile paternelle.

— Pardon, monseigneur! déclara dignement l'émigré. Pardon!... mais nul autre que le vieux Fabritzius ne sert de guide à sa fille.

Et, laissant le courtisan tout désappointé, ils reprirent à pas lents le chemin de la ville.

Mais Edwige devenait de plus en plus songeuse; mais parfois elle dit au vieillard durant le chemin :

— Avez-vous remarqué, mon père, comme le regard de ce pauvre jeune homme était doux, mais aussi comme il était triste!...

V

UN CAS DES PLUS EMBARRASSANTS

Le chambellan était furieux.

— Décidément, grommelait-il en retournant au palais par un autre sentier, décidément ils ne veulent me comprendre ni l'un ni l'autre. En serais-je donc pour mes soupirs?... Moi, le grand chambellan!... Ce serait la première fois... c'est impossible! D'ailleurs, la petite est ravissante... j'en deviens fou, d'honneur!... Aujourd'hui encore... aujourd'hui... grand Dieu!... j'en ai oublié l'heure de la pilule purgative du grand-duc!... Et je renoncerais!... Non... de par tous les diables... mille fois non... Je me sens trop piqué au jeu... et dussé-je tricher... ma foi... tant pis... il faut que je gagne... Trichons! Mais comment? le moyen proposé par cet effronté scapin de Spadator me paraît bien hasardeux... Et puis, a-t-il réellement trouvé l'homme qu'il nous faudrait? Ma foi!... voyons toujours... J'ai rendez-vous précisément avec lui ce soir au rond-point des tilleuls... et m'y voici!

En effet, le courtisan arrivait dans une sorte de salle de verdure qu'entourait de toutes parts un épais taillis.

Après s'être assuré que l'endroit se trouvait complétement désert, il tira donc de son gousset un petit sifflet d'or, dans lequel il souffla par trois fois.

Une minute s'était à peine écoulée, que les branches

2.

s'écartèrent, et qu'un homme de haute taille parut, enveloppé dans un manteau couleur de muraille, et coiffé d'un large feutre rabattu sur les yeux.

— Eh bien?... fit le chambellan.

— Parfait!... répondit prudemment Spadator. Je l'observe depuis huit jours dans tous les bouges de la Bohême, et je crois que Satan l'a façonné tout exprès pour la chose. Enfin!... surcroît de chance... tout à l'heure... ici même, et d'une toute romanesque façon... il a sauvé les jours de la sentimentale demoiselle.

— Comment! se récria le chambellan... comment! ce serait... ce serait Bacchus?

— J'ignore son nom, fit l'homme au manteau brun... mais tenez... tenez... justement... le voici!

Il indiquait l'une des nombreuses allées qui aboutissaient au carrefour, et que commençaient à éclairer les premiers rayons de la lune.

— Chut! commanda le courtisan. Chut!... et cachons-nous!

C'était bien le jeune homme aux tibias complaisants, c'était bien Bacchus.

Muet et la tête penchée sur la poitrine, il passa.

— Le Spadator a palsambleu raison! réfléchit durant ce temps-là le chambellan. Et j'ai déjà surpris entre nos deux jeunes gens certains regards... Allons... allons!... décidément je ne suis pas abandonné de Cupidon!

Puis, se tournant vers Spadator :

— C'est bien!... fit-il à voix basse... je n'ai pas besoin de toi pour le moment... continue de nous servir avec la même adresse... et la police fermera les yeux sur tes peccadilles... maître sacripant!

— Grand merci, monseigneur!... conclut Spadator qui s'en fut à gauche.

— Abordons-le franchement!... avait ajouté le chambellan qui déjà trottinait à droite sur les traces de Bacchus.

Mais Bacchus allait un train d'enfer, et, loin de le

rejoindre, le chambellan perdait de plus en plus du terrain.

Il appela : le jeune homme était déjà trop loin pour l'entendre.

— Je n'en aurai pas le démenti, s'entêta le vieux Céladon, et peut-être s'arrêtera-t-il enfin ! Mais... Dieu me damne !... on dirait qu'il retourne au pied du grand chêne.

Ce fut là seulement, en effet, que s'arrêta enfin le jeune homme, qui parut contempler avec émotion la place où l'instant d'auparavant avait reposé Edwige.

— Le moment est favorable... se dit le chambellan tout essoufflé... En avant la proposition...

Et il s'avançait déjà.

Un autre homme parut tout à coup du côté opposé.

Cet autre homme, c'était Silène.

— Diable !... bougonna le chambellan. Il me faut attendre qu'il soit seul... Mais en attendant... observons... et écoutons !

Après cette prudente résolution, il se cacha pour la seconde fois, ce qui, du reste, ainsi qu'on le verra plus tard, était assez dans les habitudes de notre brave chambellan.

Les nuages voilaient en ce moment la lune, et la clairière restait plongée dans l'ombre.

Silène s'avança donc à pas de loup, sans avoir aperçu le chambellan, sans apercevoir le camarade inconnu de son sommeil.

Mais, tout à coup, la voix de celui-ci s'éleva dans la nuit :

— Adieu ! disait-il, adieu, dernière illusion de ma jeunesse... illusion irréalisable... illusion évanouie... adieu pour jamais !...

— Allons... bon !... fit Silène avec un visible dépit. Encore quelqu'un... maudit bois... va !... on ne peut ni y dormir en paix... ni...

Et sur ce sens suspendu, il frappa du pied.

Bacchus se retourna au bruit.

Les deux hommes s'aperçurent ; la lune en ce moment se dégageait des nuages.

— Du monde encore... pensa Bacchus... attendons.

— Attendons qu'il s'en aille, résolut Silène, qui tout aussitôt flanqua ses deux mains jusqu'au plus profond de ses poches, et se mit à marcher à grands pas jusqu'à l'extrémité de la clairière.

Bacchus le regarda s'éloigner avec une évidente satisfaction ; mais il le vit revenir bientôt avec un déplaisir non moins évident, et se prit à arpenter à son tour toute la longueur de la clairière.

La même satisfaction, puis le même mécontentement purent se lire successivement sur la figure de Silène, car Bacchus, qui semblait parti sans retour, ne fit qu'exécuter une manœuvre semblable à la sienne, et retourna bientôt au pied du grand chêne.

— C'est par trop fort, mein Goth !... jura Silène, en allemand.

Et il essaya une seconde promenade.

Bacchus jura pareillement, mais en français.

Après quoi, durant quelques minutes, les deux hommes, silencieux, arpentèrent à la fois la clairière dans le sens de sa longueur.

Puis s'arrêtant sur la même ligne :

— On dirait qu'il a l'intention de rester! fit à demi voix Bacchus.

— C'est qu'il n'a pas l'air de vouloir s'en aller du tout ! cria franchement Silène.

Et se croisant enfin au point de se frôler, ils recommencèrent la promenade en large.

Au troisième tour, cependant, et comme d'un commun accord, ils marchèrent tout droit à la rencontre l'un de l'autre, et s'arrêtant face à face :

— Monsieur !... débutèrent-ils à la fois tous les deux.

— Tiens ! fit Silène avec un étonnement comique, tiens, vous désirez me parler, monsieur ?...

— Oui... monsieur... répondit Bacchus non moins

surpris, quoique beaucoup plus sérieux; mais je vois que c'est également votre intention. Après vous...

— Je n'en ferai rien... de grâce, à vous l'honneur...

— A vous-même, monsieur.

— Non... à vous... non... non...

Et les deux promeneurs se faisaient toutes sortes de courtoisies au clair de la lune.

— Eh bien, donc! fit enfin le dieu de l'Olympe, impatienté de cette comédie, eh bien! monsieur, apprenez donc que je tiens tout particulièrement à rester ici.

— C'est comme moi, répondit le demi-dieu en souriant.

— Mais à y rester seul!...

— Encore comme moi!...

— De sorte que... vous me gênez considérablement... monsieur...

— Monsieur... toujours absolument comme moi... C'est particulier!...

— Oui... c'est étrange... cependant... voyons... voyons... monsieur... un peu de complaisance... et veuillez comprendre qu'il est de ces motifs graves...

— Pardon... pardon... monsieur... mais c'est pour un motif énormément grave aussi que...

— Vous êtes Allemand... monsieur... au nom de l'hospitalité!

— Monsieur... vous êtes étranger... je suis chez moi...

— Eh bien... monsieur... puisqu'il faut tout vous dire... apprenez donc que je veux en finir avec l'existence!

— Bah!...

— Voici la place où je veux tomber! conclut Bacchus en indiquant celle où l'herbe foulée conservait encore l'empreinte d'Edwige. Voici l'arme toute prête!... ajouta-t-il en montrant un pistolet.

— Monsieur... repartit Silène avec une allègre stupéfaction... monsieur... voilà la branche que j'ai choisie ce matin pour me pendre!... monsieur... voilà la corde et le nœud coulant!...

En même temps, il indiquait d'une main les rameaux

du vieux chêne, de l'autre main il déroulait un chanvre tout neuf.

— Vraiment?... fit Bacchus.

— Parole d'honneur!... attesta Silène... c'est drôle... n'est-il pas vrai... c'est fort drôle!...

Et il se mit à rire.

— Comment sortir de là?... réfléchissait son compagnon qui ne riait pas.

— Ça me semble assez difficultueux...

— Ah!...

Silène venait de pousser un cri perçant.

— Qu'est-ce donc?... demanda l'autre.

— Une idée...

— Laquelle?...

— Remettons-nous-en au hasard...

— Comment?...

— Pile ou face... et celui qui perdra... s'en ira...

— Soit... pile ou face... Allez?...

— Allez vous-même?...

— Non... vous... puisque vous avez eu l'idée...

— Oui... mais par malheur... je n'ai que ça... Vous comprenez?... s'écria Silène en frappant sur son gousset vide. Oh! mon Dieu... oui... avant d'en arriver à cette extrémité lugubre (il montrait la branche fatale), j'ai dépensé... voyez-vous bien... jusqu'à mon dernier fifferling... tandis que vous...

— Moi de même!...

— Ah! ah! ah!... quelle sympathie... de plus en plus drôle... Ah! ah! ah!...

Silène riait cette fois à réveiller toutes les fauvettes endormies dans la forêt.

Mais il s'interrompit tout à coup, et poussa une seconde exclamation.

— Plaît-il?...

— Une autre idée...

— Voyons?...

D'un ton de réquisitoire, Silène se mit en devoir d'expliquer son nouveau plan en ces termes :

— Quelque déterminantes que soient les raisons qui par différents chemins, nous ont amenés tous les deux jusqu'au pied de ce chêne... il doit y avoir certainement une désespérance de qualité supérieure... un découragement plus complet que l'autre découragement... une impossibilité de vivre plus irréparablement incontestable...

— Eh bien?...

— Eh bien!... entre-contons-nous nos histoires... mais là... loyalement... et sans amplifications imaginatives... Puis, après cette narration en partie double... celui des deux qui se reconnaîtra le moins de droits au suicide... saluera courtoisement le plus malheureux... lui serrera la main pour lui souhaiter un bon voyage... et s'en ira se massacrer un peu plus loin... Voilà!...

— Ceci me paraît assez logique... opina Bacchus encore indécis.

— Vous consentez... décida lestement Silène... En ce cas... asseyons-nous... je commence...

V

MEINHERR KNIPP.

— Monsieur... débuta notre Allemand en s'accroupissant aussitôt sur le gazon à la manière des tailleurs, aimez-vous le travail, monsieur?...

— Mais...

— Moi... je l'abomine! oh! mais, là, cordialement... et, né par malheur peu renté, j'ai passé ma jeunesse à la recherche d'une profession qui me permît de vivre grassement sans rien faire du tout. Poète crotté, journaliste à la suite, agioteur par boutade, valet suivant l'occasion, parfois camarade de Frontin et parfois commensal de Polichinelle, cicerone, barbier, musicien, sergent recruteur, apprenti apothicaire, écrivain public. avocat sans diplôme et sans cause, contrebandier, nécromancien, dentiste... etc... etc... j'ai tout tenté, tout quitté, tout été... Mais, hélas!... en travaillant toujours un peu trop, en restant, toujours beaucoup trop, dans la débine!...

« Et notez, cependant, que je possède une certaine promise qui a des économies... une cousine à moi... Roschen... une bien jolie fille... qui m'eût dû gratifier d'une foule de consolations... mais qui s'est contentée de me mettre à la porte de chez elle... ou plutôt de chez sa maîtresse... car elle est femme de chambre... mon-

sieur... et cela en me disant d'un petit air narquois et résolu :

« — Quand tu ne traîneras plus la guenille... quand tu travailleras sérieusement... tout ce que tu voudras... mais d'ici là... bernique!...

« J'idolâtre Roschen, monsieur... mais travailler... fi donc!

« Un jour enfin... lendemain d'une débauche au vin bleu... je me réveillai par hasard dans une certaine taverne borgne... où l'on buvait, où l'on mangeait, où l'on aimait, où l'on dormait sans rien payer d'avance... ni même après... Cela m'alla... et sans questions indiscrètes... sans m'enquérir ni des pourquoi ni des comment... j'y élus sans façon mon domicile politique.

« Mais ne voilà-t-il pas... qu'au bout d'une semaine... le roi de ce bouge trop hospitalier... une sorte de grand escogriffe à la Callot qui se fait pompeusement appeler le capitaine Spadator... me frappe assez brutalement sur l'épaule... et me dit d'une voix mélodramatique :

— Tu en es ce soir... viens avec nous!

— J'en suis... de quoi? demandai-je avec la candide ingénuité qui me distingue.

— Chut!... et viens toujours!

— J'y fus.

« Une heure après nous détroussâmes une caravane de voyageurs attardés.

« J'étais tombé dans un repaire de bandits!

« Ah!... monsieur... quel métier!

« C'est plus fatigant encore que d'être honnête homme...

« Et puis c'est toujours travailler... travailler sur les grandes routes.

« Aussi... malgré l'excellente cuisine et la non moins excellente cave de la taverne... ou plutôt de la caverne de ces brigands... je voulus dès le lendemain m'enfuir!

« Bernique... comme dit Roschen... bernique!...

« — Tu sais nos secrets... reste!

« Et soit que je tentasse de m'esquiver par quelque porte entr'ouverte... soit que j'enjambasse en tapinois

une fenêtre du rez-de-chaussée... toujours un poing menaçant... parfois même un pied me rappelaient à la consigne... toujours et partout :

« — Au reste... tu connais nos mystères... reste avec nous à perpétuité!

« Et ce n'est rien encore... monsieur... non, rien...

« Jugez plutôt!

« Dernièrement nous allions... travailler dans un riche hôtel... une superbe affaire! Il était minuit... pas de lune... pas de résistance... pas la moindre alarme. La bande toute entière furetait déjà dans la place... tout à coup une voix de femme se met à crier... une voix qui me remue le cœur!

« — C'est la camériste, me commande Spadator à voix basse... Coupe-lui la gorge pour la faire taire!

« Et il me laisse seul, après m'avoir indiqué ce moyen d'une incontestable efficacité.

« Horreur... c'était Roschen!...

« Vous devinez bien, monsieur, que je ne lui coupai rien du tout.

« Ce qui fit que, comme c'est une courageuse fille, elle continua de crier de plus belle au voleur.

« Tant et si bien, que mes dignes compagnons se virent contraints de déguerpir les mains vides, ce qui, je vous prie de le croire, n'est nullement dans leurs habitudes nocturnes.

« Quant à moi, Roschen me cacha sous son lit... quelque peu même dedans... en tout bien tout honneur, monsieur... et me fit évader au jour naissant.

« Pauvre fille! elle en a perdu sa place.

« Mais je ne l'ai pas oubliée dans mon testament... je ne laisse absolument rien... mais elle sera ma légataire universelle!

« Cependant, cette mésaventure m'avait quelque peu changé le caractère... j'étais bien résolu de ne plus retourner à la taverne... à la caverne, veux-je dire!... Je songeais même pour la première fois à travailler... pas beaucoup... mais enfin... Roschen est si jolie!

« Hélas! au plus beau de mes rêves d'avenir... je sentis tout à coup qu'un bras se faufilait sous mon bras droit.

« Puis un autre bras sous mon bras gauche.

« — Je te casse la tête, si tu fais un mouvement pour t'enfuir... me dit-on d'un côté.

« — Si tu bouges, me dit-on de l'autre, je te brise les os!

« J'étais entre les deux lieutenants de Spadator.

« Un instant après, je me trouvai face à face avec Spadator lui-même.

« — Eh! ricana le bandit d'un faux air aimable. Eh... eh!... c'est l'ami Knipp... (Je m'appelle Knipp), c'est mon bon ami Knipp qui revient au bercail... c'est mon tendre ami Knipp qui désormais ne sortira plus qu'avec nous... le soir... et qui sera de toutes nos expéditions... et qui à l'avenir exécutera ponctuellement tous les ordres de son cher capitaine... n'est-ce pas... mon ami Knipp? sinon...

« Et, d'un geste courroucé, le scélérat cassa violemment sa pipe.

« J'avais compris.

« Canaille!... va!...

« Oh! ce qu'il venait de dire fut exécuté à la lettre... et cela pendant un mois... un mois, monsieur!

« Donc, forcé d'être voleur... ce qui répugne à mes principes... et de plus, contraint de travailler, ce qui me déplaît bien davantage encore!... j'ai résolu de me réfugier dans la mort, c'est-à-dire dans le repos... dans le ciel, c'est-à-dire dans un séjour d'éternelle paresse... puisqu'on l'appelle le paradis!

« En conséquence... ce matin, après être parvenu à m'évader enfin, j'ai acheté cette corde et choisi cette branche... ce soir, j'ai dénoncé mes bourreaux y compris et surtout le capitaine Spadator... qui, je l'e spèr, se trouve coffré à cette heure... et sera prochainement récompensé suivant ses mérites... Ne me dites pas qu'une fois ces braves gens pendus, je recouvrerais ma liberté...

mon bonheur... ma Roschen! Possible... mais avec tout cela, le travail... l'éternel travail!... Merci... ce dernier mot vient de rendre ma maladie invétérée à tout jamais... grand merci... j'en ai assez... j'en ai trop... Et je m'annule bien décidément... par fainéantise! Voici mon histoire... monsieur. Maintenant... j'écoute la vôtre? »

Et, se relevant tout à coup avec une pose de bateleur, Knipp attendit.

VI

HORACE.

Durant tout ce rapide récit, le jeune homme au front pâle était rèsté silencieux, immobile et souriant.

Sitôt que son burlesque concurrent eut terminé l'aventureuse iliade qu'on vient de lire, il prit la parole à son tour :

— Je suis Parisien, commença-t-il, je me nomme Horace, et bien loin de vous ressembler, monsieur, le travail fut ma première passion. Il est vrai que le travail, pour moi, c'était l'art. Dieu bénissait mes pinceaux... les grands de la terre s'extasiaient devant mon génie naissant... A vingt-cinq ans, j'étais le jeune peintre le plus en renom de toute l'école française... à vingt-cinq ans je connus la fortune... la gloire... la splendide existence des grands hommes...

— Et vous voulez aujourd'hui, se récria Knipp, vous voulez...

— Attendez... interrompit amèrement Horace, attendez!... A quelques ans de là, mandé par l'aristocratie italienne, je vins à Rome, à Florence et à Venise... Venise!... Avez-vous jamais aimé, monsieur?...

— Oui... monsieur... répondit allégrement Knipp... oui... monsieur... Roschen d'abord... et puis beaucoup d'autres.

— A cette époque, reprit Horace... il y a six mois

(mon Dieu... rien que six mois!), j'eusse répondu comme vous... Lorsque, tout à coup, je rencontrai une femme... ou plutôt une de ces créatures sublimes qui sont la poésie de tout un siècle... Je l'aimai... je l'aimai d'un de ces amours venus d'en haut... et qui semblent vous élever au-dessus de ce monde!... Demander son nom et sa demeure, me faire présenter chez elle, chercher à lui plaire... à lui parler même... allons donc!... Toutes ces banalités terrestres étaient bien loin de mon cœur... Je la suivais de loin... je la suivais en m'enivrant de sa vue... je la suivais toujours!...

« Cependant nos regards s'étaient rencontrés, et sans nous connaître, nous savions que nous nous aimions, nous savions que nous étions l'un à l'autre!

« Un soir sa gondole s'arrêta... la mienne était lancée... elles se rejoignirent... et nous nous tendîmes en même temps la main... voilà tout!

« Le lendemain, j'étais à ses pieds... le lendemain je lui disais avec des larmes plein les yeux :

« Ame créée pour la mienne... quand veux-tu t'unir saintement à moi?

« — Patience!... répondit-elle.

« Et elle rougit.

« Que me fallait-il de plus que sa chaste et séraphique tendresse!

« Je n'insistai pas. Et sans effleurer de mes lèvres ni le bas de sa robe ni le bout de son doigt... sans lui demander ni qui elle était ni ce qu'elle voulait attendre... sans même profaner sa beauté d'un prosaïque désir... je patientai!...

« Malheur... malheur!

« Cette blanche fiancée de mes rêves... c'était la maîtresse en titre du premier magistrat de Venise!... Cette épouse immaculée de mon imagination que je n'appelais que du nom divin de Maria... infamie!... Le mépris de tout un peuple l'avait surnommée la Dogaresse!...

« Et cela me fut révélé par hasard... tout à coup... au plus éthéré de mes illusions!...

« Oh!... c'était un coup de foudre dans mon cœur... Oh! c'était se briser en tombant du haut du ciel!...

« Je m'enfuis...

« Je m'enfuis en Allemagne... et demandai vainement à l'art de me la faire oublier...

« Je livrai ma pensée à toutes les fièvres du jeu... je me souvenais encore!

« Tombé plus bas, appauvri d'argent et de dignité, je me vautrai dans la fange du cabaret, je bus jusqu'à la lie... mais je me souvenais toujours!

« Ce fut alors que j'aperçus pour la première fois sur le chemin de l'abîme où m'entraînait le désespoir... une jeune fille blonde aux yeux bleus... presque un enfant... une émigrée de mon pays qui, pour faire vivre son vieux père, vendait des plaisirs en chantant sur les promenades allemandes!...

« A cette vue, je ne saurais dire quelle étrange révolution s'opéra dans mon être... je me sentis régénéré... rajeuni... presque réhabilité pour un nouvel avenir!...

« Elle lui ressemblait... à l'autre...

« Oui... mais comme l'ange radieux du ciel à l'ange déchu sans retour!...

« Un ange... oui... à partir de cette heure-là... ce fut en effet mon bon ange...

« Quelques jours après, envieux de l'abrutissante ivresse, j'étais assis au seuil d'une taverne.

« La marchande de plaisirs passa.

« Je jetai le gobelet encore plein.

« Un autre jour... c'était au jeu... j'allais parier sur parole... et pas une obole ne me restait!... J'allais jouer mon honneur...

« Tout à coup la fraîche chanson retentit dans le lointain.

« Les dés roulèrent... mais je n'avais plus joué...

« Enfin... soit que je voulusse m'enrôler dans les bandes mercenaires qui combattent contre la France... car le malheureux n'a plus de patrie!... soit que j'en vinsse à m'enchaîner par des liens plus criminels encore avec

quelque émule de votre capitaine Spadator... en quelque lieu, à quelque heure que ce fût... Dieu m'envoyait cette voix du ciel au moment même de signer le pacte infernal!... Partout et toujours :

Voilà l'plaisir, mesdames,
Voilà l'plaisir.

« Ce matin encore et ici même... à cette place où nous sommes... j'allais exécuter mon projet de suicide... déjà l'arme brillait dans ma main, déjà mon doigt s'appuyait sur la détente fatale...

Voilà l'plaisir, mesdames,
Voilà l'plaisir.

« Et... tenez... monsieur... le pistolet est encore chargé... Mais cette fois, je l'espère... cette fois du moins... elle ne viendra pas!...

« Car si sa mélodie protectrice chantait encore à mon oreille... je le sens... oh! je le sens là... je ne pourrais jamais!...

— Vous l'aimez donc?... interrompit tout à coup Knipp... Vous l'aimez donc... alors...

— Est-ce que je n'appartiens pas corps et âme à l'autre!... s'écria le pauvre artiste avec une navrante rage. Est-ce que je puis lire dans mon cœur assombri... enfiévré... perdu!... Est-ce que je puis aimer encore... Est-ce que je suis digne d'être aimé!... Enfin... enfin... monsieur... que voulez-vous de plus? Ma gloire déshonorée... mon génie en délire... ma vie sans utilité... mon double amour sans espérance... Vous voyez bien... monsieur... vous voyez bien que, plus que vous, j'ai le droit de vouloir mourir!...

. . . .

Et l'artiste se voila le visage pour ne pas éclater en sanglots.

Knipp réfléchit quelques secondes en se caressant le menton, puis à part lui et avec une compatissante grimace :

— Pauvre jeune homme! marmotta-t-il entre les dents... Là... consciencieusement, il me semble...

— Eh bien? demanda fièrement Horace en relevant la tête.

— Eh bien! monsieur, répliqua Knipp... nous nous sommes promis loyauté réciproque... et...

— Et...

Achevant en pantomime, Knipp recula de deux pas, salua courtoisement Horace, ainsi qu'il l'avait stipulé dans sa proposition, lui serra par trois fois la main, exprima par un geste chevaleresque qu'il lui cédait la place, cligna de l'œil vers les étoiles, et finalement conclut ainsi :

— Bon voyage!...

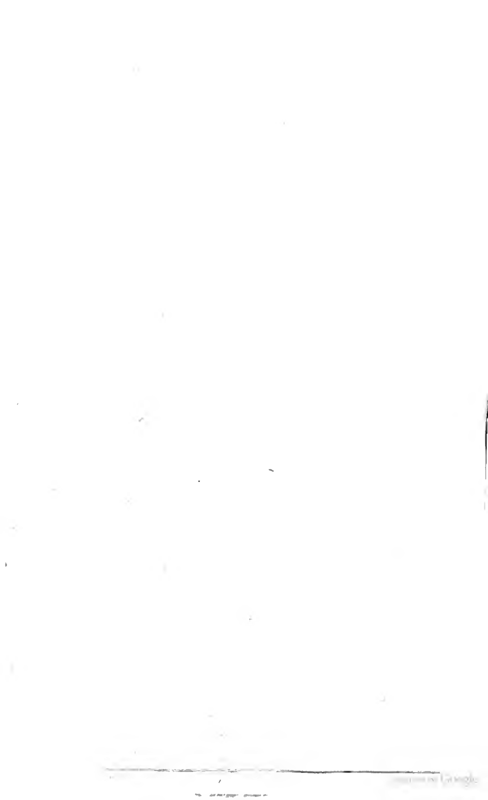
— Merci!... se contenta de répondre l'artiste.

— Qui sait?... dit encore Knipp qui s'éloignait en se drapant dans ses guenilles. Qui sait?... nous allons peut-être nous retrouver là-haut!...

— On le dit...

— Nous saurons à quoi nous en tenir là-dessus dans cinq minutes!...

Et, sa corde à la main, il disparut en cherchant des yeux un autre arbre.



VI

A peine resté seul, Horace arma son pistolet... et murmura résolûment :

— Flamme inutile... éteins-toi!...

— Deux mots d'abord!... dit tout à coup une voix à son oreille.

Une main en même temps s'était posée sur son bras.

C'était le chambellan.

— Monsieur... fit l'artiste tout étonné... mais je ne vous connais pas...

— Je te connais, moi... repartit le hobereau autrichien... Je t'ai vu tantôt... là... cuvant au pied de cet arbre ton orgie de la nuit dernière... Je viens de t'entendre à peu près et me doute fort de ce que tu veux faire maintenant... Enfin, d'après des renseignements tout particuliers, je sais que tu dois être un gaillard sans scrupule... et me regarde comme certain que nous allons nous entendre à merveille!...

— Monsieur... vous vous trompez... Laissez-moi, articula le jeune homme avec une telle hauteur, que le courtisan interdit continua sur un ton beaucoup moins arrogant :

— Écoutez-moi... vous changerez d'avis... Je suis riche, monsieur... riche et grand chambellan... mais, en revanche, j'ai présentement le déboire d'être amoureux fou d'une jolie fille, qui, par extraordinaire, ne paraît pas disposée le moins du monde à se laisser séduire... De plus, le père ne voudrait pas me la vendre...

— Misérable!... gronda sourdement Horace.

— N'est-ce pas?... ricana le chambellan dans la pensée

que son interlocuteur voulait parler du père. N'est-ce pas, c'est ce que je pense de lui!...

Horace fit un mouvement de colère, et le vieillard aperçut l'arme qu'il tenait toujours à la main.

— Désarmez donc... cria-t-il aussitôt avec un léger frisson dans la voix. Désarmez donc votre pistolet, mon cher... cela me gêne horriblement pour m'expliquer!...

— Mais je ne vous demande pas!...

— Malgré l'impossibilité de réussir, reprit le Carabas Autrichien sans tenir aucun compte de l'interruption, voici cependant une infaillible recette amoureuse... je marierais l'objet de ma flamme... à un mari complaisant... qui... devenu maître à son tour de la fillette... m'introduirait à sa place dans la chambre nuptiale... afin de m'y céder sa nuit de noces... Après, nous verrions... Voulez-vous être ce mari?...

— Et c'est à moi... fit Horace qui se contenait encore, c'est à moi que vous osez proposer...

— Moyennant dix mille florins!... poursuivit emphatiquement le tentateur. Dix mille florins après le succès... Désarmez donc, mon cher... Et, dès à présent... dès demain... un train de maison... une recrudescence de gloire... capable de vous faire immédiatement adorer de la fille et du père... Ah ça!... mais... vous ne voulez donc pas désarmer votre pistolet!...

— Non!... éclata enfin Horace, non... car j'ai grande démangeaison de te faire sauter la cervelle!...

A cette brusque déclaration, à laquelle notre chambellan était certes bien loin de s'attendre, il bondit spontanément en arrière, et pâle, tremblotant, effaré, la perruque à l'envers, les mains en éventail devant le visage, il bégayait avec une panique terreur :

— Comment... comment... parce que je désire vous conjoindre à la charmante enfant que vous avez sauvée tantôt...

— Quoi! fit Horace en reculant à son tour... quoi!... Ce serait...

— Parbleu!... répondit le vieillard en se rapprochant

peu à peu, car le redoutable pistolet ne le menaçait plus... Parbleu!... c'est précisément pour cela... La petite raffole déjà de son mystérieux sauveur... Fabritzius rêve un gendre peintre... Avant un mois... j'en répondrais, nous danserions au mariage!...

— Dans un mois! réfléchissait l'artiste.

— Le plan est parfait, vous dis-je, continua le chambellan. Pour elle plus encore que pour vous, c'est la fortune. Quant au père, cela vaut certes mieux que de le faire jeter dans un cul-de-basse-fosse... Triste extrémité, à laquelle j'aurai certainement recours, si...

— Si je vous permettais de sortir d'ici vivant! acheva le jeune homme, toujours songeur.

Le chambellan recula d'un pas encore.

Mais comme le pistolet ne reparut pas dans la main menaçante de l'artiste, il se rapprocha pour la seconde fois, et d'un air diplomatique :

— Oh! oh! fit-il... la petite est si jolie... que si ce n'était pas moi... ce serait quelque autre grand seigneur de la cour... On ne se gêne pas avec des émigrés!...

— Il a raison... ne put se défendre de reconnaître Horace. A tous les deux il faut un protecteur!...

Le courtisan s'empressa de saisir la balle au bond, mais il se méprit encore sur le but vers lequel elle était lancée.

— Un protecteur, répéta-t-il, en jetant son tricorne sous son bras... mais voilà précisément le titre que j'ambitionne... et dont je remplirai fidèlement tous les devoirs, si vous consentez à vivre pour...

— Oh! oui!... interrompit fièrement l'artiste en se redressant superbe et résolu. Oui, je vivrai... puisque je puis être utile en ce monde.

— Vous acceptez donc? demanda vivement l'Autrichien.

— Nous acceptons! répondit Horace, après un silence.

— Hein? fit le chambellan étonné... Hein? plaît-il... Nous?...

— Ne me donnez-vous pas un valet... un rapin?

— Certainement.

— Eh bien ! vous l'allez voir à l'instant !

Et, marchant à grands pas vers l'endroit par lequel avait disparu Knipp, Horace se mit à crier à pleins poumons :

— Monsieur !... Ohé... monsieur !

Un râle étouffé lui répondit... une sorte de grognement qui n'avait plus rien d'humain et qui semblait sortir d'une feuillée voisine.

Les deux hommes levèrent aussitôt la tête

Hélas ! déjà le pauvre Knipp se balançait au bout de sa corde.

— Un pendu ! fit le chambellan... Courons !

— Ce serait perdre trop de temps, répondit froidement Horace... Attendez !

Il venait de reprendre son pistolet, il ajusta à la hâte.

Le coup partit... et, tout aussitôt, se détachant comme un fruit mûr, meinherr Knipp tomba sur son derrière.

— Peste ! fit le chambellan tout ébahi. La corde coupée net... au clair de la lune... Peste... mon cher monsieur... vous êtes adroit !

— A votre service, monseigneur !.., repartit ironiquement l'artiste, qui, déjà penché vers le pendu, s'occupait vivement à desserrer le nœud coulant.

Knipp se releva bientôt, vermillon, chancelant, ahuri... mais fort bien portant.

— Ah ça ! ne tarda-t-il pas à maugréer en ouvrant ses yeux éblouis... Ah ça, décidément, on me dérangera donc toujours !

— Meinherr Knipp !... sourit franchement Horace dont l'œil noir semblait avoir retrouvé déjà toutes les alertes gaietés de la jeunesse, meinherr Knipp, je vous offre une superbe place... à mon service... Mille florins... rien autre chose à faire qu'à vous laisser vivre paresseusement !

— Paresseusement !... s'écria Knipp avec délices. Ce seul mot me décide... Au diable la corde... vivons !...

— Suivez-moi, messieurs! dit le chambellan qui déjà prenait les devants.

— Merci, mon Dieu!... murmurait l'artiste avec un saint enthousiasme; je puis donc avoir encore une noble ambition!

— Ma foi... avouait déjà le futur rapin, ma foi... décidément... je ne suis pas fâché de ne pas être mort!...

Trois heures du matin sonnaient alors à tous les clochers d'alentour.

Rafraîchis par la douce brise d'une aube de printemps, les trois hommes sortirent bientôt de la forêt, et rentrèrent ensemble dans la ville au moment où le soleil naissant commençait à blanchir l'horizon.

VIII

LE LENDEMAIN.

Le lendemain, ou plutôt le jour même, un peu après midi, meinherr Knipp se réveilla dans les fins draps blancs d'un douillet lit de plume.

— Tiens!... bâilla-t-il tout étonné. Ma couche habituelle de gazon s'est donc bien ramollie cette nuit!...

Clignotant d'abord des yeux, puis les ouvrant de plus en plus ébahis à mesure qu'il les promenait tout à l'entour :

— Ah ça!... poursuivit-il la bouche béante... ah ça... est-ce que je rêve!... Est-ce que je deviens fou!... Est-ce que par hasard je serais mort!

Il y avait effectivement dans la chambre où se retrouvait le pauvre diable de quoi largement légitimer toutes ces suppositions.

Partout du velours et de la soie, partout du marbre et du cristal, partout de la moquette et de l'acajou.

— Assurons-nous de mon identité!... s'écria-t-il enfin en sautant en bas du lit pour revêtir ses guenilles de la veille.

Mais il rencontra sous sa main des bas de soie, des souliers à boucle, un costume complet à sa taille, habit, veste et culotte, le tout tirant sur la nuance abricot.

— Ma foi!... se dit-il philosophiquement, ma foi...

toute cette défroque me paraît plus décente que la mienne... Entrons dedans!...

Sa toilette faite, il se contempla de la tête aux pieds dans une haute glace, et ne manqua pas de se trouver fort joli.

— Mais, reprit-il en s'admirant dans toutes les postures, mais quelle est donc la bonne fée...

A ce mot, cependant, lui revint enfin le souvenir.

Il se frappa le front, il sourit, il s'écria :

— Je me rappelle maintenant... je me rappelle tout!... La bonne fée, c'est le chambellan... ou plutôt c'est...

Horace entrait en ce moment de la chambre voisine.

Horace en collant violet, en fines bottes à revers, en courte redingote de velours noir à brandebourgs de soie de même couleur, en petite casquette violette à broderies d'or... Horace en vrai costume de roi des étudiants, le jour de la grande fête des écoles allemandes.

Ce fut à peine si son futur rapin le reconnut d'abord, tant il marchait élégant et fier, tant il semblait rajeuni, tant il était beau.

— Eh bien!... déclama Knipp en se campant un poing sur la hanche... eh bien!... maître... que faisons-nous ici ?...

— Nous attendons!... fit Horace avec un doux et bon sourire, mais au fond duquel régnait encore une vague et triste amertume.

Quelques minutes après, le chambellan entra.

— Pas mal... pas mal!... ricana-t-il en lorgnant Knipp du haut en bas!... Parfait! se récria-t-il en admirant Horace. Parfait... La chrysalide est en un matin devenue papillon... Parfait... Mon cher monsieur... j'ai déjà parlé de vous au grand-duc... Je vous présenterai dès demain au vieux Fabritzius... Dans un mois, c'est convenu déjà, vous remporterez le laurier d'or au concours de peinture dont je suis le grand ordonnateur... Il est impossible que la petite résiste à tout cela... Nous sommes certains de la victoire!...

— Monsieur! murmura l'artiste sur le front pâli duquel passa soudain un nuage sombre.

— Mais venez, poursuivit alertement le courtisan. Venez, que je vous montre à l'instant votre villa... vos appartements... votre atelier...

Une voiture attendait en bas.

On arriva bientôt devant une délicieuse maisonnette de faubourg... on traversa le petit jardin tout embaumé de lilas et de roses; on visita tour à tour toutes les distributions d'un intérieur qui semblait avoir été créé tout exprès pour un grand artiste.

— Vous possédez donc la baguette de la marraine de Cendrillon?... ne put s'empêcher de dire Horace.

— Oh! mon Dieu... non... badina légèrement le chambellan. Tout ce que vous venez de voir est le caprice du dernier peintre du grand-duc... Un garçon de talent... qui dépensait pour sa demeure tous les bénéfices de sa palette... malheureusement il s'occupait un peu de politique... nous nous sommes vus contraints de lui confisquer sa maison... et sa tête...

Horace fronça le sourcil.

Knipp, qui se prélassait derrière le chambellan, fit le simulacre de lui donner un énorme coup de poing dans le dos.

Le courtisan ne s'aperçut de rien; il venait de tirer l'un des rideaux de l'atelier, il montrait du doigt à l'artiste une humble masure perdue dans les arbres... Il lui fredonnait en ricanant :

— Colas... c'est ici que Rose respire!...

Horace s'était approché d'abord... il recula vivement.

— Nous irons là tous les deux... demain matin! revint lui souffler à l'oreille le chambellan. Pour aujourd'hui, mon cher monsieur, installez-vous tout à votre aise. Pinceaux, toiles, couleurs... rien ne manque dans votre atelier... Traitez le sujet qui conviendra le mieux à votre fantaisie... Mais que ce soit beau, n'est-ce pas?... très-beau et surtout vivement fait... car je suis d'une impatience!... Le laurier d'or déci-

dera le mariage... et le mariage, vous savez bien... c'est pour moi le bonheur! Allez donc... allez donc promptement en besogne, tant de la brosse que de la prunelle. Aucune dépense, aucun sacrifice ne me coûtera... Je suis fou de la petite, vous dis-je... j'en suis fou!

Et le chambellan sortit, escorté de Knipp, qui faisait pompeusement les honneurs de la maison.

Resté seul, Horace se laissa tomber sur un siége et se prit à réfléchir profondément.

Malgré les ridicules du chambellan, il comprenait que sa fantaisie pour Edwige était une de ces terribles passions de vieillard qui bravent tous les obstacles et qui, n'importe par quel moyen, finissent toujours tôt ou tard par arriver à leur but.

Que faire dans de semblables circonstances?...

Avertir Fabritzius et l'engager à fuir... Mais le vieux diplomate veillait sans doute à tout... Il avait sa police... il avait ses ruffians et ses spadassins... Non... non... La fuite ne pouvait servir qu'à faire tomber le père et la fille dans quelque piége infernal!

Profiter de sa présentation au grand duc pour lui révéler les turpitudes de son favori!... Mais, quoique ce prince fût renommé pour son inexorable puritanisme, il était en même temps dominé par le courtisan qui passait pour être tout-puissant sur son esprit... Non, non, si Horace parlait, on ne croirait pas... et ce serait enlever aux émigrés leur unique défenseur!

Enfin... enfin fallait-il réellement rechercher la main d'Edwige, et une fois son époux, la protéger ouvertement au nom de ce titre sacré... Mais la naïve enfant l'aimerait-elle jamais? Mais lui-même se sentait-il digne d'être aimé d'elle! Non... non... mille fois non...

Que faire alors... que faire?...

— Travailler! résolut définitivement Horace... Travailler à quelque grand tableau qui puisse éblouir cette petite cour allemande... Gagner toujours du temps, puis mériter à force de gloire l'estime et peut-être l'a-

mitié du souverain... Devenir fort à mon tour... et alors... alors jeter à bas tous les masques... lutter face à face avec le chambellan... le vaincre... sauver Edwige... Ah! oui... je la sauverai... je la sauverai!

En achevant ces généreuses paroles, l'artiste venait de passer dans son atelier. Il avait avisé hardiment une haute et large toile... et le fusain déjà dans la main droite, la gauche tourmentant déjà son front songeur, il concevait un chef-d'œuvre.

Knipp rentra tout à coup, et dit d'un ton boudeur :

— Monsieur... je viens vous demander une explication!

— Parle!... répondit Horace en réfléchissant toujours.

— Il y a en bas un laquais qui se dit à notre service.

— Je l'espère bien...

— Eh bien!... Et moi?

— Toi?

— Pourquoi suis-je ici?

— Pour ne rien faire... Tu sais bien que c'est convenu.

— Ah... fit Knipp... Ah... c'est juste! Cependant...

— Cependant...

— Monsieur... compte travailler beaucoup?

— Tu le vois!... Je commence déjà...

— Et il en sera de même tous les jours?...

— Tous les jours... depuis l'aube jusqu'au couchant.

— Mein goth! se récria Knipp épouvanté. Savez-vous bien, monsieur, que je vais m'ennuyer horriblement!

— Mon pauvre rapin! sourit Horace.

— Rapin... vous avez dit rapin... Qu'est-ce que c'est que cela, monsieur?

— C'est le titre de la sinécure... C'est ainsi qu'on nomme les apprentis artistes!

— Apprenti — je comprends. — J'ai déjà été apprenti... apothicaire. — Mais, dites-moi, monsieur... quand on est apprenti — on est censé apprendre quelque chose?

— Sans doute.

— Eh bien!... que suis-je censé apprendre auprès de vous?

— A dessiner.

— Ah!... Et par où commence-t-on le dessin?

— Par crayonner des yeux... des nez... des oreilles...

— Ah! donnez-moi donc un crayon... monsieur?

— Prends...

— Et du papier?

— Prends aussi...

— Très-bien... Mais il me manque encore...

— Quoi donc?

— Un modèle...

— Voici! dit Horace, en esquissant d'un seul trait sur la muraille tout l'a, b, c, d, du dessin.

— Tiens... tiens... ricanait Knipp, c'est drôle... et ça me tente... Essayons!

Et, durant plus d'une heure, il essaya en silence.

Après quoi :

— Mais c'est que j'y mords!... s'écria-t-il joyeusement... Voyez plutôt, monsieur, j'y mords. Aux nez surtout... Voyez quel superbe nez!

— Pas mal... pas mal! fit Horace en détournant ses regards de la gigantesque esquisse qu'il jetait en ce moment sur la toile.

— Et c'est amusant, reprit Knipp avec enthousiasme, très-amusant... Comme ça se trouve, monsieur!... Je pourrai rester auprès de vous... Nous causerons... Je vous dirai des bêtises! Et puis, qui sait? peut-être un jour que je deviendrai un grand peintre... en bâtiments. C'est ça, monsieur, qui serait joliment flatteur... si je pouvais illustrer un jour des devantures de restaurant!... Peindre les anguilles en sautoirs... le buisson d'écrevisses qui dansent... le cruchon de bière qui mousse... le pâté avec la tête de canard qui passe...et le lapin donc... le lapin voué à la gibelotte!... Quelle gloire!... faut que j'apprenne bien vite, monsieur... ça me donne de l'ambition!

Et le rapin se prit à crayonner furieusement.

— Bravo !... sourit Horace. Bravissimo, meinherr Knipp... Cependant... permettez-moi de vous le dire... nous sortons de nos conditions...

— Comment?...

— Tu travailles!...

— Ah bah!

— Dame!

— C'est, ma foi, vrai! Eh bien!... je ne m'en dédis pas!... Tant pis... ou plutôt tant mieux... Roschen sera contente!

Puis, tout à coup, et sur un tout autre ton :

— Roschen! s'écria-t-il. Et moi qui n'y pensais plus... Pauvre Roschen!.. J'espère bien que monsieur me permettra de l'aller voir demain matin?

— Tant que tu voudras!...

— Quel bonheur!

En conséquence, sitôt que le chambellan vint prendre Horace pour le conduire chez Fabritzius, meinherr Knipp s'empressa de courir vers ses amours.

— C'est étrange! murmura bientôt l'artiste, au moment où retombait sous la main du chambellan le marteau de la porte d'Edwige... Comme le cœur me bat!...

— C'est drôle! ricanait à la même heure le rapin en tirant la bobinette de la mansarde de Roschen... C'est drôle... comme mon cœur fait tic-tac!...

IX

Amour d'artiste.

Avant d'introduire le lecteur chez le vieil émigré, il est bon de donner d'abord sur lui les quelques détails que l'on connaissait dans la petite ville allemande qu'il avait choisie pour retraite.

Cadet de famille et comme tel destiné dès l'enfance à l'état ecclésiastique, il avait pris au sérieux la sainte mission que lui imposait la société, il s'était émue d'une évangélique passion pour la fraternelle doctrine du Christ, il était allé courageusement en répandre les bienfaits jusque dans les déserts du nouveau monde.

C'est là, c'est au milieu de cette existence primitive, qu'était venue le surprendre tout à coup la nouvelle de la mort de son frère aîné, l'obligation de reprendre à son tour les titres et la fortune de sa famille.

Le missionnaire eût certes préféré la continuation de sa vie calme, obscure et féconde. Mais il s'agissait d'un devoir, et cette fois encore il se résigna.

Il revint donc en France, il quitta sa robe de bure, il parut à la cour où l'on tourna plus d'une fois en ridicule la pureté de ses mœurs, la simplicité de ses goûts, la modestie naïve et même un peu sauvage de son caractère. Habitué à l'isolement, à l'étude, à l'abnégation, il conserva même sous la poudre et sous les paillettes les humbles et chastes qualités de sa jeunesse. Ce fut un

grand seigneur; mais un grand seigneur comme on en voyait peu, mais un grand seigneur Franklin, mais un grand seigneur bonhomme!...

La révolution le dépouilla plus tard de ses titres et de ses biens; il les regretta peu, et sans sa fille, il ne les eût pas regrettés du tout. Il émigra, moins pour lui que pour Edwige, et loin de faire parade de son malheur, il vint le cacher au contraire dans la bourgade la plus ignorée de ses pareils; il n'en parla même à personne, car il était résolu d'avance à ne demander le pain de l'exil qu'au travail.

Évoquant les souvenirs du séminaire, ses premières études de dessin et de coloris, il se fit bravement peintre d'attributs, il travailla jour et nuit pour pouvoir oser davantage; il devint bientôt le peintre d'enseignes le plus en renom de tout le petit duché.

Mais les chétifs bénéfices de cet humble labeur étaient loin de suffire à toutes les nécessités du père de famille, et ce furent des années de jeûne que les premières années de l'exil.

Heureusement Edwige grandissait; elle commença bientôt à comprendre que son père se privait de vin de France, de café, de tabac à la rose.

Dès lors elle chercha généreusement à gagner sa part dans le budget du pauvre ménage; elle chercha bien longtemps.

Mais enfin en feuilletant de vieux livres français, il lui tomba sous la main un traité de pâtisserie que l'auteur avait dédié flatteusement au roi des gourmets de Paris, au fameux Grimod de la Reynie.

Dans ce méticuleux bouquin, se trouvait la recette pour faire des plaisirs.

Edwige se rappela les gourmandises de son enfance, le succès fou des marchandes des Tuileries, leur costume, leur attirail, et jusqu'à leur appétissante chanson.

Peut-être aussi quelque autre souvenir plus sérieux... un souvenir de berceau.... un souvenir de cœur.

Mais... chut!... il ne doit être question de cela qu'en temps et lieu.

Quoiqu'il en soit, ayant donc résolu de tenter l'aventure, Edwige exécuta ses premiers essais dans le plus profond mystère, et sitôt qu'elle eut eu la joie de réussir, toujours en secret, elle commanda son équipement, elle prépara sa toilette, elle confectionna de ses blanches mains sa première pacotille.

Puis, par un beau dimanche d'avril, elle apparut aux yeux du vieillard étonné avec le tonnelet rempli de plaisirs, avec la légère corbeille couverte d'un lin immaculé, avec le refrain du pays chantant déjà dans un espiègle sourire.

Et elle dit d'un petit air résolu :

— Père, je veux gagner aussi de l'argent... moi... Je le veux!

Fabritzius tenta de résister... mais en vain!... Edwige l'avait mis dans sa tête, Edwige fut marchande de plaisirs.

Si jeune, si jolie, si intéressante à tous égards... inutile de dire que son début fut un triomphe, et que tous les jaunes cornets se transformèrent bientôt en pièces blanches.

Fabritzius faisait de son côté des progrès rapides... On en vint à se disputer à l'envi ses moindres petits tableaux... il profita du succès pour les vendre de plus cher en plus cher. Et finalement l'aisance accrocha son nid d'hirondelle au toit heureux de la famille émigrée.

La modeste maison gagnait donc considérablement à l'intérieur. Un joli jardinet à la française l'entourait coquettement de ses verts gazons, de ses jaunes allées de sable, de ses harmonieuses plates-bandes de fleurettes aux mille couleurs.

La porte était encadrée de sauvages roses enlacées de chèvrefeuille, et lorsque le chambellan l'eut fait franchir à Horace, les deux visiteurs se trouvèrent dans une salle fort simple, il est vrai, mais où l'exquise pro-

preté tenait lieu de luxe, mais où les moindres meubles de chêne sculpté brillaient comme acajou, mais où venait gaiement s'ébattre le soleil à travers des rideaux blancs comme neige.

Puis il y avait dans tout cela quelque chose qui sentait bon : l'honnêteté, le bonheur, la patrie perdue.

Fabritzius travaillait en babillant à son chevalet, Edwige empilait des cornets de plaisirs en fredonnant une chanson.

Tous deux reconnurent Horace, tous deux saluèrent sa bienvenue par une reconnaissante fanfare d'allégresse.

— Un de vos compatriotes... dit le chambellan en présentant celui qu'il croyait être son complice. Un grand peintre dont vous avez sans doute entendu parler bien souvent... Horace !

— Horace ! répéta Fabritzius, auquel ce nom n'était pas inconnu.

— Un artiste comme mon père !... s'écria involontairement Edwige.

— Comme votre père... reprit ironiquement l'Autrichien, oh ! non... pas tout à fait... le bonhomme Fabritzius n'est qu'un vieux barbouilleur acoquiné aux devantures de boutiques... Voyez plutôt !

Et il indiquait d'un geste de dédain le chevalet de l'émigré.

Horace fit un pas, regarda, parut surpris d'abord, puis se rapprocha davantage et répondit aussitôt :

— Détrompez-vous... monsieur le chambellan... il y a là de l'art... de la verve et de la couleur... quelques imperfections de dessin peut-être... mais à coup sûr l'originale naïveté qui fait les Téniers et les Miéris.

— Vraiment ! s'écrièrent à la fois, mais sur des tons bien différents, les trois autres personnages.

— Je vous en réponds, monsieur le chambellan, poursuivit Horace avec une foi profonde. Avec un peu plus d'expérience... avec quelques conseils d'ami... maître Fabritzius pourrait faire le plus grand honneur

à la prochaine exposition qui se prépare sous vos auspices !

Il fallait voir la stupéfaction, l'ébahissement, la folle joie du vieillard.

Edwige aussi pétillait d'allégresse, Edwige battait des mains, Edwige riait et pleurait tout à la fois de plaisir.

Le vieux diplomate s'empressa de profiter de cette bonne aubaine.

— A merveille!... s'écria-t-il avec emphase. A merveille, signor Horace... Devenez le guide de maître Fabritzius... et je m'engage à lui ouvrir dans deux mois les portes du temple de la gloire!

— Edwige! balbutia candidement le bonhomme, réveille-moi, ma fille... je crois que je rêve!...

— Nullement... ricana le chambellan, nullement, mon vieux protégé... Vous êtes on ne peut plus éveillé... et vous allez nous en donner la preuve en montant nous quérir dans votre atelier quelque chose de terminé... car ceci n'est encore qu'une ébauche... Nous vous attendons... allez!...

Fabritzius ne se le fit pas répéter deux fois, et disparut aussitôt.

— Monsieur... dit alors Edwige avec une douce émotion qui la rendait plus charmante encore, hier vous avez sauvé la fille... aujourd'hui vous faites le bonheur du père... Oh! monsieur, soyez béni!...

Le vieil émigré ne tarda pas à reparaître, tout chargé de petits tableaux, lesquels étaient tous autant de petits chefs-d'œuvre.

Horace ne s'était pas trompé; à part quelques légères incorrections qu'il suffisait de lui signaler, Fabritzius était un de ces naïfs génies qui s'ignorent eux-mêmes.

Il fut convenu dès ce premier jour qu'Horace enseignerait au vieillard enchanté, le peu qui lui restait à apprendre, et les deux visiteurs, cent fois remerciés, laissèrent l'humble maison tout en fête.

— Bravissimo! dit alors le chambellan. C'est fort

adroit... mon cher... fort adroit... Vous êtes décidément un grand homme!...

Horace ne répondit pas.

Le lendemain, les deux émigrés rendirent à leur jeune compatriote la visite de la veille.

L'esquisse du grand tableau d'Horace était déjà presque terminée.

— En deux jours, fit le vieillard, cela tient du prodige.

— Vous travaillez donc beaucoup? demanda la jeune fille.

— Depuis l'aube jusqu'au crépuscule, répondit Horace, et souvent encore la nuit.

— Je le crois, palsambleu... bien! s'écria le chambellan. Il faut qu'avant deux mois nous ayons remporté la victoire!

En même temps, il avait cligné de l'œil vers Edwige.

— C'est superbe! admirait la jeune fille. Loin de votre pays... loin de votre famille... tout seul sous un ciel étranger... C'est superbe d'avoir autant de courage!...

— Oh!... fit d'un air narquois le vieux diplomate, oh! nous en manquons bien quelquefois... et pour nous en redonner toujours... il faudrait...

Le vieux serpent hésitait.

— Que faudrait-il donc? demanda vivement Edwige. Dites... dites... que faudrait-il?...

— Que sais-je... moi?... minauda le chambellan. Chaque matin à son réveil... chaque soir à l'heure où s'appesantit sa paupière... un souvenir de France... un doux témoignage de sympathie... une chanson... Oui, tenez... celle avec laquelle vous vendez vos plaisirs... et qui lui dirait à lui : On s'intéresse à vos travaux... on pense à vous dans le voisinage... on vous aime...

— Monsieur!... interrompit tout à coup Horace.

— C'est cela! conclut le chambellan. N'est-il pas vrai, mon jeune ami?... C'est bien cela!

— Oh ! je le savais! murmurait tout bas la jeune fille.

Et dès le lendemain matin, en se mettant à l'ouvrage, Horace entendit chanter dans la maison voisine :

Voilà l'plaisir, Mesdames,
Voilà l'plaisir.

Il en fut de même le soir.

De même ainsi tous les jours.

Pendant ce temps-là, grâce à la communauté de sentiments et de patrie, grâce surtout au machiavélisme incessant du fonctionnaire autrichien, une étroite intimité s'établissait rapidement entre les deux artistes.

Bientôt Fabritzius transporta son chevalet dans l'atelier d'Horace, où la confiante Edwige venait accompagner chaque matin, venait chaque soir rechercher son père.

Et c'était de charmants entretiens à trois, des entretiens de cœur à cœur, des entretiens où l'on parlait de l'art, du pays, de l'avenir!

— Pas mal... pas mal! approuvait le chambellan, lorsqu'il survenait et que s'était enfuie la jeune fille. Pas mal... mais cependant un peu plus de chaleur, d'entraînement... de passion... Brusquez-moi donc le dénouement à la Française... Que diable... mon cher... je suis pressé!

Horace aussi redoublait d'impatience, car il n'avait pu parvenir encore à se faire présenter au grand-duc, et, comprenant bien que son influence auprès de ce souverain ne pouvait dater que de la révélation de son talent, il se hâtait d'achever le tableau qui devait lui conquérir le laurier d'or.

Déjà le dessin était terminé, déjà commençait à s'animer la couleur, déjà la pensée se pouvait comprendre.

L'artiste entre son bon et son mauvais génie. Tel était le plan d'Horace.

Au milieu de la toile, se tenait debout une sorte de Raphaël indécis. A sa droite, et lui montrant le chemin

du ciel radieux, l'appelait une blonde et pure jeune fille couronnée de simples fleurs des champs. A gauche et dans une voluptueuse attitude, une autre femme l'attirait vers toutes les folles ivresses de la terre, une femme constellée de perles et de diamants, une femme blonde aussi, mais de ce blond à reflets ardents dont le Titien a coiffé sa Madeleine.

Les deux têtes étaient presque achevées; dans la première l'on commençait à pressentir la vague ressemblance d'Edwige.

Un jour que la fille de Fabritzius se trouvait là, le chambellan voulut le lui faire remarquer en disant de son air le plus cauteleusement flatteur :

— N'est-ce pas, mademoiselle... n'est-ce pas que ce bon génie devient de jour en jour plus adorable?

— Oui, fit Edwige... Mais l'autre femme est bien plus belle!...

C'était vrai.

A ces mots Horace bondit tout à coup vers le tableau, et, saisissant une de ses brosses, il effaça brusquement le visage du mauvais ange.

— Que faites-vous?... s'écrièrent à la fois Edwige, Fabritzius et le chambellan.

— Ne suis-je pas le maître de mon œuvre? répondit l'artiste frémissant et courroucé. Ne suis-je pas libre?

— O mon Dieu!... dit Edwige en se retirant avec son père, ô mon Dieu... comme il est méchant aujourd'hui!

A partir de ce jour, en effet, Horace devint plus silencieux, plus réservé, plus sombre. Il évita soigneusement les tête-à-tête, il ne parla plus que de son tableau, il parut ne plus songer qu'au travail.

Aussi le chambellan se montrait-il de moins en moins satisfait. Il avait avec le grand artiste des altercations fréquentes, il en vint bientôt à lui dire avec une sourde colère :

— Arrangez-vous comme bon vous semblera, mon cher monsieur... Mais si huit jours après l'exposition,

vous ne me livrez pas votre femme, je me verrai contraint d'employer quelque autre moyen... quelque moyen violent pour conquérir à tout prix la fille de Fabritzius!

Le délai fatal approchait... et dans la bouche d'un homme aussi puissant que le chambellan, une semblable déclaration était une terrible menace!

X

AMOURS DE RAPIN.

Maître Knipp, d'un autre côté, n'avait pas trop mal employé son temps.

Dès le jour convenu avec Horace, dès le lendemain de l'installation dans l'artistique villa, le nouveau rapin s'était galamment rendu chez Roschen.

Roschen, comme on s'en souvient sans doute, Roschen avait perdu sa place de femme de chambre par suite des turpitudes de Knipp, et, désormais contrainte aux travaux de l'aiguille, elle était redevenue grisette.

Oui... grisette. Car s'obstiner à croire que la France conserve le monopole de ce type charmant, c'est un préjugé national.

Si l'on entend par grisette toute jolie fille éclose dans le peuple, avec la gaieté pour tout patrimoine et le plaisir pour toute ambition... Si Lisette et Mimi-Pinson sont l'idéal de la grisette, il y a des grisettes partout.

Si, de plus, on veut réfléchir que, sans désintéressement il n'est pas de grisette... on reconnaît sans peine que de nos jours en France, et surtout à Paris, il s'en trouve moins encore que partout autre part ailleurs.

Ceci dit en passant, retournons à Roschen.

C'était donc une grisette... une grisette qui chantait en allemand, qui dansait en allemand, qui faisait l'amour

en allemand... une grisette allemande enfin... mais une vraie grisette.

La meilleure preuve en est que pour la retrouver, maître Knipp se voit contraint de grimper quatre étages, et qu'enfin il entre dans une mansarde guillerette et coquette avec des fleurs en guise de rideaux, avec une volière en guise de persiennes. D'honneur, on se serait cru chez Rigolette.

— C'est Knipp! s'écria-t-elle tout aussitôt en battant des mains.

Puis, après un lent examen tout alentour du ressuscité :

— Knipp bien mis! ajouta-t-elle avec une stupéfaction croissante. Knipp peigné!... Knipp débarbouillé!...

— Et de plus, Knipp ayant une place... Knipp apprenant un état...

— Mais par quel miracle?

Le nouveau rapin raconta tout.

Roschen ne se sentait pas de joie.

Ici qu'on nous permette une parenthèse.

(Les Italiennes offrent... les Espagnoles imposent... les Anglaises accordent... les Françaises donnent... les Allemandes laissent prendre.)

Or, Roschen était allemande.

— Meinherr Knipp... dit-elle le premier jour à son amoureux, meinherr Knipp... je crois que vous m'avez embrassé les yeux!

— Ils sont si jolis!... se contenta de répondre le rapin.

Par un petit hochement de tête des plus allemands, Roschen laissa voir qu'elle admettait cette excuse.

Et Knipp allait se retirer des plus ravis...

Lorsque trois petits coups, discrètement frappés de l'autre côté de la muraille voisine, retentirent tout à coup dans la mansarde.

— Hein? gronda Knipp.

— C'est un voisin!... balbutia Roschen en rougissant un tantinet.

— Ah!... ah!... fit Knipp. Ah!... Roschen... vous avez des voisins qui tambourinent sur la mitoyenneté?...

— Dame!... avoua candidement la grisette. Dame... mein lieben... je t'ai cru mort!...

Knipp était philosophe.

Il baisa pour la deuxième fois les yeux de Roschen, et... sans sotte jalousie, il s'en fut.

Mais avant de redescendre la première marche, il regarda précautionneusement l'autre porte du palier.

Il y pendait ces mots écrits sur une petite ardoise :

Schoucroutensberg — clarinette.

— Une clarinette! conclut-il avec surprise.

Puis, avec colère :

— Que le diable emporte meinherr Schoucroutensberg.

Ce qui ne l'empêcha nullement de revenir le lendemain à la mansarde, et de s'y montrer plus amoureux encore que la veille.

De sorte que Roschen lui dit ce jour-là :

— Meinherr Knipp... je crois que vous m'avez embrassé les lèvres?

— J'aime tant les cerises!... riposta le galant rapin.

L'excuse fut admise encore sans le moindre amendement.

Et notre ami Knipp allait peut-être oser bien davantage...

Lorsque le son de la clarinette s'éleva subitement de la mansarde voisine.

Le maudit instrument jouait un air connu... *Femme sensible...*

Le pauvre Knipp était déjà tout refroidi, mais il murmurait en forme d'aparté résolu :

— Souffle tant que tu voudras, mon bonhomme... souffle toujours... je ne m'en irai pas!

Schoucroutensberg souffla jusqu'à la nuit. — Puis, tout à coup, il parut à la porte de la mansarde de Roschen avec son bougeoir éteint à la main.

— Voisine... demanda-t-il d'un air d'embarras en apercevant Knipp, voisine, serais-je indiscret en sollicitant du feu?

Sans qu'aucun autre mot s'échangeât entre les trois personnages présents, Roschen toute rougissante tendit le briquet.

Schoucroutensberg, tout ébaubi, battit en retraite à reculons.

Meinherr Knipp faisait une mine!...

— Ah! ah! grommela-t-il en se retrouvant seul avec la grisette interdite... Ah! Roschen, vous connaissez des clarinettes qui viennent rallumer leur bougeoir chez vous à neuf heures du soir!

— Mais puisque je te croyais mort!... repartit Roschen avec une délicieuse petite moue digne de Lisette infidèle.

— Fichue idée que j'ai eue là!... murmura notre amoureux philosophe... Mais... bah!... les cerises que j'aime tant sont toujours là... Consolons-nous en mangeant des cerises!

Et il dévora de baisers les vermeilles lèvres de Roschen.

Le troisième jour heureusement meinherr Schoucroutensberg avait disparu du voisinage; le troisième jour, la maudite clarinette se trouvait enrégimentée en qualité de fifre dans les hussards de Sa Majesté l'empereur d'Autriche.

Meinherr Knipp en fut si content... si content... que ce même soir... Roschen lui dit quelques minutes après minuit et quart :

— Meinherr Knipp... je crois que vous venez de me ravir mon innocence!...

— Croyons-le de même... s'écria le philosophe amoureux... Et ravissons toujours!

A partir de cette nuit-là, Knipp fut le plus fortuné des rapins.

Il avait pris un goût sérieux à l'art que pratiquait Horace, et durant la journée tout entière il en épelait consciencieusement l'alphabet.

Le soir venu, il accourait chez Roschen, et dérobait toujours quelques nouvelles friandises amoureuses à la complaisante grisette allemande.

Pas un nuage dans ce beau ciel.

Si fait cependant.

Certain jour, meinherr Knipp apprit par le crieur public que le bandit Spadator s'était évadé de sa prison.

Mais on ne tarda pas à savoir qu'il avait transporté sous d'autres cieux sa hasardeuse industrie, qu'il l'exerçait maintenant en Italie... à Venise... au diable!

C'était tout ce que demandait notre rapin, lequel était sceptique en toutes choses, et n'exigeait nullement la mort du pécheur.

Deux mois se passèrent donc entre le travail et l'amour, sans aucune autre nouvelle péripétie.

Un soir pourtant, un soir qu'il venait de dire à Roschen.

— Ça va bien... ça va très-bien... Je fais des nez superbes... des oreilles magnifiques... des yeux sublimes... et j'espère prochainement pouvoir confectionner tout un individu au grand complet...

Roschen lui répondit en baissant ses grands yeux noirs:

— C'est déjà fait!

Puis, avec une certaine solennité :

— Meinherr Knipp... conclut-elle... vous êtes père!

— Bah!

— Parole d'honneur!

— Vivat!... Je ne suis plus un rapin en fait d'amour... je passe artiste!

— Quand nous marierons-nous?... demanda catégoriquement la grisette.

— Maudite clarinette!... repartit Knipp après un silence.

— C'est bien!... bouda tout aussitôt Roschen. C'est très-bien, monsieur!... Puisque vous ne voulez pas assurer mon avenir... je vais de nouveau chercher une place.

— Mais ta liberté... mais notre bonheur... mais nos amours!

— Oh! fit Roschen en regardant au-dessous de sa ceinture... Oh!... ce n'est pas pour moi... c'est pour le petit!...

— Il y a deux mois que le voisin est parti... réfléchit Knipp. Mais c'est égal... maudite clarinette!

Quelques jours après, Roschen annonça qu'elle allait entrer en qualité de caméristе chez une grande dame étrangère qui venait d'arriver d'Italie, de Venise.

— Et, ajouta-t-elle, plus rien de commun entre nous!

— Rien...

— Rien de rien!...

— Et si je t'épousais?

— Oh!... ce serait tout différent alors.

— Soit. Mais j'attendrai de voir s'il ne ressemble pas à Schoucroutensberg!

XI

UN FICHU DEJEUNER.

Il est dix heures du matin.

Un domestique en grande livrée achève de dresser les deux seuls couverts d'un friand repas.

Meinherr Knipp gesticule sur le seuil de l'atelier, et crie de plus fort en plus fort par la porte entr'ouverte :

— Monsieur... le déjeuner est servi... monsieur...

Pas de réponse.

— Le déjeuner... monsieur... le déjeu...

Horace balbutie enfin quelques mots que l'on entend à peine.

— Hein... plait-il... vous ne déjeunez pas?... Mais, monsieur... Très-bien... Vous voulez rester à votre grand tableau? Très-bien... je déjeunerai tout seul, hélas!...

Puis, se tournant vers le laquais :

— Qu'avons-nous ce matin, maraud?... jeta-t-il du haut de sa grandeur avec des airs à la doǹ César de Bazan.

Le porte-livrée s'écarta respectueusement, et maître Knipp fit le tour de la table en passant tous les plats en revue dans ces termes à peu près :

— Hors-d'œuvre appétissant... Filet de chamois... Bisque d'écrevisses... Perdreaux truffés... Porc aux pruneaux... Côtelettes à la marmelade... Artichauts à la barigoule... Salade à la chipolata... Dessert varié... etc.,

etc... Pas mal, mon cher... je suis content. Pas mal... Vous pouvez me laisser à mes pénibles travaux... Allez!...

Sur ce, le domestique disparut, et maître Knipp s'assit magistralement pour commencer l'attaque.

— En effet, disait-il en se pourléchant de temps à autre les lèvres, en effet, le signor Horace a religieusement tenu sa parole, et voici la principale de mes fonctions auprès de lui!... Mais j'ai tellement pris en affection mon maître, ou plutôt mon ami que, me fallût-il vivre de racines, et même travailler quelque peu plus sérieusement, je me résignerais de grand cœur à toutes les tristesses plutôt que de le quitter désormais!... (Hum! hum! quelques anchois ne feraient point mal maintenant pour achever de me mettre en appétit.) A vrai dire, néanmoins, la vie n'est pas céans des plus gaies, et je m'ennuierais fort sans mes nocturnes maraudages chez Roschen. Sous le fallacieux prétexte de ménager une surprise à son grand-duc, ce vieux cynique de chambellan nous claquemure toute la journée dans cette villa champêtre, où nul n'est admis hors le bonhomme Fabritzius et sa fille... Sa fille... Eh! eh! eh!... (Venez à moi, filets mignons!) Pas de plaintes cependant, maître Knipp... Tu gagnes plus que tu ne perds à cette séquestration monacale... Car ton excellent ami Spadator est bel et bien hors des verrous, et quoiqu'on le prétende de l'autre côté de la frontière, mieux vaudrait encore le savoir pendu. Espérons que cela ne tardera pas!... Et, en attendant, dodus perdreaux, je vous attaque, tout en me réservant pour toi, friande chipolata, que je garde pour la bonne bouche!...

En ce moment, on frappa tout à coup.

— Entrez!... fit le gourmand sans se déranger.

Puis, avec un saint enthousiasme :

— Le superbe repas que je vais faire!... Oh!... le superbe... le superbe... le superbe déjeuner!...

On frappa une seconde fois.

— Entrez donc!

La porte s'ouvrit.

C'était une sorte de grand mendiant à la Callot, avec le feutre éploré, la souquenille multicolore, les bas en spirale et la guenille à l'épaule.

— Sans doute un vieux modèle, pensa le rapin; la belle barbe blanche!

— Pardon!... gémissait déjà l'importun d'une voix traînarde, pardon, mon doux seigneur!...

— Nous n'avons nul besoin de vos services, mon brave homme!... interrompit impertinemment le gastronome. Bien le bonjour...

— Quel malheur! poursuivit le bohémien en s'avançant au lieu de se retirer. Laissez-moi voir du moins votre maître... On le dit généreux et...

— Plus tard... un autre jour... Allez-vous-en, allez-vous-en donc!...

Le mendiant s'avançait toujours, et finit bientôt par se laisser tomber sur un siége voisin de la table.

— Eh bien? disait Knipp... Eh bien, que faites-vous donc?... Qu'avez-vous?

— La fatigue... la soif... la faim!... répondit l'étranger.

— La faim!... se récria l'amoureux de Roschen. Quelle affreuse maladie! Tenez... tenez!... mon brave homme; prenez-moi cette vaste miche, et couronnez-la de cette croûte de fromage.

Knipp lui tendait en même temps l'assiette de dessert d'une main, le morceau de pain de l'autre.

— Merci... merci!... répliqua le vieillard, mais en attirant un tout autre plat vers lui, car le rapin se prit à ricaner aussitôt avec une sorte d'effroi :

— Pardon... pardon... ce sont mes filets de chamois... Vous vous trompez, mon brave homme!

— C'est juste! ricana pareillement l'humble vieillard, en lâchant la première assiette pour en saisir inopinément une seconde.

Mais une seconde qui devait horripiler bien davan-

tage encore maître Knipp, car il bondit vers l'étrange convive en se récriant avec terreur :

— Hein... mon perdreau!

Loin de s'excuser le moins du monde, le mendiant au contraire lui tourna le dos, posa le plat sur ses genoux et y piqua outrecuidamment une fourchette.

— Mon perdreau! poursuivait Knipp exaspéré. C'est un perdreau!...

— Truffé!... répondit l'imperturbable bohémien, mais cette fois avec un organe sonore, et tout en flairant le rôti d'une voluptueuse narine. Truffé!... oui... parfait!... Bien obligé, mon brave ami!...

— Grand Dieu!... cette voix!... frissonna tout à coup le rapin ni plus ni moins pétrifié qu'à l'aspect de la tête de Méduse.

Ce qui permit à l'inconnu de redresser sa haute taille, d'arracher sa fausse barbe, de prendre Knipp par l'oreille, et les yeux dans les yeux, de lui dire avec une infernale ironie :

— Tu ne te souviens donc plus, mon excellent ami, que j'adore les truffes dans la volaille.

— C'est lui!... râlait le rapin en chancelant à reculons vers la table. C'est Spadator... Je m'évanouis...

— Dans une salade à la chipolata! se récria Spadator à son tour. Non pas, s'il te plaît, non pas!

Il le releva toujours par l'oreille, il l'envoya trébucher à quelques pas de la table; il s'y assit lestement à la place du pauvre diable, et lui jetant une serviette au nez :

— Sers-moi! commanda-t-il royalement.

— Mais... voulut observer le rapin devenu non moins blanc que la serviette qu'il tenait déjà sous son bras.

— Hein!... gronda le bandit en aiguisant le grand couteau à découper avec un si redoutable regard, que Knipp se radoucit aussitôt et balbutia d'un air gracieux :

— Avec plaisir... Voilà, voilà, capitaine!

— A la bonne heure! fit Spadator en se mettant immédiatement en besogne.

— Brigand! pensait Knipp transformé en garçon restaurateur. Brigand... il profite de ce que j'ai peur de lui... il abuse de son influence. Bandit, va!

— A boire! interrompit l'affamé sacripant. A boire et du meilleur!

Knipp versa.

— A ta santé! dit Spadator.

Et il but.

Puis après :

— Il est bon... Encore!

Knipp remplit une seconde fois son propre verre, que pour la seconde fois Spadator vida rubis sur l'ongle.

— Très-bon... Toujours!

— Du si fameux vin! gémissait intérieurement Knipp après avoir de nouveau servi de Ganymède au voleur.

Mais alors, et toujours fidèle à sa philosophique façon de prendre toutes choses, notre rapin se détourna peu à peu, en clignant de l'œil, et se mit friponnement à boire à même la bouteille.

Quelques minutes s'écoulèrent en silence.

Minutes fort bien employées par Spadator... minutes fort tristes, hélas! pour Knipp.

— C'est qu'il ne m'invite même pas à partager mon déjeuner! grommelait-il entre les dents. C'est qu'il va le dévorer à lui tout seul... ogre!

Le coquin avait, en effet, rabelaisiennement débuté; mais il ne tarda pas à sentir la fantaisie d'une halte, et se tournant à demi vers le rapin :

— Ah ça!... fit-il en s'essuyant la moustache... Ah ça... nous avions donc fait fourrer dedans ce pauvre capitaine Spadator?... Ce qui depuis deux mois a suspendu toutes ses affaires politiques et autres.

— Capitaine... je...

— Je sais tout... et je vois avec plaisir que cela ne nous a pas empêché de faire les nôtres...

— Mais... mais... bêla le pauvre mouton en tâchant de s'éloigner hors de la portée du loup.

Inutile tentative... hélas !

Le loup l'agrippa par la basque de son habit, et de l'autre main frappant sur son gousset :

— Le nid, patelina-t-il, est tout plein d'oisillons?

— Oh ! voulut esquiver légèrement le rapin...

— Que dis-je ! amplifia goguenardement le bandit. C'est pardieu bien toute une couvée de la poule aux œufs d'or.

En même temps, tous les œufs les uns après les autres changèrent de nid, ou plutôt de gousset.

— Sauvons du moins celui de Nuremberg ! pensa Knipp en cherchant à dissimuler, mais en vain, les malencontreuses breloques qui lui caressaient l'abdomen.

Déjà l'œil alerte du bandit les avait aperçues, il demandait déjà :

— Quelle heure est-il, mon bon?

— Elle avance, capitaine!... s'empressa de répondre le dévalisé. Elle avance... et...

— Je la ferai remettre à l'heure, interrompit bonnassement le dévaliseur.

Et il empocha la montre.

Puis, comme si ces quelques hors-d'œuvre eussent renouvelé son appétit, il retourna de plus belle au festin.

A cette vue, Knipp ne put y tenir davantage.

— C'est qu'il ne me laissera rien, s'écria-t-il avec désespoir, absolument rien !...

— Estime-toi fort heureux, répliqua gravement Spadator, que je te laisse les deux oreilles !...

— Capitaine...

— Et je ne m'y décide encore qu'à une condition...

— Laquelle ?...

— C'est que tu vas me donner à l'instant... sur ton maître... quelques détails dont j'ai besoin...

— Pourquoi ?...

— Ça ne te regarde pas...

— Mais...

— Réponds!...

Depuis quelques secondes, depuis qu'il s'agissait de l'artiste, le rapin se redressait peu à peu, le rapin s'enhardissait jusqu'à fixer l'œil du bandit, le rapin semblait devenir un tout autre homme.

— Oh!... gronda-t-il au lieu de répondre. Oh!... ce ne peut être que dans une mauvaise intention que vous m'interrogez... dans une mauvaise intention contre mon maître!...

— Je te demande des renseignements et non pas des conjectures!... fit Spadator avec sa plus formidable grimace. Répondras-tu?...

— Non!... s'écria Knipp en éclatant à la fin. Non...

Et résolu, fier, presque brave, il poursuivit avec chaleur :

— Cent fois non!... Vous pouvez me prendre mon déjeuner... vous pouvez me prendre mon argent... vous pouvez me prendre ma montre... vous pouvez me couper tout ce qu'il vous plaira... Mais me faire trahir celui qui m'a sauvé... celui qui m'a recueilli... celui qui m'aime et que j'aime!... Jamais... jamais... non... non... jamais!...

D'abord tout étonné de cette soudaine révolte, Spadator avait gardé le silence et froncé le sourcil. Mais la belliqueuse tirade du poltron lui donna tout le loisir de la réflexion, et ce fut d'un ton presque jovial qu'il y répliqua :

— Imbécile!... je ne souhaite rien autre chose que savoir son nom, son pays... surtout voir son visage...

Le rapin se sentait à bout de bravoure, et fut enchanté de cette amicale composition, qui lui permettait de sortir de la forteresse de son dévouement avec les honneurs de la guerre.

— En ce cas, reprit-il donc, c'est autre chose. Nous sommes un homme d'honneur et de génie qui ne redoutons nullement de briller en plein soleil... Nous sommes Français... nous nous appelons Horace...

Au nom du pays comme au nom de l'homme, un éclair de satisfaction avait passé dans les regards de Spadator.

— Enfin... conclut Knipp... enfin, quant au visage... tenez... justement le voici !...

Horace apparaissait en effet sur le seuil.

Spadator remit aussitôt sa vénérable barbe, balbutia quelques humbles excuses et se retira presque aussitôt, mais en murmurant tout bas avec une féroce cupidité :

— C'est lui... c'est bien lui !...

XII

COMME QUOI L'ON AVOUE SOUVENT A AUTRUI CE QUE L'ON NE S'AVOUE PAS A SOI-MÊME.

— Pourquoi donc avoir mal accueilli ce pauvre homme?... demanda l'artiste sitôt qu'il se retrouva seul avec le rapin.

— Ce pauvre homme!... s'écria Knipp avec une débordante rage. Ce pauvre homme, monsieur, mais c'est mon persécuteur... mais c'est mon bourreau... c'est mon sacripant... c'est Spadator!

— Que venait-il faire ici?...

— Il venait dévorer mon déjeuner... monsieur...

— Vraiment!...

— Puis, m'adresser sur vous une foule de questions... s'enquérir de votre état, de votre pays, de votre nom...

— Et tu lui as dit...

— Pourquoi point?...

— Malheureux!... fit Horace avec un soudain effroi. Ne sais-tu donc pas qu'à Ve nise, dans cette nuit fatale... en apprenant tout d'un coup que j'aimais la Dogaresse... égaré par la colère et par le désespoir... j'ai frappé le doge d'un coup de poignard!...

— Bah!... répliqua Knipp en essayant un sourire. Bah!... monsieur... les doges ont la vie dure... d'ailleurs, nous ne sommes pas à Venise ici... Nous sommes en Allemagne...

— En Allemagne!... répéta mélancoliquement l'artiste en se laissant tomber sur un siége. En Allemagne...

— Mein Goth!... fit ironiquement le rapin. Mein Goth, quel soupir en l'honneur de mon pays!... S'adresse-t-il aux Allemands, monsieur... ou n'irait-il pas plutôt à l'adresse des Allemandes?...

— Monsieur Knipp, répondit Horace sur deux tons bien différents, je vous ai défendu ou plutôt je t'ai prié déjà... de ne plus plaisanter à propos de ma sainte affection pour Edwige!...

— Ce n'est donc plus une comédie... vous l'aimez donc réellement?... s'empressa de demander Knipp en se pelotonnant aux pieds de son maître...

— Une comédie!...

— Elle serait en tout cas bien jouée... car maître Fabritzius a pour vous une tendresse... oh!... mais... là... une vraie tendresse allemande!... Et de son côté, mademoiselle Edwige... Eh!... eh!... comme dit monseigneur le chambellan... si vous le vouliez bien... nous pourrions danser à la noce avant huit jours!...

— Moi... l'épouser!... fit douloureusement Horace. Moi... unir à cette âme virginale mon âme dévastée par les plus mauvaises passions!... Moi... placer dans cette main pleine d'innocence ma main teinte d'un sang presque royal!... Moi... et elle!... ce serait infâme!... jamais!... Oh!... si je n'étais le seul rempart possible entre elle et le chambellan... si ma disparition ne devait pas la laisser sans défense à la merci de ce misérable... il y a déjà longtemps que je me serais éloigné sans retour... Souvent je le veux... souvent je me dis: « Provoquons cet homme... tuons-le... puis fuyons! » Parfois même, je jette le manteau de voyage sur mon épaule... je prends mon épée... je cours jusqu'à la porte de cette villa... je tourne mes regards vers la maison qu'elle habite, afin de lui envoyer à travers l'espace un invisible adieu!... Puis... puis, tout à coup, le corps brisé, le cœur palpitant, les yeux gonflés de larmes... je m'arrête... je tombe agenouillé sur le seuil... et sans

savoir pourquoi, je me mets à pleurer comme un enfant!...

L'artiste disait vrai; en achevant cette confidentielle élégie, il éclata en sanglots.

— Voyons!... câlina vivement le rapin, voyons, ne vous affligez pas comme ça?... Tenez... monsieur... tenez!... voilà que je pleure aussi... Pardon... pardon, monsieur, de vous avoir fait de la peine!...

Knipp ne mentait pas non plus, il avait bien réellement la larme à l'œil.

— Ne me parle plus d'elle!... conclut Horace avec l'accent de la prière... n'en parlons jamais... tu m'entends bien... jamais!...

— Jamais!... promit solennellement le rapin... au grand jamais... C'est bien convenu, monsieur!...

En ce moment, midi sonna.

— O mon Dieu!... reprit Horace en changeant d'accent et de visage. Midi déjà...

Et, montrant la table encore encombrée des débris du festin de Spadator :

— Midi... ajouta-t-il avec une impatience presque joyeuse... et tout ce désordre encore... midi...

— Eh bien?... fit Knipp étonné, eh bien, monsieur?...

— Eh bien!... se vit contraint d'avouer l'artiste avec un léger embarras, n'est-ce pas l'heure habituelle où vient... où vient... Eh! mon Dieu... tu le sais aussi bien que moi... où vient tous les jours me voir maître Fabritzius...

— Et sa fille Edwige... ajouta tout bas Knipp avec une malicieuse grimace... C'est convenu... nous n'en parlons plus... mais nous y pensons toujours!...

— Mais range donc un peu!... piétinait durant cet *à parte* le signor Horace.

— A l'instant, monsieur!...

Et, étendant le bras, mais sans se déranger le moins du monde, il saisit sur la table une sonnette, l'agita vertement, et jura d'un ton superbe.

— Range!... jeta-t-il au laquais qui venait de rentrer en toute hâte. Range donc, maraud!...

Le laquais eut promptement fait disparaître jusqu'aux dernières traces du déjeuner.

Durant tous ces détails domestiques, Horace était allé silencieusement s'accouder sur le marbre de la cheminée, et face à face avec la glace, il avait tristement murmuré :

— L'œil creux... le visage pâle... déjà des rides au front... déjà des cheveux blancs!...

Puis, se retournant vers Knipp :

— Mon pauvre ami, demanda-t-il avec amertume, je suis déjà bien vieux, n'est-ce pas?

— Vieux comme moi, monsieur!... badina le rapin avec fatuité. Comme moi, qui vais profiter d'un instant de repos pour aller rendre présentement visite à ma maîtresse...

— Roschen?...

— Roschen qui délaisse ce matin même la mansarde de ses libres amours pour rentrer en condition... en esclavage...

— Vraiment?...

— Oui... monsieur... Elle redevient femme de chambre... femme de chambre d'une grande signora italienne qu'on dit mystérieusement descendue depuis hier soir à l'Aigle-Noir...

— De sorte que c'est une visite d'adieux?...

— Hélas!... oui... monsieur... L'ingrate me l'a signifié... au nom du petit, vous savez?... Plus rien...

— Rien...

— Rien de rien... mais c'est la volonté de Roschen... et non la mienne... Je ne me défends pas d'aimer, moi!...

Dans ces derniers mots, perçait une évidente et maligne allusion...

Horace aussitôt redevint sérieux, et portant un doigt à ses lèvres :

— Vous oubliez ce dont nous sommes convenus il n'y a qu'un instant... monsieur Knipp...

— Quoi donc, monsieur?...

— Chut!

— C'est juste... pardon... Nous n'y penserons même plus!...

Mais Horace semblait déjà prêter l'oreille à quelque bruit venant du dehors, mais Horace déjà murmurait avec un visage rayonnant d'allégresse :

— Écoute!...

— Des pas dans l'escalier?... fit le rapin en devenant attentif à son tour.

— C'est lui!... s'écria joyeusement l'artiste.

— C'est elle!... ricana tout bas M. Knipp en courant ouvrir la porte.

C'était effectivement le bonhomme Fabritzius et sa fille.

XIII

TRIO FINISSANT EN QUATUOR.

— Serviteur, maître !... avait dit en entrant le vieux gentilhomme émigré.

— Monsieur... s'empressa d'ajouter Edwige avec une gracieuse révérence, monsieur Horace, votre servante !...

Et le bras de la jeune fille reposant encore sur le bras du vieillard, ils souriaient l'un et l'autre au milieu d'un rayon de soleil qui venait dorer le seuil.

— Merci d'être venus aujourd'hui encore !... répondit l'artiste en pressant à la fois les deux mains qui se tendaient vers lui. Merci surtout d'être venus tous les deux ! Si vous saviez comme votre présence me calme... me console... me régénère ! Avant de vous rencontrer, tout était pour moi découragement et tristesse... impuissance et doute. J'avais tant souffert ! Mais maintenant... maintenant ! je crois... j'espère... je travaille... je suis heureux !...

— Et nous donc !... s'écria la marchande de plaisirs avec un involontaire élan.

Puis, se reprenant tout à coup, et avec une légère rougeur au front :

— Mon père surtout... ajouta-t-elle en baissant ses yeux bleus, mon pauvre père, qui se croyait tout

simplement un barbouilleur d'enseignes, et auquel vous êtes venu dire avec l'autorité du génie : tu es un artiste !

— Un artiste! voulut se récrier le vieillard avec un modeste sourire... oh! oh!

— Non, Fabritzius!... interrompit Horace en faisant asseoir l'émigré, non... pour le juge intelligent, le tableau de genre égale le tableau de religion ou d'histoire... Le grand artiste n'est pas celui seulement qui fait revivre sur la toile les héros et les dieux... C'est celui surtout qui étudie les hommes et les moralise en les amusant... celui qui poétise la chaumière et l'atelier... celui enfin qui travaille pour que l'art ne soit plus le privilége de quelques-uns, mais le domaine de tous, et puisse marcher un jour vers les grands horizons de l'avenir à la tête de l'humanité!...

— L'entendez-vous! s'écria Edwige en frémissant de joie sur le tabouret qu'elle occupait aux pieds du vieillard. L'entendez-vous, mon père!...

— Certes, repartit Fabritzius avec non moins de ravissement, certes, ma bien-aimée! Et je ne m'étonne plus à présent, qu'avec de si beaux discours... il ait gagné ma cause auprès du grand chambellan, qui vient de faire ouvrir enfin les portes du musée ducal aux naïfs enfants de ma palette...

— Quoi, fit Horace, vous avez reçu l'ordonnance?

— Ce matin même...

— Et de plus, renchérit vivement Edwige, de plus une invitation à la superbe fête que le grand-duc donne demain soir en l'honneur de l'inauguration de la nouvelle galerie... On valsera... que je suis heureuse!...

— Vraiment... Edwige?

— Heureuse surtout, Horace... parce que vous serez le roi de cette fête... et que c'est grâce à Votre Majesté que mon père y trouvera la juste récompense de ses travaux...

— Grâce à moi... voulut se défendre le grand artiste.

Mais Fabritzius ne le laissa pas achever, mais Fabrit-

zius se releva pour courir à lui, pour lui dire tout en riant et tout en pleurant à la fois :

— Je crois, par la sambleu!... qu'il lui prend fantaisie de s'en défendre encore... Ingrat!... Comment... si l'artiste sort enfin de l'obscurité vers le déclin de sa carrière, et sent briller tout à coup sur ses cheveux blancs comme un doux rayon de gloire... ce n'est pas grâce à toi!... Comment... si le cœur de la jeune fille bondit d'aise à la seule pensée de sa blanche toilette et de son tournoyant plaisir de demain... si le vieillard, devenu plus enfant encore, a déjà dix fois essayé secrètement son habit neuf et ses ailes de pigeon... le tout devant un miroir et en se donnant des airs de triomphateur, tout cela... comment... ce n'est pas grâce à toi... mon protecteur... mon maître... mon ami... mon... Eh bien! oui... tiens, mon fils!

Et, saisissant entre ses deux mains la tête du jeune homme, il l'embrassa au front.

— Votre fils? avait murmuré doucement Edwige avec une petite moue charmante.

— Vois-tu, la jalouse! fit malicieusement le bonhomme en passant son bras sous celui d'Horace.

La jeune fille s'empressa de prendre l'autre bras du vieillard, et s'y appuyant à demi penchée, elle répondit :

— Moi... jalouse!... Bien loin de là... en l'appelant votre fils, ne m'autorisez-vous pas à le nommer mon frère?

En même temps, elle tendait sa petite main vers Horace.

— Edwige!... s'écria-t-il en avançant à son tour la sienne.

— O mes enfants... mes enfants!... sanglota de plaisir le vieillard en les réunissant toutes les deux dans une même et tendre étreinte.

C'était un de ces groupes angéliques que le bon Dieu doit se complaire à regarder en souriant du haut du ciel!...

. Mais en revanche... hélas! il y avait là tout près... sur le seuil de la porte laissée entr'ouverte... un mauvais génie qui le contemplait aussi... et qui vint le rompre tout à coup avec ces deux mots railleurs :

— Touchant tableau!...

— Le grand chambellan!... frémirent en se séparant aussitôt les deux artistes et la jeune fille.

C'était lui... c'était bien lui... qui, sans que personne s'empressât à son approche, s'avançait en poursuivant avec une prétentieuse emphase :

— Oui... mes chers amis... le grand chambellan... votre protecteur à tous... merci... merci... je ne tiens pas aux hommages!...

— Oh! cet homme... cet homme!... avait grondé sourdement Horace.

— Nous étions si bien tous les trois!... boudait tristement Edwige.

Fabritzius seul, en vieux gentilhomme français qu'il était, retrouva dans son déplaisir le courage de la politesse, et vint dire au chambellan :

— Ne doutez pas de notre reconnaissance, monseigneur... Elle vous est acquise à jamais... surtout pour nous avoir rapprochés tous les deux sur la terre étrangère!...

— Je le crois, palsambleu! bien... renchérit le courtisan en montrant Horace. Un artiste de cette valeur!... Et qu'on nous accuse de laisser mourir le génie à l'hôpital!... Nous le recherchons au contraire... nous l'encourageons... nous le patronons...

Puis tout bas il ajouta :

— Quand nous y trouvons notre profit!...

— En effet, monseigneur... reprit courtoisement Horace, c'est vous qui...

— Qui ai remis au grand jour cette gloire égarée!... acheva pompeusement l'Autrichien, ce grand homme perdu qui va reparaître demain avec le laurier d'or à la boutonnière!...

— Le laurier d'or, ne put s'empêcher de dire Edwige! mais remerciez donc, Horace... le laurier d'or!...

— Eh! que m'importe!... éclata enfin l'artiste. Ce qu'il me faut seulement, Edwige... ce que je veux... c'est votre sécurité... votre bonheur!...

Loin de s'effaroucher de cette boutade inattendue, le vieux diplomate sut aussitôt l'exploiter à son bénéfice, et se penchant à l'oreille de Fabritzius :

— Que vous disais-je? fit-il avec une accentuation digne de M. de Metternich.

Puis, tout bas, à Horace que le père et la fille regardaient avec un égal étonnement :

— Pas mal joué!... pas mal... Un peu plus de chaleur cependant... et...

— Monsieur!... voulut interrompre Horace...

— Nous te gênons... poursuivit néanmoins le chambellan... Je comprends... Sois tranquille... Je vais te ménager un tête-à-tête... mais songe à l'employer de façon à brusquer la victoire... ou sinon...

Horace frappa du pied avec rage.

— Qu'est-ce donc?... demandèrent en même temps Edwige et Fabritzius.

— Rien... rien!... s'empressa d'excuser le chambellan. Un simple caprice d'artiste. Il prétend que son tableau exige encore quelques jours de travail... il veut s'opposer à ce que je le fasse transporter immédiatement au palais... Venez donc l'admirer une dernière fois, maître Fabritzius, afin d'user de votre influence pour le convaincre que j'ai raison et que son entêtement n'est que de la folie!...

En achevant ces paroles, il entraînait le vieux gentilhomme vers l'atelier, dont il ouvrit la porte sur les derniers mots.

— C'est adorable!... ne put s'empêcher de s'écrier Fabritzius, qui déjà regardait le tableau... C'est sublime!

Edwige allait suivre son père.

— Restez!... s'empressa de conclure le chambellan.

Il s'agit d'un dernier examen d'amateurs, d'une critique à huis-clos... Restez, mademoiselle, restez!...

Et disparaissant à son tour dans l'atelier, il en referma la porte sur les deux jeunes gens qui se trouvèrent ainsi seuls tous les deux.

XIV

OU MEINHERR KNIPP CESSE MOMENTANÉMENT D'ÊTRE PHILOSOPHE, ET OU SE DESSINE SPADATOR.

Knipp avait dit vrai, Roschen renonçait à la liberté, voire même à l'amour.

En revanche, elle commençait à songer au mariage.

— Épouse-moi!... avait-elle obstinément répondu à toutes les supplications du rapin. Épouse-moi, mein lieben, et je serai toute à toi pour toujours!...

— T'épouser... t'épouser!... répétait Knipp avec une grimace des moins résolues.

— Pourquoi donc pas... monsieur... puisque vous m'avez ravi mon innocence? Rendez-la-moi alors... rendez-la-moi donc... mon innocence!

Roschen pleurnichait un tantinet.

— Et la clarinette!... se récria piteusement Knipp. Et meinherr Schoucroutensberg!...

— Bah!... fit la grisette allemande... Bah... un voisin!...

— Un voisin... un voisin...

— D'ailleurs, monsieur, ce n'est pas tant pour moi déjà que je tiens au mariage...

— Pour qui donc alors?...

— C'est pour le petit!...

— Ah!...

— Et c'est pour lui aussi que je veux accepter la belle place que l'on m'offre... C'est pour lui tailler une

layette de fils de roi dans la garde-robe de cette grande signora italienne... sans compter les mois de nourrice que je compte bien grappiller par-ci par-là sur le budget de ma maîtresse...

—Vous ferez donc danser l'anse du panier... ô Roschen!...

— Ce ne sera pas pour moi... ce sera pour le petit...

— Ou pour la petite... C'est très-maternel... mais c'est fort peu moral...

— Je veux qu'il ait une éducation superbe d'abord... je veux qu'il apprenne la musique...

— Pourquoi pas la clarinette?...

— Tiens... au fait... c'est une idée... je raffole de cet instrument-là... moi!...

— Je ne le sais que trop... hélas!

— Meinherr Knipp?...

— Roschen!...

— C'est ce soir même qu'il faut que je donne réponse à l'intendant de la signora... Voulez-vous?...

— Quoi?...

— M'épouser.

— Et Schoucroutensberg!...

— Bah!... Tout ça c'est des bêtises... Faut me répondre franchement... Oui ou non...

— La nuit porte conseil... j'y songerai...

— Soit... je vous donne encore la nuit... Je vous donne même la matinée de demain... Mais ne revenez pas plus tard que midi... vous ne me trouveriez plus...

— Voyons... voyons...

— Ni ni, c'est fini... que je te dis!... L'aiguille n'est pas un avenir... Il m'en faut un autre... un sérieux... C'est à toi que je laisse le choix... mais souviens-t'en bien, jusqu'à midi seulement... pas plus tard!...

Or, le déjeuner de Spadator et les confidences d'Horace avaient fait oublier l'heure à Knipp et lorsqu'il atteignit, tout essoufflé, le dernier étage de la maison de Roschen, il trouva la mansarde entr'ouverte et la grisette envolée... la cage... mais plus d'oiseau!...

Le rapin s'y promena durant quelques minutes, tout confus, tout interdit, tout chagrin.

Ensuite, il redescendit l'escalier, frappant à toutes les portes et s'informant partout de Roschen.

Nulle part on ne put lui donner des nouvelles de la grisette.

Il battit tout le voisinage dans l'espérance de retrouver au moins sa trace.

Tout ce que l'on savait de la fugitive, c'est qu'elle était partie depuis une heure environ, avec son petit paquet sous le bras.

Mais où était-elle allée?

Tout le monde l'ignorait.

Knipp se sentait grandir au cœur un malaise inconnu jusqu'alors, une désespérance que ne lui avait encore donnée aucune des nombreuses vicissitudes de sa vie.

De plus, sa féconde cervelle ne lui suggérait cette fois aucune ressource; il se sentait abruti, il tournait à l'idiotisme.

Heureusement, le hasard lui vint en aide.

Quelqu'un passa près de lui, qui prononça le nom de l'hôtel de l'Aigle-Noir.

— L'hôtel de l'Aigle-Noir!... répéta-t-il avec une soudaine allégresse... Je me rappelle maintenant... c'est là qu'elle m'a dit que sa maudite signora habitait... C'est bien à l'hôtel de l'Aigle-Noir!

Il y courut.

La nouvelle arrivée venait de repartir à l'instant même avec sa nouvelle camériste.

— Repartir!... s'écria Knipp... Mais où... mais de quel côté... mais par quel chemin?...

Le garçon de l'hôtel était à cet égard dans la plus complète ignorance.

Knipp fouilla dans sa bourse.

L'étrangère était partie pour prendre possession d'une petite maison que venait de lui louer son intendant,

dans l'un des faubourgs de la ville; mais le garçon ne put pas même préciser dans quel faubourg.

— Reviendra-t-elle ici?

— Je ne crois pas.

— Malédiction!...

— Mais...

A ce mais, à cet espoir, Knipp abandonna la bourse tout entière.

En revanche, le garçon lui montra sous la remise une chaise de poste encore souillée de la poussière d'un long voyage, et sur le siége de laquelle se balançait cet écriteau :

« A vendre de suite. »

Et plus bas :

« S'adresser de une heure à deux au signor Caracallerini. »

— Quel est ce signor? s'empressa de demander Knipp.

— L'intendant de la signora; répondit le garçon.

— Il demeure encore dans l'hôtel?

— Ia.

— Il est maintenant chez lui?...

— Ia, meinherr.

— Imbécile, que ne me le disais-tu donc d'abord!...

— J'attendais! ricana le garçon en empochant la bourse de Knipp.

— Eh bien! conclut celui-ci, eh bien! maraud... puisque tu te trouves payé d'avance, conduis-moi vite à l'appartement de ton Italien.

— Suivez-moi, meinherr!

Le rapin ne se le fit pas répéter deux fois, et marcha sur les talons de son conducteur.

Ils arrivèrent bientôt au premier étage de l'hôtel, et entrèrent tous les deux dans une antichambre meublée avec une certaine magnificence.

— Attendez, dit le garçon. Attendez que j'annonce votre visite au signor Caracallerini...

— Annonce...

Le garçon passa dans la pièce suivante, par la porte entr'ouverte de laquelle maître Knipp entrevit une sorte de grand Italien blond, qui, à demi couché sur un sopha, fumait majestueusement sa cigarette.

Le garçon ne tarda pas à revenir, fit passer le rapin dans le salon, et le laissa seul avec l'étranger.

Knipp ne savait trop comment débuter.

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien? dit enfin l'intendant en se tournant vers le visiteur.

— Spadator! s'écria tout aussitôt le pauvre Knipp, en reconnaissant son noir persécuteur sous la perruque blonde du signor Caracallerini.

Et, toujours courant, il s'enfuit, épouvanté, jusqu'à l'autre bout de la ville.

— Brigand! éclata-t-il alors. Je parierais qu'il m'a volé ma Roschen!

Et il se campa fièrement sur le rempart, dans la pose du Spartacus des Tuileries.

Puis après un silence.

— Eh! se dit-il, misérable poltron que je suis! pourquoi ne pas lui avoir demandé une explication?

« Pourquoi ne pas m'être vengé de mon déjeuner?... Pourquoi ne pas avoir exigé qu'on me rendît Roschen? Poltron... triple poltron!

Tout en s'injuriant de la sorte, il marchait à grands pas sur le rempart, il se montait la tête et le cœur, il cherchait à s'enhardir au point de retourner à l'hôtel.

— C'est décidé! résolut-il enfin. L'amour fait les héros. Malheur à Spadator!

Et il reprit le chemin de l'Aigle-Noir, en se répétant à chaque pas pour aiguillonner son courage :

— Roschen... Roschen... Roschen!...

La signora était de retour. O bonheur!

O fatalité! Elle venait de ressortir avec le signor Caracallerini!

Le pauvre rapin éprouva quelque chose comme s'il eût reçu un grand coup de bâton sur le cœur; tout en lui

se couvrit d'un crêpe noir; il se sentit presque une larme à l'œil, et murmura d'un accent des plus inquiets :

— Ah ça... est-ce que je ne suis plus philosophe... est-ce que j'aimerais réellement Roschen?

Enfin après quelques infructueuses recherches, il s'en revint lentement au logis sans avoir pu recueillir le moindre renseignement ni sur Roschen, ni sur la signora, ni sur Spadator travesti en intendant italien.

Plus heureux que le rapin, nous pouvons dès à présent donner à ce sujet quelques éclaircissements au lecteur.

Dans la matinée de la veille, le signor Caracallerini était arrivé à l'hôtel de l'Aigle-Noir.

Il avait immédiatement retenu la petite maison du faubourg que tout le monde ignorait encore, il avait immédiatement enrôlé Roschen en qualité de camériste pour le lendemain.

Puis, en fumant sa cigarette, il avait paresseusement attendu.

Le soir même, la chaise de poste actuellement en vente était entrée avec grand fracas dans la cour de l'hôtel.

Une femme voilée en était descendue; Caracallerini l'avait conduite aussitôt dans les appartements disposés pour elle, et qui s'étaient refermés sur eux à l'instant. Alors seulement, la voyageuse inconnue avait écarté son voile.

C'était une jeune femme, qui paraissait avoir vingt-cinq ans environ, et qui rayonnait dans tout l'épanouissement d'une merveilleuse beauté. Svelte et grande, sa splendide chevelure dorée semblait lui ceindre le front d'une couronne impériale. Rien d'admirable comme ses yeux d'un noir bleu, comme sa lèvre purpurine et fière, surtout comme la luxuriante carnation de son admirable visage. C'était la réalisation de ce beau rêve du Titien, qui s'appelle la Madeleine; c'était le portrait animé de ce mauvais génie qu'Horace avait un jour

effacé de la toile où il éclipsait de son fatal rayonnement la chaste et séraphique beauté d'Edwige.

Elle portait le costume des patriciennes de Venise; elle était impatiente et pâle; elle interrogea d'abord le bandit d'un regard ardent et superbe.

Spadator, ou plutôt Caracallerini, inclina la tête en signe de réponse.

— Il est ici? demanda l'étrangère avec une de ces douces et profondes voix qu'on appelle des contraltos dans le langage musical.

— Madame, répliqua le bandit en se campant sur la hanche, lorsqu'il y a quinze jours nous nous rencontrâmes à Venise, je demandai mille sequins pour vous amener dans la ville où il se trouvait... Nous y sommes.

— Ne les as-tu pas reçus d'avance?

— Plus, mille autres sequins pour vous indiquer la maison qu'il habite.

— Les voici.

— Nous irons demain.

— Pourquoi pas dès ce soir?

— Parce que je ne suis pas encore certain du logis.

— J'attendrai.

— Bien.

— Mais fais en sorte que je n'attende pas longtemps.

Le lendemain matin, à onze heures, Spadator s'introduisait chez Horace sous les intéressantes guenilles d'un vieux modèle.

On sait ce qui en advint.

A midi, Roschen arrivait à l'hôtel, et ne tardait pas à ressortir sur les pas de sa nouvelle maîtresse, qui, pour tromper son impatience, allait visiter la petite maison du faubourg.

Une heure plus tard, la perruque blonde ayant déjà repris la place de la perruque blanche, l'intendant Caracallerini était de retour à l'hôtel.

Puis, presque aussitôt après la fuite de Knipp, l'étrangère.

— Eh bien? fit-elle.

— Daignez prendre mon bras, madame, répliqua galamment le bandit.

Ils arrivèrent bientôt devant la villa d'Horace.

— Voici la maison ! dit Spadator.

— Ah !

— Reste mille sequins encore pour vous conduire face à face avec l'homme.

— Les voici.

— Entrons !

Et ils entrèrent.

XV

UNE VALSE DONT JE VOUDRAIS BIEN QUE MON AMI EUGÈNE GAUTHIER ÉCRIVIT LA MUSIQUE.

Nous avons laissé Horace seul avec Edwige.

Autant le chambellan recherchait ces occasions, autant les fuyait l'artiste.

Il avait peur de son amour.

Aussi dès que la porte se fut refermée, sans à peine oser regarder la jeune fille, murmura-t-il tout bas :

— Oh! oui, l'honneur le veut... il faut tout révéler... il faut partir!...

— Profitons de ce tête-à-tête, se disait en même temps Edwige. Tâchons de découvrir la cause de sa tristesse et de l'en consoler un peu.

— D'ailleurs, poursuivait la pensée d'Horace, d'ailleurs je ne me sens plus la force de continuer ce rôle odieux. Allons!

— Allons, décidait d'autre part la jeune fille avec un léger embarras.

Ils s'abordèrent donc ensemble.

— Monsieur Horace... dit Edwige.

— Edwige... dit Horace.

Naturellement ils s'arrêtèrent à la fois.

Il y eut un silence.

Un de ces silences durant lesquels on entend battre le cœur.

— Valsez-vous? reprit enfin Edwige.

— Hélas non! avoua l'artiste étonné.

— Quel dommage! soupira la marchande de plaisirs.

— N'aurez-vous pas demain soir tous vos anciens valseurs?

— Ce sont des indifférents, — et valser avec eux, — ce sera valser des pieds seulement, ce sera valser toute seule.

— Autrefois, cependant...

— Autrefois, interrompit Edwige avec une toute charmante poésie sur la voix et dans le regard... autrefois, hier encore j'étais une enfant!... Tandis que demain! demain!... Oh! il me semble que, m'appuyer ainsi sur votre bras... nous avancer lentement tous les deux vers l'orchestre préludant sous la feuillée... nous balancer ainsi doucement à ses premiers accords... mettre cette main dans votre main, cette autre sur votre épaule... tourner d'abord presque en place durant l'andante... puis, à l'allégro, nous élancer tout à coup dans le tourbillon... aller de plus en plus vite... aller follement... aller toujours... les cheveux au vent, la poitrine ravie, le cœur éperdu... bientôt ne plus rien entendre qu'une harmonie confuse et céleste... ne plus rien sentir que votre bras qui m'emporterait fantastiquement vers des régions inconnues... ne plus rien voir que votre regard, planant au-dessus de ma tête, ainsi que l'étoile qui brille au front des fées de la nuit... perdre l'être, perdre la raison, perdre la terre... ensemble, toujours ensemble... et continuer cette valse des âmes avec la ronde ailée des nuages à travers les cieux étincelants... Oh!... ce serait un rêve de ballade allemande... Avec vous, Horace, avec vous ce serait une fête au paradis!

Et joignant l'action aux paroles, la jeune fille s'était placée peu à peu comme une valseuse au bras de son valseur, elle avait renversé sa blonde tête sur l'épaule frémissante de l'artiste, elle avait irrésistiblement imprimé à son corps la vague ondulation qui déjà balan-

çait le sien; vers les derniers mots elle le contraignit enfin de tourner, de valser étourdiment avec elle.

Rien de pur, cependant, rien de chaste et de naïf comme cet innocent enfantillage.

Néanmoins, Horace voulut s'arracher à cet enivrement, et quittant tout à coup son imprudente valseuse :

— Edwige!... lui dit-il d'une voix navrée, Edwige... ma sœur... je ne vous verrai même pas valser demain avec d'autres... car il est probable qu'à l'heure du bal, je ne serai plus ici.

— Comment!... répondit la jeune fille avec une soudaine tristesse. Comment... Horace... vous allez nous quitter?... Comment, vous voulez partir?...

— Ne m'accusez pas!... s'empressa de répondre l'artiste. Edwige, j'obéis à un devoir impérieux, et je ne puis m'expliquer avant le départ... mais, dès que je ne serai plus là, votre père recevra ma lettre d'adieu... Vous la lirez tous les deux... vous connaîtrez les motifs qui me font agir... et alors... alors j'espère que si vous ne devez plus me revoir... du moins vous me conserverez un souvenir ami!...

Un instant la jeune fille demeura immobile, oppressée.

Puis, tout à coup :

— Oh!... se prit-elle à pleurer. Oh! ne partez pas, car je sens que votre absence me ferait mourir... ne partez pas... je vous en conjure... Horace... ne partez pas!...

Et confuse, rougissante, éperdue, elle s'enfuit pour cacher ses larmes dans le sein de son père.

Horace s'élança sur ses traces, Horace dont l'âme murmurait avec ravissement :

— Elle m'aime!... Elle m'aime de cet angélique amour que j'avais rêvé!... Elle m'aime!...

Déjà la porte était retombée sans bruit.

Horace s'arrêta, et revenu déjà à la réalité :

— Oh!... poursuivit-il avec amertume, oh!... sans le fantôme de ce doge qui me poursuit... sans la blessure encore saignante de cet autre amour qui m'enfièvre les

sens... sans le passé... quel heureux avenir!... Edwige... Edwige!... comme nous serions heureux!...

Et, pour calmer son front brûlant, il s'appuya contre le froid vernis de la porte par laquelle venait de disparaitre la marchande de plaisirs.

. . . .

J'étais tourné vers l'ange et le démon venait,

A dit Hugo, le grand poète.

Hélas!... ce beau vers allait devenir exactement la situation d'Horace.

L'autre porte déjà s'ouvrait lentement.

Spadator entra sur la pointe des pieds, et tendit, en s'effaçant, la main.

La Vénitienne, à son tour, parut sur le seuil.

Le bandit s'esquiva sans bruit avec une troisième bourse.

La femme crispa sa main gauche sur son cœur comme pour en comprimer les battements; puis, après avoir contemplé l'artiste en silence, elle s'avança lentement vers lui.

Horace n'avait rien entendu, Horace ne voyait rien encore.

Tout à coup, il sentit une main le toucher à l'épaule.

Il se retourna vivement.

Et, dès le premier regard, reconnaissant l'étrangère :

— Maria!... s'écria-t-il avec autant d'épouvante que si la foudre fût tombée d'un ciel pur à ses pieds.

La pauvre Madeleine joignit convulsivement les mains, et leva vers l'artiste ses grands yeux tout pleins d'ardentes tristesses.

Elle avait l'air si malheureux... elle était si belle!...

— Maria!... répéta donc Horace, mais sur un tout autre ton et avec un pas vers elle.

Un sourire effleura les lèvres de la courtisane, un timide rayon de soleil à travers des nuées qu'emporte le vent.

Hélas!... déjà l'artiste s'était ressouvenu... déjà se reculant de nouveau :

— La Dogaresse!... murmurait-il avec une ironique répulsion... la Dogaresse!...

— Non!... répondit-elle avec sa profonde voix qui semblait venir du cœur... non plus la fière et superbe Dogaresse... non... Maria... la pauvre Maria qui vient à toi... le front baissé... les mains jointes... à genoux... oui... oui... tiens, Horace... je te demande pardon à genoux!...

Humiliant en effet sa tête altière, la Madeleine repentante se prosterna devant l'artiste interdit.



XVI

QUIS VESTRUM EST SINE PECCATO PRIMUS IN ILLAM LAPIDEM MITTAT.

— Relevez-vous!... fit Horace avec un regard d'angoisse vers l'atelier. Relevez-vous, madame... et songez qu'entre nous il y a maintenant du sang!...

— Oh!... murmura la Dogaresse en baissant les yeux, mais avec une dernière espérance dans la voix. Oh!... ne me parle pas de cet homme... il est Vénitien... c'est contre les mailles d'une cuirasse d'acier que se brisa ton poignard!

— Merci! s'écria l'artiste en redressant la tête, merci... mon Dieu... je ne suis donc pas un assassin!...

— Horace!... préluda l'harmonieux contralto de la courtisane, Horace, la seule blessure dont ait saigné le cœur du doge... c'est mon mépris et mon abandon!...

— Votre abandon!

— Écoutez-moi sans colère... Horace... écoutez-moi... Mais l'artiste songea que Fabritzius et le chambellan se trouvaient encore dans l'atelier, qu'Edwige même pourrait entendre :

— Plus tard!... balbutia-t-il donc pour réponse. Non... non... plus tard!

— A l'instant! insista la Vénitienne avec une suppliante énergie. Je vous en conjure, Horace... à l'instant!... Je vous ai fait chercher par l'Europe tout en

tière... je viens de dévorer l'espace pendant cent lieues pour arriver à cette heure; voilà tout un jour et toute une nuit que je l'attends dans la fièvre et dans les larmes... je l'ai bien méritée... je la veux!...

Il y avait tant de résolution désespérée dans ces derniers mots, que l'artiste vit bien qu'il était impossible de résister davantage.

Il ferma donc au verrou la porte de l'atelier, afin que personne ne pût les surprendre.

Puis, conduisant la Dogaresse vers l'autre extrémité de la salle, auprès d'une haute fenêtre ouverte toute grande aux rayons du soleil, mais ombragée par une élégante marquise à la mauresque, il se laissa tomber sur le large divan qui s'étendait dans toute la largeur du balcon, et la tête enfouie dans les mains :

— Parlez, dit-il avec un douloureux effort... Parlez... madame... je vous écoute!...

Debout, solennelle, et toute ruisselante de la chaude lumière qui filtrait à travers les plis soyeux de la tente gonflée par la brise, la courtisane plaça la main sur son cœur, et d'une voix lentement contenue par l'émotion et par la honte :

— Horace, commença-t-elle avec une ineffable douceur... Horace... il ne faut pas être trop impitoyable envers les femmes... c'est le hasard souvent qui les fait ce qu'elles sont!... J'ai le triste droit de parler ainsi... moi... car j'étais une pauvre petite moissonneuse de douze ans à peine... lorsqu'un grand seigneur allemand, qui traversait en poste la Romagne, me remarqua sur la lisière d'un champ de maïs... me fit enlever par ses gens... m'emporta jusqu'en France... jusqu'à Paris... et m'abandonna dès le printemps d'après... enfant encore, déjà mère!...

— Mère!

— Est-ce ma faute, à moi... dis?

Horace ne répondit pas.

Maria reprit bientôt avec plus d'assurance :

— Afin d'obtenir justice du père... car nous autres

filles du Midi nous devenons femmes de bonne heure... afin d'assurer l'avenir de la pauvre petite créature sans nom... je la laissai chez un honnête homme qui nous avait recueillies toutes les deux par bonté d'âme... et partis à la recherche du misérable que je pouvais espérer rejoindre dans sa patrie!... Je partis pieds nus et mendiant par les chemins... j'arrivai jusqu'au fond de l'Allemagne... jusqu'en ce pays... jusqu'en cette ville... je frappai résolûment à la porte de son hôtel... personne ne put répondre à la pauvre mère.... Le noble diplomate s'était déjà remis en route pour retourner en Italie... il était ambassadeur à Venise... Qu'importe! toujours mendiant, toujours pieds nus, je repris sans hésitation la route de Venise... je le retrouvai enfin! Hélas! il refusa de me voir... j'insistai vaillamment... il me fit menacer au nom de la loi, je menaçai plus hautement au nom de Dieu... et la loi vénitienne me jeta avant ma quinzième année dans une prison de filles perdues!... Voyons... dis, Horace... est-ce ma faute à moi?...

— Pauvre fille!... ne put s'empêcher de reconnaître à mi-voix l'artiste.

— Plus tard... poursuivit la courtisane, plus tard... quand je sortis de là... proscrite et dans la plus affreuse misère... un homme s'offrit tout à coup... le doge... un homme riche et puissant qui disait m'aimer... Pas un refuge... pas un conseil... pas un ami... plus de mère!... Peut-être eussé-je refusé, cependant... mais la fortune me donnait seule les moyens de faire reprendre en France le trésor que depuis trois ans je semblais y avoir abandonné... ma fille!... Oh! pour ma fille j'acceptai... j'acceptai tout... mais... mon Dieu... mon Dieu!... est-ce ma faute à moi... est-ce donc ma faute?...

A ce dernier aveu, la pauvre femme brisée se laissa tomber sur le divan, et pleura...

— Mais depuis?... fit Horace après un silence... depuis?...

— Mon enfant avait disparu dans la tourmente révo-

lutionnaire... on ne le trouva plus à Paris... à Paris, ni nulle autre part ailleurs... je restai donc seule au monde... seule et sans amour dans l'âme!... Qu'eussé-je fait, misérable et faible?... Riche et puissante au contraire, je pouvais un peu de bien... j'en ai répandu beaucoup autour de moi... depuis douze années... à Venise, jamais le malheur innocent n'est resté sans appui, jamais le talent méconnu sans avenir, jamais le repentir sans espérance... J'ai fondé des crèches et des ouvroirs, des hôpitaux et des refuges... j'ai ouvert des cachots qui étaient des sépulcres... j'ai parfois déchiré des arrêts de mort, au moment même où la victime montait la première marche de l'échafaud... Enfin... enfin j'ai tant souffert, tant crié, tant été charitable, que je crois avoir mérité le pardon du ciel... Horace! me refuseras-tu le tien?...

— Le mien... balbutia l'artiste évidemment ému.

— Oh!... reprit la Dogaresse en se redressant avec fierté, oh!... je puis te le demander sans rougir... car mon cœur a traversé le vice et la cour sans en recevoir aucune souillure... car mon âme, demeurée vierge et libre, est peut-être digne encore d'un honnête homme!

— Maria!...

— Cet, homme... Oh!... je l'ai bien souvent imploré de la miséricorde du bon Dieu... et voilà qu'un jour j'ai cru que le bon Dieu m'exauçait enfin... je venais de te rencontrer, Horace... tu semblais la réalisation de tous mes rêves... tu avais vécu dans un monde où l'on comprend le pardon et l'oubli... nous avions le même âge... tu croyais en moi... tu m'aimais!... Comment oser t'apprendre l'horrible vérité!... Le hasard s'en chargea... tu t'enfuis en me maudissant... mais c'était augmenter mon estime, et par conséquent mon amour... mais tu n'étais pas encore de l'autre côté des portes de la ville, que déjà j'avais quitté le splendide palais témoin de ma honte... je le vendis dès le lendemain avec toutes ses richesses, avec mes équipages, avec mes diamants... Je donnai tout... j'en fis la prospérité de cent familles!...

Puis purifiée par leurs bénédictions, purifiée par ma pauvreté volontaire, je dépensai jusqu'à mon dernier sequin pour retrouver ta trace... je me mis ardemment à ta poursuite... pour venir me jeter non pas dans tes bras... mais à tes pieds... pour venir te dire: « Horace... je t'aime!... oh!... ne me repousse pas dans cet abîme d'où tu m'as fait sortir... et n'accepte pas la responsabilité de mon désespoir!... Horace... si tu ne veux pas que je devienne ta femme... permets-moi du moins de rester ici comme ta maîtresse... comme ton amie... comme ta servante!... Je t'aime!... Horace... tout ce que tu voudras... tout... pourvu que je te voie... pourvu que je t'entende... pourvu que je sois là... près de toi... sans cesse... à te répéter ce cri de mon âme : Je t'aime... Horace... je t'aime!... »

Rien d'entraînant comme cette folle prière chantée sur les plus vibrantes cordes de l'âme... rien de passionné comme le regard et l'attitude de cette splendide créature, qui, vers les derniers mots, se précipita pour la seconde fois aux genoux d'Horace.

— Maria!... fit l'artiste avec le geste du Christ relevant la femme adultère. Maria...

Mais, tout à coup, on frappa à la porte de l'atelier.

— Grand Dieu!... frémit Horace, ramené subitement au souvenir d'Edwige.

— Quelqu'un?... fit la Dogaresse toujours agenouillée. Il y avait là quelqu'un?...

— Oui... balbutia l'artiste à voix basse.

— Eh!... que m'importe à moi... réponds!...

On frappa de nouveau.

— Relevez-vous... Maria... relevez-vous!...

— Pas avant que tu ne m'aies répondu!...

— Horace!... cria-t-on tout à coup du dehors, nous sommes enfermés... Horace!...

C'était la voix d'Edwige.

La Dogaresse aussitôt se redressa, pâle, chancelante, déjà mordue par la jalousie au cœur... et d'un accent navré :

— Une jeune fille!... gémit-elle avec un douloureux pressentiment. Ah!... je me trompe peut-être... Horace... mais je comprends aujourd'hui tout ce que je vous ai fait souffrir!...

— Pardon!... fit rapidement le jeune homme. Pardon... Maria... mais...

— Eh bien?... demanda la jeune femme pantelante, et comme déjà convaincue que son arrêt suprême allait sortir de la bouche d'Horace.

— Vous arrivez trop tard!... eut-il le courage de répondre en baissant la tête.

— Ah!... râla la courtisane avec un pas vers la sortie.

— Maria!... se récria l'artiste en s'élançant vers elle, ne me quittez pas ainsi!... Maria... mon amie... demain j'irai tout vous dire... demain... Mais aujourd'hui, vous avez raison, il vous faut fuir... et nul n'est là pour accompagner vos pas... et je ne puis moi-même...

— Merci!... interrompit la Dogaresse en le repoussant avec dignité... Merci, monsieur... Ni vous, ni personne... Mais vous pouvez ouvrir sans crainte... je sors à l'instant de chez vous... Horace... adieu!...

— Adieu... non pas...

— Vous avez raison à votre tour... articula sourdement l'Italienne. Car j'ignore moi-même... oui... j'ignore encore si la religion me permettra l'oubli dans un cloître, si l'amour va me contraindre à me relever face à face avec vous dans la vie... à vous y poursuivre de ma vengeance!... Priez Dieu pour qu'il m'inspire plus de religion que d'amour!... Horace... croyez-moi, priez Dieu!...

Et palpitante, courroucée, superbe... elle disparut.

XVIII

COURSE AU CLOCHER.

Au moment même où sortait la Dogaresse, Knipp rentra tout à coup.

— C'est le ciel qui t'envoie!... lui cria vivement Horace, en montrant la fugitive que l'on pouvait apercevoir encore. Rejoins cette femme... suis-la de près pour la préserver de tout accident... veille sur elle!...

— Mais... monsieur... voulut observer le rapin tout ébaubi.

— Va donc... malheureux... va!...

Et il le repoussa au dehors par les épaules.

Après quoi, l'artiste passa fiévreusement les deux mains sur son visage, et courut enfin rouvrir la porte de l'atelier.

Malgré la longueur de l'attente, il s'en échappa simultanément une triple bouffée d'enthousiasme.

— Parfait... sublime!... disait Fabritzius.

— C'est la gloire!... ajoutait le chambellan.

— C'est l'avenir!... termina poétiquement Edwige en saisissant une des mains de l'artiste, tandis que de l'autre elle semblait lui montrer le chemin du ciel.

Embarrassé, confus, balbutiant, Horace répondit à peine.

Du reste, le soleil commençait à descendre sur l'horizon.

Les trois visiteurs se retirèrent donc presque aussitôt, en se disant :

— A demain !...

Un instant, Horace demeura immobile, silencieux, alourdi comme au sortir d'un rêve.

Puis, tout à coup, il s'élança vers le balcon.

Doucement appuyée sur le bras de son père, Edwige arrivait à l'extrémité du jardin de la villa.

Elle se retourna gracieusement pour jeter un dernier regard d'adieu à son sauveur.

— L'avenir! répéta-t-il alors mélancoliquement. L'avenir!...

Puis inclinant la tête de l'autre côté... du côté par lequel venait de disparaître la courtisane :

— Oh!... le passé!... le passé!... acheva-t-il avec une instinctive épouvante.

Ainsi placé, sous les rayons du soleil couchant, entre ces deux femmes, entre ces deux amours qui s'en allaient l'un à droite, l'autre à gauche... Horace devenait la réalisation vivante de son chef-d'œuvre !

L'artiste entre son bon et son mauvais génie.

Hélas! c'était surtout du côté de la courtisane que se portaient les regards éperdus d'Horace.

Et cependant la chanson d'Edwige s'échappait de la maison voisine, et montait vers le balcon à travers les feuillées de la villa :

Voilà l'plaisir, mesdames,
Voilà l'plaisir.

Mais hâtons-nous d'arriver au lendemain, qui devait être un grand jour.

C'était l'ouverture de la grande exposition de tableaux, c'était le triomphe d'Horace.

Vers le milieu de la journée, après une promenade solennelle dans les galeries, l'aréopage artistique et nobiliaire s'était rassemblé dans la grande salle du palais.

Plus tard, le nom du vainqueur avait été proclamé

à son de trompe par toutes les rues de la capitale en fête.

Plus tard encore, et devant toute la cour, le grand chambellan avait présenté Horace au grand-duc, qui, de sa propre main, attacha le laurier d'or à la boutonnière du grand artiste.

Plus tard encore, et toujours en son honneur, les jardins du palais s'étaient splendidement illuminés pour le bal de nuit.

Mais tous ces triomphes importaient peu à notre héros.

Ce qu'il ambitionnait uniquement, ce qu'il voulait à tout prix, c'était un instant d'entretien avec le grand-duc, un instant où il pût enfin lui dénoncer le criminel plan de son favori et placer la fille de l'émigré sous sa protection souveraine.

Par malheur, l'étiquette la plus méticuleuse réglementait inexorablement cette petite cour allemande.

Impossible d'approcher le maître, impossible surtout de lui parler en particulier.

C'était cependant un honnête vieillard, à l'air vénérable et bon. On le disait même d'un puritanisme qui touchait à la rigidité. Mais, en revanche, il vivait sous la dépendance absolue du chambellan, il ne voyait que par ses yeux, il croyait en lui avec l'aveugle entêtement d'Orgon à l'égard de Tartufe.

En cherchant à l'éclairer sur le véritable caractère et sur les vices si adroitement dissimulés du favori, en lui demandant d'étendre le bras sur la jeune fille, afin de la défendre contre la lubricité du vieux satyre, en voulant proclamer hautement la vérité... ne ferait-il pas que provoquer un éclat inutile? ne serait-il pas immédiatement chassé comme un vil calomniateur? au lieu de gagner la partie, ne la perdrait-il pas sans retour?

Cependant il restait encore au grand-duc assez de virilité pour reconquérir son pouvoir indignement usurpé, assez de vertu surtout pour rompre un honteux ser-

vage et pour faire rentrer dans l'impuissance du mal le misérable qui le lui imposait depuis vingt ans.

La tâche était difficile, dangereuse même... N'importe... Horace résolut de la tenter franchement!...

Mais chaque fois qu'il voulut s'approcher du grand-duc, chaque fois qu'il crut avoir enfin trouvé l'occasion de l'entretenir sans témoin, il rencontra toujours le chambellan entre le grand-duc et lui.

— Attendons! se dit-il enfin. Cette nuit, dans le tourbillon de la fête... peut-être pourrai-je mieux réussir!...

Hélas!... à neuf heures du soir le grand-duc se retira dans ses appartements pour ne plus reparaître du reste de la nuit.

Horace essaya de pénétrer jusque dans sa retraite... Horace parvint à forcer les premières consignes... Horace arriva jusqu'à la porte des appartements particuliers du grand-duc.

Là encore... là toujours était le grand chambellan!...

Le grand chambellan qui dit d'un air narquois à l'artiste pâlissant :

— Ah ça... mon cher monsieur... quelle soudaine amitié vous prend donc pour notre bien-aimé souverain?... quelle confidence si intéressante avez-vous à lui communiquer ce soir?...

— Monsieur, je...

— Parlons sérieusement, s'il vous plait!... Les deux mois sont expirés... J'ai pour ma part largement tenu mes promesses... A votre tour, mon très-cher grand homme... Vous vous rappelez sans doute nos conventions?... déclarez-vous donc à l'instant... vous ne sauriez en retrouver un meilleur... Soyez accepté dès ce soir... Dans trois jours au plus le mariage... ou sinon, vous savez?...

— O mon Dieu!... frémit tout bas Horace en songeant aux oubliettes réservées à Fabritzius et au sort non moins affreux qui menaçait Edwige.

— Mais nous n'en viendrons pas là! reprit le cham-

bellan. Vous tiendrez votre parole... Vous m'obéirez... D'ailleurs il le faut!... je le veux!...

Et il rentra dans la chambre ducale, mais non sans avoir recommandé de nouveau qu'on en gardât scrupuleusement les abords.

— Allons... il faut renoncer à cet espoir! reconnut définitivement l'artiste, qui redescendit aussitôt dans les jardins, et se dirigea vers l'endroit isolé où Fabritzius et lui s'étaient donné rendez-vous dès le commencement de la fête.

Constellées de mille illuminations, les allées regorgeaient d'une foule élégante et rieuse. De tous côtés, les orchestres chantaient sous les charmilles. Tout était chuchottements amoureux ou francs éclats de rire, tout était harmonie et parfums, tout était lumière et joie!

Afin même d'ajouter à tous les plaisirs le piquant du mystère, le grand-duc avait autorisé le masque pour cette nuit, et l'intrigue courait en longs dominos sur les sables d'or et sur les gazons verts. On eût dit un carnaval d'été, une vraie fête vénitiennne.

Mais Horace fuyait l'éclat et le bruit, absorbé qu'il était dans sa méditation anxieuse.

Plusieurs fois, cependant, il crut remarquer sur ses pas un grand domino de satin blanc, qui semblait l'espionner de ses yeux ardents à travers un masque de velours, qui disparaissait néanmoins sitôt qu'il paraissait vouloir le suivre à son tour.

— C'est elle! pensa l'artiste en frémissant. Elle a choisi la lutte. Oh! j'ai comme un triste pressentiment au cœur. Car je la connais. Semblable à tous les anges déchus, elle est susceptible d'un éternel dévouement, si on la relève... Si on la laisse retomber, faute de lui vouloir tendre la main... oh! j'en suis certain, elle se vengera!...

De l'autre côté le chambellan...

Comment échapper à ce double péril?...

Le seul moyen, se dit enfin Horace, c'est de fuir dès demain ce pays... de fuir tous les trois... de rompre

sans retour avec le passé... C'est de tout avouer à Fabritzius... à Edwige... Et pourquoi pas, après tout? C'est là le salut... c'est là le bonheur!

En réfléchissant ainsi, il avait quitté peu à peu la partie lumineuse des jardins, il allait atteindre enfin l'endroit du rendez-vous.

Lorsque tout à coup il se heurta avec quelqu'un dans l'ombre.

Il releva la tête, et reconnut Knipp.

— Knipp! s'écria-t-il aussitôt. C'est le ciel qui t'envoie. Tu peux me rendre un grand service.

— Bravo!... Me voici tout à vous!

— Écoute-moi donc bien!

— De toutes mes oreilles.

— Bientôt... demain... il se peut que je quitte subitement ce pays avec Fabritzius et sa fille.

— Et avec moi aussi, je l'espère...

— Sans doute!

— Et avec Roschen... monsieur... avec Roschen que vous me permettrez d'enlever par-dessus le marché... ce qui ne me semble plus aussi difficultueux... J'ai découvert sa retraite.

— Bien... bien... tout ce que tu voudras!... Mais écoute! Si nous partons, il faut que ce soit le plus secrètement possible.

— Compris!

— Informe-toi donc adroitement d'une chaise de poste quelconque et de deux excellents chevaux que tu achèterais sous un nom d'emprunt... et qui pourraient aller nous attendre dans le bois que tu sais...

— Le bois des pendus... oui, monsieur.

— Voici de l'argent... va!...

— Ah!

Knipp venait de jeter le cri habituel à chaque idée qui lui surgissait à l'esprit.

— Qu'est-ce donc? demanda l'artiste.

— Faites pas attention, monsieur... C'est une imagination triomphante.

Puis, tout bas, il ajouta :

— Dieu!... si je pouvais acquérir incognito la chaise de poste de Spadator, si je pouvais lui enlever Roschen... et dans son propre véhicule... C'est ça qui serait fameux !

— Va donc vite! reprit Horace. Va... tandis que je parlerai à Fabritzius... et d'abord à Edwige! Mais où la retrouver?...

— Vous n'aurez pas besoin d'aller bien loin pour ça... monsieur...

— Comment!

— Tournez donc un peu la tête... et regardez la gentille valseuse que vous ramène précisément son valseur!

C'était, en effet, Edwige.

L'artiste courut à elle, tandis que le rapin s'esquivait discrètement à travers les charmilles.

XVIII

FIANÇAILLES ALLEMANDES.

Rien de printanier, rien de frais, rien de joli comme Edwige sous sa simple toilette de bal.

Elle n'avait, cependant, qu'une modeste robe blanche, à courte taille, ainsi qu'on les portait alors, à manches bouffantes à la naissance du bras nu, à double jupe dont la première relevée sur chacun des côtés de la seconde par deux humbles bouquets de wergeiss-mein-nicht et de pâquerettes des champs.

Les mêmes fleurs blanches et bleues ornaient son étroite ceinture toute palpitante encore du plaisir de la valse; les mêmes fleurs naturelles couronnaient sa blonde chevelure coiffée à la grecque et toute frisotante autour du front comme celle de la Vénus antique.

Mais il y avait dans tout cela tant de pudique grâce, tant de charme ingénu, tant de virginal enchantement... que les wergeiss-mein-nicht avaient fait pâlir toutes les turquoises... que les pâquerettes avaient éclipsé tous les diamants... qu'Edwige avait été la reine du bal aussi bien qu'Horace en était le roi.

Sachant la laisser auprès d'un ami, le valseur disparut après un respectueux salut.

Edwige n'apercevait pas encore Horace, qui parvint ainsi jusqu'à elle, qui saisit tout à coup sa petite main,

qui l'entraîna rapidement vers un bosquet de chèvrefeuille sous les haies embaumées duquel le rossignol chantait en ce moment ses amours.

— Horace!... s'était écriée la jeune fille toute surprise. Horace... ah!... mais je croyais trouver ici mon père... et...

— Il doit m'y rejoindre dans un instant, interrompit l'artiste en regardant précautionneusement tout à l'entour.

Puis, avec une profonde émotion dans la voix :

— Edwige... poursuivit-il vivement... les heures sont précieuses... veuillez donc être indulgente pour ce que pourront avoir de prématuré les quelques paroles loyales et franches que va vous adresser mon cœur bien plus encore que mes lèvres...

— Horace... répondit la jeune fille également émue sans encore deviner pourquoi, Horace, lorsque la franchise et la loyauté dictent les mots, à quoi bon les attarder dans le cœur...? Parlez donc, mon ami... parlez.

— Edwige... un grand danger plane sur vos seize ans...

— Oh! mon Dieu!... fit-elle avec effroi.

— Il menace aussi votre père...

— Et vous, Horace? interrogea-t-elle presque aussitôt.

— Moi plus encore que vous deux...

— Expliquez-vous vite alors... ce péril?

— Il n'est qu'un seul moyen de le conjurer...

— Lequel?...

— Me suivre en Angleterre...

— Vous...

— Ou plutôt... suivre votre père... car il sera du voyage.

— Mon père consent donc?

Il y eut un silence.

— Avant de lui tout dire... reprit plus gravement Horace... avant tout... Edwige... j'ai voulu vous consulter la première.

— Moi!... moi... pourquoi donc cela? demanda la jeune

fille avec l'instinctif frissonnement de la sensitive effleurée.

— Edwige... répondit solennellement l'artiste avec toute son âme dans le regard et dans la voix... Edwige, je vous aime assez pour rester éternellement auprès de vous en exil... Edwige, m'aimez-vous au point de me sacrifier votre seconde patrie?

— Ah!

La jeune fille ravie porta vivement la main à son cœur.

Puis un second silence...

Les orchestres du bal assourdissaient leurs lointaines mélodies à travers les feuillages lumineux... le ciel tout parsemé d'étoiles semblait célébrer aussi cette nuit de fête... la brise parfumée balançait les clochettes du chèvrefeuille au-dessus des têtes recueillies des deux amants... le rossignol chantait toujours...

— Eh bien? supplia enfin Horace en ployant le genou.

— Horace... balbutia la jeune fille avec un indicible sourire dans l'accent et sur le visage... Horace... savez-vous bien... que ce que vous me proposez là dans notre pauvre duché d'adoption... cela s'appelle des fiançailles?

— Ah!... fit à son tour Horace... Et que fait-on en pareil cas dans votre pauvre duché d'adoption?...

— On échange deux objets empreints d'une certaine poésie... répliqua la naïve enfant avec plus de lenteur encore...

— Par exemple...

— Par exemple... précisa-t-elle en indiquant la boutonnière de l'artiste... Par exemple, ce brin de laurier d'or...

— Contre ces myosotis, acheva-t-il en avançant la main, tandis que de l'autre il détachait doucement le prix de son chef-d'œuvre... contre ces blanches paquerettes.

Edwige saisit en baissant les yeux le brin de lau-

rier... Edwige tendit à son tour le bouquet de sa ceinture... Edwige conclut avec une adorable simplicité :

— Bouquet pour bouquet... voilà tout... Horace, nous sommes fiancés devant Dieu !...

Elle élevait l'une de ses blanches mains vers le ciel... elle abandonnait l'autre au chaste baiser du jeune homme palpitant à ses pieds...

. . . .

Mais, presque aussitôt, deux nouveaux personnages arrivaient sous le couvert de chèvrefeuille.

D'abord, Fabritzius.

Puis dans le lointain, un jeune officier du grand-duc qui venait réclamer l'exécution d'un engagement de bal.

— Qu'est-ce-donc?... fit le vieil émigré tout surpris de l'émotion que ne cherchaient nullement à dissimuler les deux jeunes gens. Qu'y a-t-il?

— Rien... père!... répondit en souriant Edwige. Rien... si ce n'est que ta fille est bien heureuse... que voici le seigneur Horace qui veut te parler en secret... et que pour mieux vous laisser causer tous les deux, je m'en retourne à la valse.

Puis, tout bas à l'oreille d'Horace, elle ajouta :

— Promesse de demoiselle... Mais c'est la dernière... ô mon fiancé !...

Et, s'appuyant avec grâce sur le bras du valseur, elle s'en fut vers l'orchestre préludant à la *Dernière pensée* de Weber.

Mais non sans se retourner une fois encore avant de disparaître, mais non sans jeter et du fond du cœur ce dernier adieu à l'artiste ravi :

— A bientôt, Horace... à bientôt !...

XIX

QUI TERMINERA CETTE PREMIÈRE PARTIE.

Horace s'était refusé à entendre le récit de Knipp.

Mais il ne doit pas en être ainsi du lecteur, qui sans doute a pris quelque intérêt aux nouvelles mésaventures du rapin, et qui, nous l'espérons du moins, ne sera pas fâché d'en connaître la suite.

Knipp avait été distancé par les chevaux. Mais, à force de battre la ville et les faubourgs, il était parvenu à retrouver la chaise de poste, remisée sur une petite place, à quelques pas d'une maisonnette d'aspect étrange.

— Ce doit être là, pensa-t-il. Attendons!

Et, se dissimulant dans la voiture elle-même, il attendit.

Une femme enfin parut sur le balcon.

Cette femme... ô bonheur!... c'était Roschen.

— Hum... hum!... fit Knipp.

Elle releva la tête, elle reconnut son amoureux.

Mais pour lui jeter du haut en bas ces quelques mots désespérants :

— Ni ni... je t'en ai prévenu... c'est fini!...

Et, sans rien vouloir entendre, elle referma la fenêtre.

Jusqu'au soir, Knipp se promena de long en large autour de l'inhospitalière demeure de sa Dulcinée... Knipp toussa, pesta, cria, jura, chanta des sérénades.

Peine inutile.

Je laisse à penser la fureur de notre rapin!...

— Heureusement, se dit-il de guerre lasse, heureusement que le balcon est peu élevé... que je sais où retrouver une de ces échelles à crampons dont se servaient quotidiennement mes ex-amis les filous... Heureusement que les fenêtres closes ne rebutent pas un ancien élève de Spadator... hé hé hé!... c'est tout de même une bonne chose que d'avoir été apprenti voleur!

Mais, pour l'exécution de cet audacieux projet, l'heure propice n'avait pas encore sonné.

En l'attendant, meinherr Knipp crut séant d'aller prendre les ordres de son maître.

On a lu son entretien avec Horace, on se souvient que le rapin l'avait quitté pour courir immédiatement à l'hôtel de l'Aigle-Noir, et ce avec d'autant plus de plaisir, qu'il était loin encore de minuit.

Comment s'y prendre cependant pour cette négociation épineuse?

Par un favorable hasard, le garçon qui connaissait Knipp se promenait précisément devant l'hôtel, et par une coïncidence non moins propice, il prit le premier la parole en ces termes :

— Vous arrivez trop tard pour voir le signor Caracallerini... il vient de sortir avec la signora pour se rendre à la grande fête du palais ducal.

— Bravo!... pensa le rapin.

Puis tout haut et d'un air cauteleux :

— Mon ami, demanda-t-il, croyez-vous que vos voyageurs Italiens soient toujours dans l'intention de vendre leur chaise de poste?...

— Non... répliqua le garçon... ils ont changé d'avis... car ils la gardent...

— Vraiment... et pourquoi?...

— Pour repartir sans doute...

— Bah!...

— Pour retourner en Italie...

— De mieux en mieux, pensa Knipp. Me voici défini-

tivement débarrassé de Spadator... Je chercherai demain une autre voiture... Cette nuit, ne nous occupons que de Roschen!

Et il laissa le garçon, pour courir chez le recéleur qu'il savait le mieux assorti de tous les accessoires du métier de voleur.

C'était un vieux juif. Il reconnut Knipp, il le félicita de reprendre les affaires, il se plaignit amèrement de la disparition de Spadator, qui avait causé une considérable baisse dans son commerce, et finalement il vendit le plus cher possible au rapin tout ce dont il avait besoin pour son amoureuse escalade.

Savoir :

1° Une corde à nœuds terminée par un robuste grappin de fer.

2° Un faux-diamant à couper le verre.

3° Quelques monseigneurs et rossignols que pouvaient nécessiter les dispositions intérieures du logis.

Muni de ces différents objets, Knipp se glissa dans l'ombre, et bientôt atteignit la petite place qui, même en plein jour, restait presque complètement déserte.

Une seule lumière brillait à la façade de la maison.

Amortie par de sombres rideaux en ce moment fermés, elle tremblotait à la fenêtre du balcon où quelques heures auparavant Knipp avait retrouvé Roschen.

— C'est sans doute sa chambre! murmura le rapin d'un air sinistre.

Et presque aussitôt, avec une adresse qui faisait le plus grand honneur à l'école de Spadator, il jeta le grappin.

Puis, avec une non moins remarquable dextérité, il empoigna la corde flottante, grimpa comme un badigeonneur moderne, enjamba le balcon en silence, et parvint sain et sauf jusqu'à la fenêtre.

Préalablement il prêta l'oreille.

Pas le moindre bruit.

— Manœuvrons du diamant, résolut-il alors à voix basse.

En un tour de main, la moitié de la vitre était enlevée.

Knipp passa le bras par cette ouverture, tourna l'espagnolette en dedans, et la fenêtre s'ouvrit.

Toujours même silence.

Restaient les rideaux.

Notre rapin les écarta doucement.

C'était bien réellement la chambre de Roschen.

La grisette était :

. . . . Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

De plus, elle mettait ses pantouffles.

Sans doute pour ne pas s'enrhumer en allant à la recherche de la cause du bruit qui venait de la réveiller.

Durant quelques secondes, l'escaladeur resta immobile pour mieux jouir du charmant spectacle qui se présentait inopinément à sa vue.

Puis, il fit un pas.

Roschen saisit aussitôt son bougeoir, et se retourna vivement.

Mais à l'aspect d'un homme qu'elle ne prit pas le temps de reconnaître, et qu'elle dut prendre naturellement pour un voleur, la grisette jeta un cri d'effroi, et laissa tomber la lumière qui s'éteignit dans sa chute.

Après quoi, tout rentra dans le silence et dans la plus complète obscurité.

— Diable!... fit Knipp en étendant les bras pour chercher à tâtons.

Hélas!... il farfouilla partout... mais ne parvint nulle part à retrouver Roschen.

— C'est singulier, grimaça le rapin... pas une porte ne s'est ouverte.

Restait cependant le lit.

Meinherr Knipp ne craignit pas d'y porter une main profane. Cette main rencontra et reconnut certains contours arrondis.

Plus de doute!

Pelotonnée comme une chatte, Roschen se tenait cachée au fond du lit.

. . . .

— Poltronne!... fit Knipp après l'avoir rassurée de son mieux.

— Bah!... c'est toi!... dit-elle enfin. Mais comment diable te trouves-tu donc ici?

Knipp allait expliquer toute l'aventure, lorsqu'ils entendirent ouvrir tout à coup la porte de la maison.

— Alerte!... s'écria tout aussitôt la grisette en sautant à bas du lit. Alerte! tu m'as déjà compromise une fois... tu m'as déjà fait perdre une première place... Sauve-toi vite!

— A l'instant!...

— On monte l'escalier...

— Oui... j'entends des voix...

— Va donc!...

— Voilà... te dis-je... par la fenêtre...

— Ne te casse rien...

Knipp allait disparaître enfin, lorsque s'arrêtant tout à coup une jambe en dehors :

— On dirait le timbre du chambellan! fit-il tout étonné.

— Knipp!...

— Voici Spadator qui lui répond...

— Knipp... Knipp!...

— Ils parlent de mon maître...

Et le rapin revint sur ses pas pour écouter au trou de la serrure.

— Knipp... Knipp... Knipp!...

— Eh bien, oui, je m'en vais, je m'en vais.

— Je t'en supplie...

— A une condition cependant...

— Laquelle?...

— C'est...

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Et retournons en toute hâte auprès d'Horace, que nous avons laissé sous les chèvrefeuilles avec le père d'Edwige.

Sitôt la jeune fille repartie vers la valse, l'artiste passa son bras sous celui du vieillard, et abordant franchement la question :

— Fabritzius... lui dit-il d'une voix encore émue... votre fille vient de me conquérir à tout jamais aux façons allemandes... c'est donc en véritable Allemand que je vous dirai : Mon vieil ami... avez-vous songé parfois que le moment viendrait, où un honnête et loyal garçon... pauvre d'argent peut-être... mais riche de bon vouloir et d'avenir... riche surtout de l'aveu de votre fille...

— Oh... mon Dieu!... interrompit tout à coup le vieillard avec une étrange épouvante. Le malheur que je prévoyais est arrivé !...

— Le malheur!... répéta le jeune homme stupéfait.

— Avant d'ajouter un mot... laissez-moi vous apprendre la vérité, poursuivit le pauvre père qui semblait trembler et pâlir.

— Vous m'effrayez... Mon Dieu... mon Dieu!... qu'y a-t-il donc?

— Il y a... hélas!... Il y a qu'Edwige...

— Edwige... Eh bien?...

— Edwige n'est pas ma fille!...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

I

LE MARQUIS DE SAINT-FARGEAU.

« — Mon ami, disait quelques minutes plus tard Fabritzius à Horace, l'heure est venue où je ne dois plus... où je ne veux plus conserver de secrets pour vous. Écoutez-moi donc, et vous allez connaître de l'histoire d'Edwige tout ce que j'en connais moi-même.

Puis, après avoir entraîné l'artiste interdit vers le recoin le plus obscur et le plus solitaire des jardins en fête, après l'avoir assis à ses côtés sur un vieux banc de pierre que la mousse des bois transformait en une sorte de divan de velours vert, il poursuivit :

« — Je me nomme le marquis de Saint-Fargeau. Vous le savez déjà, ce fut à un âge assez avancé, ce fut à quarante-cinq ans seulement que la fortune s'avisa de transformer tout à coup mon humble manteau d'apôtre en un manteau de duc et pair.

« L'habit seul changea néanmoins, l'homme resta le même. Contraint de paraître à la cour, je n'y fis que quelques rares et timides apparitions. Vainement les uns cherchèrent à me déniaiser au contact entraînant des folles maîtresses d'Opéra, vainement les autres

s'efforcèrent de me faire contracter quelque mariage en rapport avec ma nouvelle position dans le monde. Le roi lui-même, le bon roi Louis XVI eut beau vouloir s'en mêler. Toutes les femmes indistinctement me faisaient peur, et les sens du missionnaire demeuraient si profondément endormis que rien ne put parvenir à les réveiller au milieu du fracas de Paris et de Versailles.

« Du reste on cessa bientôt de s'occuper de moi, on oublia même celui que plaisamment on avait surnommé l'Ermite Américain, le Sauvage de la banlieue, le Saint-Antoine de Ménilmontant.

« Car, parmi mes riches domaines, j'avais choisi le plus modeste de tous, celui dont je tenais mon titre et mon nom, le domaine de Saint-Fargeau.

« Vous êtes Parisien, Horace; vous devez l'avoir visité dans les joyeuses promenades de votre jeunesse.

« C'est cette charmante maison de plaisance qui couronne le revers du coteau de Belleville, et qui se cache si coquettement au milieu d'un parc tout de lilas.

« Je vécus donc là, sans amitié, sans amour, presque seul, mais ne me plaignant pas de cet isolement qui me rendait tout le charme de ma vie passée. Et puis il y a tant d'ignorance et de misère aux alentours de Paris. J'y pus être encore quelque peu missionnaire. De plus, j'étais riche. N'y avait-il pas là de quoi largement remplir une paisible existence d'honnête homme?

« Sans compter mes pinceaux, mes livres, mes fleurs, et surtout mes lilas... mes chers lilas que je faisais cultiver avec une tendresse toute spéciale, car ils me rapportaient à eux seuls le plus précieux de tous mes revenus.

« Voici comment.

« Chaque printemps, à l'époque de la pleine floraison des grappes embaumées, d'ordinaire le second dimanche de mai, dimanche des lilas, j'ouvrais moi-même à deux battants toutes les portes du parc. On savait cela d'avance... on était là... on attendait... on s'élançait aussi-

tôt. Et c'était toute la folle bande des grisettes de Paris, escortées de messieurs leurs amoureux. Elles cueillaient, elles saccageaient tout. Et le soir venu, de ma fenêtre, je voyais tous mes lilas redescendre en ville ainsi qu'une avalanche de fleurs.

« Singulier plaisir de propriétaire, allez-vous dire sans doute? Se faire ainsi dévaliser de fond en comble par des grisettes, et sans intérêt encore!

« Sans intérêt! Mais toutes mes mutines gaspilleuses avaient tant ri durant tout le jour, tant dansé, tant chanté, tant aimé sous mes pauvres lilas, qu'en s'enfuyant elles laissaient parc et maison remplis pour toute une année de jeunesse, d'esprit, de chansons et d'éclats de rire!

« J'appelais cela faire ma provision de gaîté.

« J'eusse dû peut-être ajouter ma provision d'amour.

« Car, vous l'avouerai-je, mon ami... moi, moi resté si froid au milieu des aristocratiques galanteries, je me sentais le cœur tout réchauffé dans le joyeux tourbillon des tendresses populaires. J'admirais avec une étrange émotion ces aimables et franches fillettes des faubourgs... Plus tard, je me surprenais à soupirer en y songeant... parfois même à me dire tout bas : Si je prends femme jamais, ce sera dans une mansarde!

« Heureuses filles de la nature!... Pauvres filles parfois... séduites, presqu'au sortir de l'enfance, presque aussitôt abandonnées et souvent mères.

« Eh bien... tant mieux!... poursuivait alors ma rêverie, je deviens trop vieux pour espérer être père, et j'ai soif de paternité. Si donc je me mariais un jour, ce serait pour adopter un enfant... et par-dessus le marché... une femme...

« Et puis... réparer le crime d'autrui... assurer l'avenir d'un pauvre orphelin... relever l'âme repentante de quelque digne Madeleine...

« Ne serait-ce pas là le véritable hymen d'un ex-serviteur du Christ?

« Pardonnez-moi, mon cher Horace, de vous initier si

longuement aux intimes pensées de ma soixantième année.

« Cette initiation me semblait nécessaire pour vous bien faire comprendre ce qui va suivre, ce qui est l'histoire d'Edwige.

« Une nuit donc, nuit de printemps, enivrante et chaude nuit qui succédait à un dimanche des lilas... j'errais seul dans mon parc redevenu depuis quelques instants désert.

« Tout à coup, à quelques pas de moi, s'élève un soupir, une sorte de gémissement douloureux, presqu'un râle d'agonie.

« Guidé par le bruit, je m'avance doucement, j'écarte avec précaution les branches, et j'aperçois à la clarté de la lune une toute jeune fille étendue sans mouvement au milieu du taillis.

« Je me penche aussitôt vers elle.

« A son front il y a du sang.

« J'appelle à grands cris.

« Et tandis que mes domestiques accourent à ma voix, j'examine avec plus d'attention la pauvre évanouie.

« Ses vêtements des plus simples annoncent presque la misère.

« A côté d'elle gît un de ces petits tonnelets, comme en porte maintenant Edwige.

« Plus de doute. J'ai tout le jour entendu l'espèce de chanson que vous connaissez... c'est la marchande de plaisirs qui était venue chercher fortune parmi les friandes grisettes de mon parc.

« Sa robe paraît comme arrachée à l'endroit de la poche qui pend vide en dehors.

« Quelques liards s'aperçoivent encore sur le gazon.

« Il est probable que quelque infâme coquin aura profité de la nuit pour voler l'humble recette de la marchande de plaisirs, et que pour l'empêcher de crier au secours, il l'aura frappée, blessée, assassinée peut-être !... Durant ces réflexions, les domestiques sont arrivés enfin.

« Ils soulèvent précautionneusement la jeune fille ; sur mon ordre, ils l'emportent vers la maison.

« Je vais pour les suivre, oubliant le tonnelet dans l'herbe.

« Lorsque tout à coup... nouvelle stupéfaction !... un cri d'enfant qui se réveille s'échappe de ce tonnelet.

« Je l'ouvre aussitôt.

« Un pauvre petit enfant dormait là-dedans... une toute ravissante petite fille...

« Edwige !...

« A la longueur de la courroie, je compris qu'après avoir vidé son tonnelet durant le jour, le soir venu, la jeune mère y plaçait sa fille ainsi qu'en un berceau.

« — O mon Dieu !... pensais-je en prenant dans mes bras la petite fille encore endormie à moitié. Mon Dieu... est-ce vous qui m'envoyez si étrangement ces pauvres créatures abandonnées afin que je leur serve à toutes les deux de protecteur en ce monde !

« A peine achevais-je ces mots, qu'à l'endroit précisément du ciel où venait de s'élever mon regard, scintilla soudain une étoile.

« Je suis peut-être superstitieux, Horace !

« Mais... que voulez-vous... je me figurai que c'était Dieu lui-même qui de cette façon me répondait à l'instant :

« — Oui !

« Dans cette croyance, serrant la petite fille sur mon cœur, je m'empressai de courir vers la mère.

« Elle venait de sortir de son long évanouissement... elle promenait tout à l'entour des yeux hagards... elle poussait des gémissements désespérés... elle rugissait comme une lionne à laquelle on aurait volé ses petits.

« Je lui tendis l'enfant...

« Elle jeta aussitôt un cri de joie qui me répondit au cœur, elle saisit convulsivement sa fille pour la couvrir de folles caresses, et, la berçant avec une adorable tendresse sur son beau sein entr'ouvert, elle s'endormit.

« Je restai là, seul; et les yeux fixés sur elle, je veillai toute la nuit en silence.

« Comme dans mon rêve, c'était presque une enfant encore... et déjà cependant c'était une femme d'une adorable et magnétique beauté.

« Lorsqu'au point du jour elle rouvrit ses paupières aux longs cils noirs, lorsque ses grands yeux ardents se fixèrent sur les miens, je sentis aussitôt que quelque chose d'inconnu jaillissait spontanément en moi... que je n'étais plus le même homme... que j'aimais enfin!...

« Quelques minutes après elle entr'ouvrit les lèvres, mais il n'en sortit d'abord qu'un langage qui m'était complètement inconnu.

« L'étrangère ne tarda pas à s'en apercevoir, et, s'efforçant de traduire en français sa pensée, elle balbutia quelques mots inspirés par le chaleureux enthousiasme d'une profonde reconnaissance.

« Je lui fis signe de se taire; le médecin entrait.

« Il ordonna du repos... des calmants... du silence.

« Huit jours se passèrent ainsi.

« Durant ces huit jours, nul autre que moi n'approcha de la jeune mère. J'étais là, sans cesse, attentif à son moindre regard, m'enivrant du bonheur de me sentir auprès d'elle, sentant de minute en minute que je l'aimais davantage encore...

« Quant à elle, taciturne et sauvage, elle me répondait à peine; elle ne s'occupait que de son enfant, à laquelle elle semblait vouloir apprendre un nom de femme, le sien sans doute... elle était impatiente et songeuse toujours.

« Oh!... c'était une étrange créature... allez... toute pleine d'ombre et de rayonnements... de contrastes et de bizarreries... de torpeurs et de fièvres.

« Mais si malheureuse... si jeune... si belle!...

« Je me faisais un scrupule de lui demander d'où elle venait... où elle allait... qui elle était. Je respectais pieusement son malheur.

« Cependant, comme il y avait dans son regard chercheur un désir incessant, dans son sourire convulsif une volonté unique, un jour que je venais de la surprendre élevant ses deux mains vers le ciel, je me hasardai à lui dire avec douceur :

« — Ma pauvre enfant, que demandez-vous donc avec tant d'ardeur à Dieu ?

« — Rien!... répliqua-t-elle avec le déplaisir évident d'avoir été distraite au milieu de sa prière.

« J'insistai néanmoins.

« — Que désirez-vous avec tant de passion ?

« — Rien.

« — Que voulez-vous ?... voyons... que voulez-vous?

« — Ce que je veux!... éclata-t-elle enfin avec une sombre énergie; ce que je désire à toute heure... ce que je demande à Dieu... c'est de rendre un père à mon enfant!

« Il était impossible de se mettre plus nettement en communication avec les secrètes tendances de mon cœur.

« — Un père!... répondis-je aussitôt... ne suis-je pas là?...

« — Vous ?...

« — Oui... moi!...

« Elle me regarda longuement.

« Puis, les yeux toujours dans mes yeux, elle reprit avec une sorte de solennité :

« — Ainsi... si je vous confiais pour quelque temps ma fille... vous seriez un père pour elle?

« — Sans doute.

« — Vous me le jurez?

« — Je vous le jure.

« — Devant Dieu ?

« — Devant Dieu.

« — Ah!...

« Et, comme se plongeant de nouveau dans les profondeurs de la pensée, sa tête se pencha sur sa poitrine.

« — Oui... devant Dieu! répétais-je en lui prenant la

main. Et non pas seulement pour quelques jours... mais si vous le voulez...

« — C'est bien... interrompit-elle en courant s'enfermer dans sa chambre. C'est bien... merci !

« Le lendemain, elle avait disparu.

« Des jours se passèrent... puis des mois.

« J'attendais encore son retour.

« Une mère comme elle ne pouvait pas avoir abandonné sa fille!

« Hélas ! cela était cependant.

« Il s'écoula des années.

« Rien toujours... rien...

« Enfin, je n'attendis plus.

« Mais cette passion, qui comme un éclair avait traversé mon cœur, mais ce seul amour de ma vie, je le reportai tout entier sur la pauvre orpheline commise à ma garde, sur mon Edwige... sur ma fille... car j'ai beau ne pas être son père... c'est ma fille... allez... c'est bien ma fille !...

« Gardez-vous... Oh ! gardez-vous bien... Horace... de jamais lui révéler ce que je viens de vous apprendre. Elle ignore tout... elle croit que je suis veuf et que sa mère est morte... Mais si elle savait que je ne suis qu'un étranger pour elle... elle en mourrait, voyez-vous bien... Horace... elle en mourrait !...

« Pauvre bien-aimée... elle se souvient de sa mère... et pourtant elle avait deux années à peine lorsque sa mère me l'abandonna... Elle a longtemps cherché dans sa mémoire. Un jour qu'elle retrouva dans le château de Saint-Fargeau le tonnelet délaissé comme elle, elle se mit à battre des mains en m'appelant à grands cris, elle tomba à genoux en pleurant, et en murmurant au milieu de ses sanglots :

« — Ma mère... ma mère!

« — Tu me fais mal, enfant ! lui dis-je.

« Edwige se tut.

« Mais elle y pense sans cesse... allez... car amante ou

mère, c'est une de ces femmes qui, ne les eût-on aimées qu'un jour. ne se peuvent oublier jamais!...

« Parfois même ce souvenir s'échappe malgré elle, et vient me frapper au cœur. N'est-ce pas de par lui surtout qu'elle est marchande de plaisirs à son tour? Et j'en suis bien certain... allez!... elle se trouve heureuse de porter un tonnelet pareil à celui qui fut son berceau, et de s'en aller chantant la chanson que chantait sa mère.

« Sa mère... vous le sentez bien, n'est-ce pas?... Horace... j'en suis jaloux.

« Pendant longtemps, néanmoins, j'ai prié Dieu de la ramener sous mon toit, afin qu'en l'épousant je pusse reconnaître Edwige pour ma fille!

« Mais non... les années ont achevé de blanchir ma tête... la Révolution est venue me ravir jusqu'à la patrie... je suis vieux et pauvre maintenant... et si elle existe encore, si jamais nous nous retrouvons face à face, elle ne me reconnaîtrait même pas... elle me reprendrait ma fille!...

« Oh! non... non... j'ai choisi pour mon émigration le pays le plus ignoré de tous. A tous, j'ai si bien caché mon nom, qu'il est impossible de retrouver le marquis de Saint-Fargeau sous la veste allemande du bonhomme Fabritzius.

« Mais je suis un vieux fou. Si la mère n'est pas revenue, c'est qu'elle était partie pour la contrée dont on ne revient pas, c'est qu'elle était morte!

« Voilà tout ce que j'avais à vous dire, Horace...

« Edwige... celle que vous pensiez être la fille de l'émigré... ma pauvre Edwige n'est qu'un enfant du hasard... un enfant sans famille.... un enfant sans nom...

. . . .

— Eh! qu'importe... puisque je veux lui donner le mien! interrompit tout à coup Horace.

— Comment! s'écria le marquis en bondissant de joie, vous ne reculez pas devant un tel aveu?

— Dans le monde de l'art, nous n'avons pas ces ridi-

cules préjugés, sourit noblement le jeune homme. D'ailleurs fussé-je noble comme vous... fussé-je roi... qu'importerait encore... puisque je l'aime !

— Et moi qui redoutais si fort la révélation !... conclut joyeusement le vieillard. Que je suis donc heureux... O mon fils... mon fils !

Et il s'élança dans les bras de l'artiste.

. . . .

En ce moment, le sable de l'allée cria doucement sous un pas léger.

Horace regarda.

C'était un domino noir à la taille svelte, à l'allure altière, à l'œil étincelant sous un masque de velours.

L'artiste crut reconnaître la Dogaresse.

— Chut ! dit-il vivement au vieillard qui regarda à son tour.

Mais, semblable à une ombre fantastique, le domino mystérieux avait déjà disparu dans la nuit.

— Qu'est-ce donc ? demanda Fabritzius.

— Rien, répondit rapidement Horace, rien qui doive vous inquiéter encore... mais, croyez-moi... il nous faut quitter ce bal à l'instant.

— Pourquoi donc?

— Je vous le dirai plus tard... un grand malheur nous menace tous les trois... hâtons-nous !

II

RENCONTRE.

Horace ne s'était pas trompé; c'était bien la Dogaresse.

Elle avait été introduite dans le bal par le signor Caracallerini, ou plutôt par mons Spadator, qui veillait à l'écart sur sa nouvelle maîtresse, et sur lui-même aussi par la même occasion, car s'il était reconnu, aussitôt il était pendu.

Quant à la pauvre courtisane, tourmentée, frémissante, éperdue, elle s'était mise à marcher à l'aventure, bien certaine d'avance que l'instinct de son cœur la conduirait sur les pas d'Horace.

Mais elle n'avait fait que passer rapidement auprès de lui, en le regardant à peine. Puis, sans savoir pourquoi, elle avait doublé le pas, elle avait couru jusqu'à ce même berceau de chèvrefeuilles où, quelques minutes plus tôt, venaient de s'accomplir sous le regard de Dieu les pudiques fiançailles d'Horace et d'Edwige.

Là enfin, brisée, défaillante, elle s'était assise en murmurant tout bas :

— Je n'ose plus lui parler... pas même le voir... car si quelque incident me forçait à rougir devant lui... oh!... cette fois, je le sens, je fuirais au bout du monde... Fuir... je le voulais ce matin... je n'en ai pas eu le courage... et je suis venue à cette fête... à cette

fête où sans doute ils s'enivrent tous deux d'amour... Oh!... ce masque m'étouffe.

Arrachant alors son loup de velours, elle poursuivit en marchant à grand pas :

— Étranges créatures que nous sommes!... moi... dévorée de colère et de jalousie... moi, la Dogaresse... moi, par je ne sais quelle sotte composition avec mon désespoir, je me suis dit : Voyons celle qu'il me préfère... interrogeons!... et si elle en est digne par sa beauté... par son âme... eh bien! eh bien!... je retourne à Venise... je me jette à corps perdu dans le bruit, dans l'éclat, dans le plaisir...

Hélas! la pauvre créature ne put achever.

Elle voulait sourire, et son sourire s'éteignit dans un brusque sanglot... elle essaya de lutter encore, et elle fut contrainte de retomber sur le siége qu'elle venait de quitter en s'écriant avec l'explosion d'un immense désespoir :

— O mon Dieu! mon Dieu!... que je suis donc malheureuse!...

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.

La pauvre Maria sanglotait toujours.

Alors apparut à l'entrée du vaste berceau la tête chafouine du chambellan.

Du chambellan qui ricanait à part lui :

— Heim... des pleurs, des pleurs!... Oh! oh! oh!... ceci n'est pas dans le programme de la fête!

Au bruit, la Dogaresse se releva vivement, et s'enfuit à quelques pas de là pour essuyer ses larmes.

— Superbe femme!... poursuivit nonobstant notre Lovelace sexagénaire. Tournure impériale... et le masque à la main... voyons un peu le visage.

En même temps, il s'approchait en tapinois.

Se croyant seule, la pauvre désespérée se retourna au moment même où le chambellan arrivait sans bruit derrière elle.

De sorte qu'ils se trouvèrent tout à coup face à face.

Un même cri de stupéfaction, aussitôt, s'échappa des deux bouches stupéfiées :

— Le baron !

— La Dogaresse !

— Non, reprit la femme avec une navrante amertume. Non... Maria... la pauvre Maria dont vous avez déshonoré l'enfance... dont vous avez fait à tout jamais la plus à plaindre de toutes les femmes !...

— Vous... la reine de Venise !

— Eh ! qu'importe... si je suis méprisée par le seul homme que j'aime au monde !

— Méprisée... vous... se récria le chambellan. Ah !... Dieu le sait pourtant, ce ne fut pas de votre faute...

— Vous l'avouez... vous l'avouez donc ?...

— Certes... ma toute belle... et le doge aussi le reconnaissait bien... Pas plus tard qu'il y a deux ans, nous nous disions tous les deux : Elle était née pour être une honnête femme.

— Horace !... s'écria tout à coup la courtisane avec une triste fierté, Horace... que n'es-tu là pour l'entendre !

— Horace ?... répéta le chambellan étonné. Le peintre Horace ?

— Vous le connaissez ?... demanda vivement la Dogaresse.

— Si je le connais... c'est moi qui le marie...

— Vous... oh !...

Et la pauvre femme se voila le visage.

Le baron comprit tout et s'empressa de reprendre en ricanant :

— C'est cet hymen qui vous désespère... Ah !... ah !... ah !... si ce n'est que cela, ma toute belle, ne désespérez pas...

— Comment... comment ?...

— C'est pour gagner dix mille florins qu'il joue la passion... répondit le chambellan à la Dogaresse anxieuse. C'est pour soustraire la jeune fille des bras paternels afin de la repasser dans les miens... voilà...

une ingénieuse ruse... c'est pour moi... bien pour moi qu'il épouse... mais, palsambleu !... j'y tiens plus que vous encore... ma chère... palsambleu... ce n'est pas pour lui du tout !

Durant cette explication, la Dogaresse n'avait pas quitté des yeux le visage du baron ; et plus encore à sa physionomie qu'à son langage elle devina tout.

— Quoi ! réfléchit-elle tout haut avec une croissante incrédulité. Quoi... pour le succès de cette indigne comédie, il m'aurait impitoyablement brisé le cœur... pour un vil intérêt... pour de l'argent... lui... Horace... oh !... non... c'est impossible !...

— Impossible ! se récria le chambellan... Eh !... mon Dieu... la preuve nous en arrive précisément... je vais vous faire répéter la chose par lui-même... Le voici.

— Lui... lui !...

C'était effectivement Horace, qui traversait comme à point nommé le berceau de chèvrefeuilles en courant à la recherche d'Edwige.

Tout à son bonheur, l'artiste passait dans la sereine allégresse de l'amour triomphant.

— Pstt !... pstt ! fit sans façon l'impertinent vieillard.

Horace se retourna fièrement, mais il aperçut aussitôt le courtisan et la courtisane, les deux mauvais génies de son avenir.

— Ciel ! murmura-t-il donc avec un certain effroi. Ciel... ici tous les deux !

— Viens... viens donc ! poursuivit l'Autrichien avec un ton de supériorité de plus en plus insultant.

— Monsieur !... gronda sourdement le Français que la prudence contenait à peine.

Mais le chambellan n'en continua pas moins, en l'attirant par la main vers la Dogaresse :

— Viens rassurer le cœur éperdu de cette pauvre Maria... C'est bien de garder ainsi le secret de notre intrigue... Je suis content de toi... C'est très-bien... Aussi, pour récompense, je te permets de tout lui dire à elle...

Dis-lui donc que ce mariage n'est qu'un mariage de contrebande, va.

Les mains crispées, le sourcil gros d'orages, Horace se mordait les lèvres pour garder encore le silence.

Étonnée, palpitante, anxieuse, la Dogaresse commençait à remonter vers l'artiste un regard plein de flammes.

Que ce regard se rencontrât avec l'œil de l'artiste, c'était le feu mis aux poudres.

Ce terrible choc allait infailliblement arriver.

— Va donc! insistait toujours le chambellan... parle, puisque je le permets... Dis-lui que ce mariage n'est qu'un mariage par procuration... Dis-lui...

— Je dis... éclata enfin Horace, je dis, monsieur le chambellan, que vous êtes un misérable!

— Plait-il! fit le pusillanime vieillard en bondissant de trois pas en arrière.

— Je dis... poursuivit superbement l'artiste, je dis qu'où vous comptiez trouver l'un de vos pareils, vous avez rencontré par hasard un honnête homme... Je dis que celle que vous espériez me voir séduire... je l'aime... entendez-vous bien... je l'aime!... Je dis enfin que c'est assez de lâchetés comme cela... que je relève fièrement la tête... et que fussiez-vous ligués ensemble contre notre bonheur... je vous méprise tous les deux et vous brave en face... car nous avons pour nous la foi sainte de notre amour et la juste protection de Dieu.

Rien de noble et de puissant comme le grand artiste en prononçant cette vaillante apostrophe.

— Horace... Horace!... gémit douloureusement la Dogaresse fatalement comprise dans cette nouvelle insulte qu'elle n'avait pas cherchée, qu'elle semblait mériter néanmoins, et qui venait raviver tout à coup toute la colère bouillonnant depuis la veille en son cœur.

— Ah çà! mais... balbutiait le chambellan de plus en plus ébahi. Ah çà! mais... si du moins la petite pouvait nous entendre... je comprendrais encore.

La fatalité semblait se complaire au choc simultané

de toutes les passions ennemies de ce drame; elle acheva son œuvre en amenant encore Edwige sur le théâtre de la terrible scène qui se préparait.

La valse était terminée sans doute; et la jeune fille à son tour cherchait Horace.

Le chambellan l'aperçut le premier, et changeant à la fois de ton et de physionomie :

— Elle était là! ricana-t-il soudain d'un air matois à l'oreille de l'artiste... Je comprends... c'est parfait... insulte-moi... ça ne fera pas mal... abîme-moi... ne te gêne pas... Va, mon garçon... va toujours!

Mais Horace ne l'entendait plus; dès les premiers mots il avait couru à la rencontre d'Edwige.

C'était le dernier coup porté à la Dogaresse.

Elle oublia toute retenue, toute contrainte, et furieuse, éperdue, folle, elle s'élança tout à coup vers la jeune fille en s'écriant :

— Ah!... je vais donc la connaître enfin.. cette immaculée Fornarina!

— Qu'est-ce donc, ô mon Dieu? murmura l'orpheline en voilant son visage couvert d'une instinctive pâleur.

— Arrière... madame, arrière! palpitait Horace entre les deux femmes. J'ai pu jusqu'à présent respecter votre douleur... Mais, silence... croyez-moi... silence!

En même temps, ses mains crispées menaçaient... ses dents claquaient de colère.

Mais la Dogaresse ne vit rien, ou plutôt ne s'effraya de rien, et repoussant l'artiste afin de passer devant lui :

— Ce qu'il y a? s'en fut-elle répondre à Edwige elle-même; ce qu'il y a, ma toute belle?...

— Madame... je vous en supplie! dit encore Horace avec des larmes dans la voix, mais avec des éclairs dans les yeux, madame...

— Non, répondit impitoyablement la jalouse courtisane. Non... non... plus de sottes générosités... Je suis Italienne... et je vais...

Déjà sa main frémissante effleurait le voile de la jeune fille.

C'en était trop.

Horace bondit sur cette main profane, Horace fit reculer violemment la Dogaresse, et la contraignant à se courber devant sa chaste rivale :

— A genoux, madame !... s'écria-t-il d'une voix tonnante. A genoux devant l'honnête fille qui passe, et que vous n'êtes pas digne de regarder en face. A genoux!...

— Ah! fit la pauvre femme brisée, qui n'osa plus continuer la lutte, et qui cacha dans ses mains son front humilié.

Jusque-là, le chambellan s'était tenu prudemment à l'écart.

Mais ne voilà-t-il pas que le vieux renard, cette fois mal avisé, prend fantaisie d'intervenir à son tour dans les fureurs du lion.

— Voyons... voyons! pateline-t-il d'un air protecteur en s'avançant vers Edwige avec son tricorne emplumé sur l'oreille.

Mais Horace ne lui permet ni un pas ni un mot de plus, et le décoiffant avec un superbe geste à la Frédérick-Lemaître.

— Vous... reprend-il avec plus de hauteur que jamais, vous, monsieur, chapeau bas devant ma femme... Chapeau bas!...

— Oh! murmura notre chambellan, qui resta coi,

« Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris. »

Quant à Horace, il entraîne déjà sa fiancée vers la sortie, et la protégeant du bras et du regard :

— Maintenant, Edwige... lui dit-il, oubliez tout ce que vous venez de voir... oubliez tout ce que vous venez d'entendre... et venez avec moi rejoindre votre père, qui consent à ce que nous soyons heureux!

. . . .

Quelques secondes après, ils ont tous les deux disparu.

La Dogaresse reste immobile encore, abattue, comme anéantie.

Le chambellan ramasse son chapeau.

En marmottant tout bas d'abord, car il n'est pas encore revenu de sa surprise :

— Ah çà... décidément, ce n'est donc pas un jeu?... Être dupé de la sorte... moi... un grand chambellan... Oh!...

Puis, après s'être recoiffé d'une façon des plus crânes, il remonte de quelques pas, et s'adressant bravement à l'ennemi qui ne peut plus l'entendre :

— Insolent! crie-t-il la main sur le pommeau de l'innocente épée qui lui bat les talons. Insolent artiste... tu ne triomphes pas encore... va... je me vengerai!...

A ce mot la Dogaresse se redresse tout à coup.

Si terriblement courroucée, si affreusement pâle qu'on la prendrait pour la statue de la Colère ou de la Haine :

— Oui... oui! rugit-elle en lionne blessée. Oui... nous nous vengerons... Et ce sera quelque chose d'horrible, je vous le jure!...

Aussitôt, et comme un démon évoqué tout à coup, Spadator semble sortir de terre entre ces deux implacables ressentiments.

Et, l'échine inclinée, la jambe en avant, le feutre à la main, le sourire aux lèvres :

— Tout à vos ordres, madame la Dogaresse! propose-t-il effrontément avec un double salut à la Scaramouche. Tout à votre service, monseigneur!

III

PRÉPARATIFS DE DÉPART.

Le jour commençait à poindre à l'horizon, lorsque Edwige rentra du bal sous la protection de son père et de son fiancé.

Fatiguée plus encore par l'émotion que par le plaisir, presque contrainte et par Fabritzius et par Horace, la jeune fille monta dans sa chambrette afin d'y prendre quelques instants de repos.

Les deux artistes restèrent seuls.

En échange de la confidence entière du vieillard, le jeune homme lui devait à son tour une entière confidence.

D'ailleurs, ne fallait-il pas instruire le père de l'orage qui s'amassait sur leurs têtes?

Horace passa rapidement sur sa brillante jeunesse, sur ses amours à Venise, sur l'époque d'abaissement où l'avait fait tomber le désespoir.

Mais, arrivé à la première rencontre avec le chambellan, il révéla tout au bonhomme interdit par tant de perversité, tout jusqu'à la scène qui venait de se passer dans les jardins du palais.

— Et maintenant, termina-t-il en s'agenouillant aux

pieds du vieillard, maintenant, monsieur le marquis, me pardonnez-vous ?...

— Mon fils, répondit Fabritzius, ne nous occupons que de sauver ma fille et ta femme!...

Le père avait compris toute l'imminence du péril, et sa tête déjà travaillait aux moyens d'en victorieusement sortir.

— Ma femme!... répéta délicieusement Horace qui se relevait, en cherchant de son côté quelque plan de campagne.

— Oui... ta femme... il faut qu'il en soit ainsi dès aujourd'hui... dès ce soir!... poursuivit l'émigré de plus en plus songeur.

— Dès ce soir?...

— Car pour défendre ouvertement l'honneur d'Edwige, il te faut un titre également sacré... Si le père succombe dans la lutte, au moins le mari restera!

— Je ne vous comprends pas ?

— Écoute donc... le grand-duc est un honnête homme, un homme susceptible encore au besoin de quelque énergie. Que le père d'Edwige... ou bien que son époux arrive jusqu'à lui, qu'il proclame hautement toute la vérité... et nos ennemis ne sont plus à craindre... et notre avenir est assuré!...

— Mais parvenir jusqu'au grand-duc... je l'ai tenté vainement cette nuit... c'est impossible!...

— C'est fort difficile du moins... mais si le chambellan a tout pouvoir au palais... j'ai aussi un titre et un nom... moi... qui, révélés tout à coup, peuvent m'ouvrir bien des portes. Malgré cela, c'est fort hasardeux... je le sais... de plus, tu ne dois pas l'ignorer, ce n'est pas non plus sans péril... car nous sommes ici tout près de l'Italie, c'est-à-dire tout près des coups de poignard.

— Comment... vous croyez ?...

— Je crois le chambellan capable de tout pour s'emparer de mon enfant, comme je nous crois... nous... capables de tout pour la défendre!

En disant ces mots, le vieillard était superbe de dé-

vouement et d'audace. Le danger que courait sa fille d'adoption venait de le rajeunir tout à coup... pour le combat comme pour la ruse il n'avait plus que trente ans.

— Doutez-vous de moi? demanda vivement Horace avec un accent à la fois de vaillance et de reproche.

— Pardon, mon ami!... s'empressa de répondre affectueusement Fabritzius. Pardon! Un père est jaloux de tout, même de la gloire de sauver sa fille. Ce n'est pas de ton amour que je doute... hélas!... mais c'est de ce moyen de salut!...

— Eh bien?

— Eh bien!... je ne compte l'employer qu'au cas où l'autre ne nous réussirait pas...

— Quel autre?...

— Voici!... A quelques pas de notre maison... l'une des dernières du faubourg... s'élève l'église catholique de la ville... le curé est un de mes amis. Derrière l'église, et communiquant avec le chœur par une petite porte que cache le maître-autel, le presbytère... après le presbytère, un vaste jardin avec une sortie sur la campagne...

— Je vois cela d'ici... mais que comptez-vous faire?

— A l'entrée de la nuit, le saint pasteur bénira votre union... et tandis que les gens qui pourraient être apostés par le chambellan guetteront notre sortie devant l'église... nous nous échapperons au contraire par la petite porte du chœur... nous traverserons en courant le presbytère... puis les jardins au bout desquels nous attendra une chaise de poste.

— Très-bien... le plan est parfait.

— S'il échoue cependant... si l'on nous surprend... si l'on nous attaque... si l'on nous enlève Edwige... eh bien! alors!... eh bien!... tu seras son mari... et devant la loi comme devant Dieu, elle aura deux défenseurs ayant droit de mourir pour elle!...

— Oui... de mourir!...

— Mais ne perdons pas de temps... je cours au pres-

bytère prévenir le pasteur... toi, cherche le plus mystérieusement possible une voiture, de bons chevaux surtout qui puissent tout d'un trait nous conduire jusqu'à la frontière!

— Je pars à l'instant! se hâta de dire le jeune homme en jetant un manteau sur son épaule.

— Voyons?... ajouta le vieillard déjà prêt à partir... voyons... voyons... nous n'oublions rien?...

— Non... rien...

— Si... si fait, cependant...

— De quoi s'agit-il?

— Dame!... pour un aussi prompt mariage...

— Eh bien?...

— Il nous faut au moins le consentement d'Edwige.

— Que cela ne vous arrête pas, mon père!... répondit tout à coup du haut de l'escalier la fraîche voix de la jeune fille. Je n'ai pas la moindre envie de refuser!...

Réveillée déjà, encore vêtue de sa blanche toilette du bal, elle avait entendu les derniers mots de l'entretien.

— Edwige!... s'écria le jeune homme, ivre de bonheur, en se précipitant à ses pieds.

— Hâtons-nous!... interrompit le vieillard, en l'entraînant au dehors.

Ils allaient disparaître tous les deux.

— Vous le voyez... dit encore Edwige, j'ai déjà ma toilette de mariée... Il ne manque plus que la couronne et le bouquet de fleurs d'oranger. Je veux que vous me les apportiez vous-même... Adieu, mon fiancé!...

— A bientôt... ma femme... à bientôt!...

Horace et Fabritzius sortirent, et marchèrent ensemble durant quelques pas.

— Il est fâcheux que Knipp ne soit pas là, réfléchit alors pour la première fois l'artiste. Il eût pu nous être d'autant plus utile, qu'hier soir déjà, je l'avais chargé des dispositions à prendre pour notre fuite. Mais je ne l'ai pas revu depuis. Maudit Knipp!

— Bah!... conclut intrépidement le vieillard. A nous deux seulement, nous suffirons à tout!...

Et ils se séparèrent, comme dix heures du matin sonnaient à toutes les horloges de la ville.

Une heure plus tard, Fabritzius était de retour à la maison, et annonçait à sa fille que le digne pasteur du faubourg se mettait entièrement à la disposition des deux amants...

Vers midi Horace à son tour rentra.

Il avait trouvé chevaux et voiture; restait seulement à les aller prendre à l'entrée de la nuit pour les conduire par des chemins détournés jusqu'à la petite porte des jardins du presbytère.

— J'irai sitôt la fin du jour, conclut le jeune homme.

— Non... répondit le vieil émigré... moi... je connais mieux les localités...

— Soit.

— Vous, pendant ce temps-là, vous courrez avertir le pasteur.

— C'est convenu!

Puis, se retournant vers Edwige et sur un tout autre ton :

— Voici votre blanche couronne, ô ma fiancée! dit Horace. Voici le bouquet de fleurs d'oranger. Avec ces fleurs moins pures que vous, c'est mon âme tout entière que je vous donne!

— Et c'est mon cœur qui les reçoit! ajouta poétiquement la jeune fille, en agraffant le virginal bouquet à son corsage.

— Et l'argent! s'écria tout à coup le vieillard.

— L'argent?

— Songez donc qu'en partant nous abandonnons notre maison... notre nid... tout ce que nous possédions au monde! La bourse n'est pas céans fort garnie, et je me doute qu'il en doit être de même à peu près de votre côté! Heureusement on me doit quelques écus... je cours en recette... et je reviens... Vous, Horace, gardez en mon absence notre cher trésor.., Dès que je serai là pour veiller à mon tour sur lui, à votre tour vous irez

battre monnaie!... Dame!... on ne paie malheureusement ni les hôteliers ni les maîtres de poste en tendresses... S'il en était ainsi, n'est-ce pas?... nous serions trop riches... A bientôt donc, mes enfants?... à bientôt!...

Et il sortit.

IV

OU COMMENCE A SE DESSINER LA VENGEANCE.

Deux heures s'écoulèrent durant lesquelles les deux fiancés restèrent seuls.

Deux de ces heures où tout est ravissement et harmonie, deux de ces heures qui sont des rêves de la terre promise !

Puis, Fabritzius rentra, son boursicot à la main.

— Je ne rapporte que quinze ducats, dit-il d'un air à demi satisfait, ou, si vous le préférez, cent écus de France...

— Cent écus! s'écrièrent les deux jeunes gens ; mais c'est une fortune!

— A votre tour, monseigneur le millionnaire! répondit narquoisement le bonhomme en indiquant la porte.

Horace jeta un baiser sur la main d'Edwige, et sortit en murmurant à part lui :

— Quel dommage de ne pas avoir sous la main cet animal de Knipp!... Mais que diable peut-il donc être devenu!

Au frais et joyeux duo de l'avenir, succéda la scène plus triste et plus grave des adieux au passé.

Oui... des adieux... car demeurât-elle sous le toit paternel, la plus tendre des filles, en se mariant, quitte néanmoins quelque peu son père.

Fabritzius voulut sourire, et ne put que pleurer.

— Veux-tu que je ne me marie pas? proposa héroïquement Edwige, dis... le veux-tu?

— Non... chère folle... non!... balbutia le bonhomme attendri. Tout ce que je veux, c'est rester avec vous jusqu'à ma dernière heure, c'est ne pas trop perdre dans ta tendresse!

— L'amour se double, père, mais ne se partage pas. Est-ce qu'Horace voudrait jamais me séparer de toi? Est-ce qu'il y aura quelque chose entre nous de changé, sinon que tu vas avoir deux enfants au lieu d'un?

— Bien vrai?

— Oui... père... va... oui... je t'aimerai toujours!

Et la jeune fille, qui pleure maintenant, s'élance au cou du vieillard.

Dieu voulut qu'Horace ne manquât pas au tableau de famille. Déjà de retour depuis quelques secondes, il était là, tout près, de l'autre côté du vieillard. Il venait de lui prendre la main, il répétait aussi et du fond du cœur :

— Toujours... oui... père... toujours!

Il y eut un de ces silences qu'il faut laisser au lecteur la douce joie de remplir lui-même.

. . . .

Après quoi Fabritzius reprit joyeusement :

— Eh bien! et la caisse?

Le jeune homme avait recueilli environ la même somme que le vieillard.

— Six cents francs, fit ce dernier, c'est bien peu!

— Et nos pinceaux! répliqua l'artiste.

— Et mon tonnelet à plaisirs! ajouta fièrement Edwige.

Cette fois, ce fut Horace qui l'interrompit, et d'un ton moitié grave, moitié souriant :

— Pour cela... non, dit-il; je ne le permets plus...

— Vraiment!

— Dame! plaisanta Fabritzius. Tu dois connaître le

vieil adage, mon enfant : Sitôt l'hymen... adieu les plaisirs !

— Ainsi, monsieur, vous ne voudrez plus que...

— Je vous en prie, madame!...

— Madame?...

— Dans un instant du moins... car voici la nuit.

Horace disait vrai.

— Et vite et vite! reprit le marquis en revenant tout à coup à la réalité. L'instant du départ approche, et je cours chez le voiturier. Vous, Horace, à l'église!

— Mais, observa sagement l'artiste, qui veillera pendant ce temps-là sur Edwige ?

— C'est juste, reconnut Fabritzius.

— Satané Knipp ! s'écria impatiemment Horace. S'il eût été là...

— Présent! répondit soudain du seuil une voix essoufflée.

C'était enfin notre ami Knipp.

— D'où sors-tu, malheureux ? lui demanda vivement l'artiste. Où diable as-tu donc passé la journée ?

— Dans un placard, monsieur! répliqua le rapin. Et quel placard encore... Regardez-moi plutôt... Je dois être aplati !

— Un placard?

— Mais je ne m'en plains pas, monsieur, poursuivit candidement notre philosophe. Car de ce placard, où m'avait claquemuré Roschen, j'ai entendu, j'ai entrevu, j'ai deviné des choses...

— Merci ! nous n'avons pas le loisir d'écouter tes sornettes, s'empressa de répondre Horace, qui connaissait la prolixité de son bavard compagnon. Tais-toi donc et écoute.

— Mais, monsieur...

— Silence! te dis-je. Tu sais assez de nos secrets pour comprendre le reste à demi mot. Dans un instant nous partons tous les trois...

— Tous les quatre, monsieur, je l'espère du moins... tous les quatre!...

— Soit... mais plus d'observations. En attendant l'heure du départ, Fabritzius et moi nous devons nous absenter durant quelques minutes. Tu vas rester ici... toi... tu vas garder... tu vas défendre, s'il le faut, ma femme!...

— Votre femme... suffit! vous savez maintenant que je suis brave...

— Nous ne te demandons qu'un instant de courage... de vigilance surtout; dans un instant nous sommes de retour!...

Puis se tournant vers Fabritzius :

— Il fait nuit close, mon père... conclut-il. Allons...

— Mais, voulut néanmoins observer Knipp...

— Plus tard... quand nous serons en route.. plus tard!...

— J'aurais bien voulu savoir cependant... j'aurais bien voulu vous dire...

Mais le rapin s'arrêta; déjà son maître ne l'entendait plus; déjà, suivi de Fabritzius, il était loin.

Restait heureusement Edwige, et, comptant sur elle pour satisfaire à la fois la curiosité qui lui talonnait l'esprit et la démangeaison de parler qui lui chatouillait la langue, maître Knipp s'approcha de la jeune fille avec un point d'interrogation dans chaque œil.

Mais la jeune fille avait à terminer aussi ses préparatifs de départ, sans compter un dernier coup d'œil à sa toilette de mariée.

Elle balbutia à la hâte quelques excuses, et s'empressa de remonter dans sa chambre.

Knipp restait seul.

Il fit dans le vide un geste déclamatoire, il agita les lèvres en silence comme une poupée de Nuremberg; puis, après s'être promené durant quelques secondes à grands pas furibonds :

— Calmons-nous!... réfléchit-il philosophiquement. Dans la conjoncture solennelle où nous sommes, il est

bon de conserver au moins un sage. Le sage, ce sera moi. Dieu veuille qu'ils n'aient pas à se repentir de ne pas m'avoir écouté !... j'ai fait mon possible pour me faire entendre. Maintenant, ne songeons plus qu'à la mission qui m'est confiée, qu'à mon poste d'honneur!...

Sur ce, notre rapin promena par toute la chambre un regard inquisiteur.

— Rien d'inquiétant ici !... conclut-il après cet attentif examen. Mais voyons un peu à la porte. De là, nous pourrions voir arriver de loin l'ennemi!

Bien différente de la précédente nuit, cette nuit était pluvieuse et sombre. Pas la moindre lueur sur la terre, au ciel pas une étoile.

Le rapin essaya quelques pas dans le jardin, et vint se cogner le nez contre un arbre.

— Allons, bon!... grommela-t-il en portant la main à son visage. Il est écrit là-haut que cette journée sera pour moi la journée des mésaventures!

Cependant, la première douleur un peu calmée, Knipp songea fort judicieusement que s'il ne pouvait rien voir à travers le brouillard, en revanche il pouvait être vu au milieu du cadre lumineux que dessinait la porte entr'ouverte.

Réparant donc aussitôt cette faute de tactique, il chercha à tâtons le tronc d'arbre qui l'avait si mal accueilli d'abord, et s'adossant cette fois avec prudence sous son ombre propice, il se dit le plus crânement du monde :

— C'est là que je monterai ma faction... et, mein Goth, gare à l'ennemi, s'il s'en présente!

En même temps, il s'armait d'un long coutelas de cuisine dont il avait eu soin de se prémunir avant de quitter la maison.

Quelques secondes s'écoulèrent ainsi dans le plus profond silence.

Alors seulement le rapin crut entendre autour de lui comme un farfouillement dans l'herbe, comme un multiple et léger piétinement sur le sable des allées.

— Pschst... Pschst!... fit-il à demi voix après avoir prêté l'oreille.

Tout bruit aussitôt cessa.

— Fausse alerte!... pensa naturellement notre rapin. Ce sont les insectes du jardin qui vaquent à leurs occupations nocturnes. Ce sont les cris-cris... je leur ai fait une fameuse peur!...

Rien effectivement ne bougeait plus.

Knipp put donc se livrer librement à son humeur rêvasseuse, et sur les plus mélancoliques cordes de sa voix :

— O Roschen!... soupira-t-il amoureusement. Ils vont se marier... eux!... Un mariage... ce doit être quelque chose de bien agréable, surtout quand on n'en a pas l'habitude! O Roschen, si tu n'avais pas eu pour voisin de mansarde meinherr Schoucroutens...

Il n'acheva pas.

Une énorme corde venait de l'enchaîner inopinément par la poitrine et par les deux bras au tronc d'arbre contre lequel il était appuyé.

Naturellement, il voulut agiter les jambes.

Le même câble le lia non moins vigoureusement par les jambes au même tronc d'arbre.

Il essaya de tourner la tête pour voir qui l'attaquait ainsi par derrière... il ouvrit en même temps les lèvres pour crier au secours.

Un gigantesque bâillon lui enveloppa du même coup les yeux, la bouche et les oreilles.

Puis, assourdi, aveuglé, étouffé, il ne sentit plus que la maudite corde qui s'enroulait toujours en spirale à l'entour de l'arbre et de lui.

Enfin il ne sentit plus rien.

— Mein Goth!... râla-t-il alors. C'est pis encore que le placard de Roschen!...

Et, après une minute de réflexion;

— Pauvre Edwige!... pensa-t-il. Pauvre Horace!... mais presque aussitôt, revenant à son propre péril :

— Pristi!... s'écria-t-il en dedans. Pourvu qu'on ne

m'embroche pas sans que je ne puisse même pas voir venir la broche... Pauvre Knipp!...

Je laisse à penser les quelques instants qui s'écoulèrent après cette trop juste appréhension!

A chaque seconde, le rapin s'attendait à sentir tout à coup le poignard pénétrer dans sa chair ; à chaque seconde il se croyait transpercé, lardé, mitraillé contre son tronc d'arbre!...

Et voilà que tout à coup...

Non... cette fois ce n'est plus une erreur...

Ce sont bien des mains humaines qui se promènent sur tout son corps!...

C'est bien un fer aigu qui laboure ses habits, entamant par-ci par-là quelque peu l'épiderme!...

Mais... ô miracle!...

Les cordes ne le serrent plus...

Le bâillon tombe...

Il voit, il entend, il est libre.

Mais ses yeux éblouis ne peuvent entrevoir que des ombres incertaines...

Mais ses oreilles ne peuvent distinguer que des clameurs confuses...

Qui pousse ces clameurs!

Quelles sont ces ombres!...

V

COMME QUOI DEUX COMPLICES NE S'ENTENDENT PAS TOUJOURS A MERVEILLE.

Si l'intendant Caracallerini avait choisi la mystérieuse maison dans laquelle nous avons introduit le lecteur, c'est que le bandit Spadator la connaissait bien, c'est qu'il l'avait habitée lui-même à la plus florissante époque de son industrie hasardeuse.

En effet, située sur une place presque toujours déserte, cette honnête et bourgeoise demeure s'adossait d'un air dédaigneux à une misérable et sombre masure avec laquelle, au dehors, elle ne semblait pouvoir entretenir aucune espèce d'accointances.

Mais, en cela comme en bien d'autres choses, il ne fallait juger sur l'apparence ; car une certaine porte astucieusement dissimulée dans le mur mitoyen faisait secrètement communiquer ensemble les deux habitations voisines.

De plus, comme la première s'étalait franchement sur la place, comme la seconde au contraire était accroupie au bord d'un des quais les plus mal famés du faubourg, on pouvait entrer en bandit dans la seconde, disparaître pour ainsi dire magiquement à travers la muraille, et ressortir en bourgeois par la pre-

mière, au nez même de la police qui n'y voyait que du feu.

On pouvait également, le lecteur le comprendra sans peine, on pouvait amener une jeune fille enlevée par la place, et la soustraire à toutes les recherches imaginables en la faisant tout simplement passer de l'autre côté de la porte secrète, c'est-à-dire du côté de la rivière.

C'est ce que plusieurs fois jadis avait exécuté notre chambellan, auquel le chef des bandits prêtait au besoin sa double souricière, car on n'a pas oublié qu'une anonyme association existait entre ces deux hommes.

Transformé plus tard en intendant italien, Spadator avait installé la Dogaresse dans la maison de la place, mais ce fut au retour seulement du bal que cette étrange demeure n'eut plus de secrets pour sa nouvelle maîtresse.

On ne sera donc pas étonné, une heure environ avant l'heure du mariage d'Edwige, de retrouver ensemble la Dogaresse et le chambellan dans la chambre même qui communique avec la masure.

C'est une sorte de boudoir octogone, avec des tentures et un ameublement bleu de ciel, avec tout plein de petits amours roses au plafond et sur les panneaux peints en camaïeu clair.

A terre un épais tapis blanc tout émaillé de fleurs assourdit le bruit des pas; quelques bougies brûlent dans un lustre de cristal suspendu par un flot d'azur.

Le front collé contre la vitre de la fenêtre, par laquelle monte incessamment dans la brume le sinistre murmure du fleuve, la Dogaresse se tient debout, immobile et silencieuse.

Le chambellan entre précautionneusement par la porte secrète, et jette ces deux seuls mots avec son ricanement diabolique :

— C'est fait!

A ce bruit soudain, la courtisane frissonne au milieu de sa rêverie profonde; puis, songeuse toujours :

— Oui... murmure-t-elle à demi voix tandis qu'un fébrile dédain soulève imperceptiblement son épaule impatiente. Oui... je sais... Spadator...

— Spadator... achève alertement le baron, Spadator vient de nous expédier par un de ses agents ces deux mots qui me comblent d'ivresse... ces deux seuls mots : C'est fait!

— Oui... oui... répète sourdement l'Italienne que le remords semble déjà mordre au cœur. Mais nous avons eu raison de nous cacher ici tous les deux, en attendant notre proie... Car c'est infâme!

— Infâme! badine cyniquement l'Autrichien. Oh! quel gros mot pour une femme d'esprit! Peccadille au contraire, ma toute belle... simple peccadille galante! D'ailleurs, la chose n'était-elle pas arrangée d'avance entre moi et le mari? Il refuse de livrer ce qu'il m'a vendu... Je le prends... je l'ai payé... c'est à moi! Quant à vous, l'ingrat vous préfère une rivale... parce que cette rivale est encore... ce que vous n'êtes plus. En secondant mes desseins sur Edwige, vous rétablissez entre elle et vous l'égalité! Voilà tout.

— Oh! gémit la Dogaresse en voilant de ses deux mains la subite rougeur de son visage.

— Quant aux précautions, reprend le chambellan, Spadator va nous apporter son aimable butin à la nuit close. Supposez que nos furieux aient suivi sa piste jusqu'à cette petite maison, supposez même qu'ils y pénètrent de par la force ou de par la loi... O mon Dieu!... Edwige aura depuis longtemps déjà disparu dans la masure voisine... et cette porte est si bien cachée, si parfaitement solide, que la colombe restera bel et bien hors de leur portée comme hors de leur vue dans le nid du vautour!

— Pauvre enfant! ne put s'empêcher de reconnaître l'intime pensée qui sourçait depuis quelques instants au fond de l'âme inquiète de la courtisane.

— Enfin... conclut le baron, enfin, ma toute belle, je vous ai promis, si vous m'abandonnez cette douce

vengeance... je vous ai promis de ne pas me venger, et d'une plus sinistre façon, sur le signor Horace qui m'a joué, qui m'a insulté, qui m'a... N'importe! je vous l'ai juré... vous avez ma parole... la parole d'un grand chambellan!

Et le noble coquin ajoutait à part lui :

— Compte là-dessus!

— Oh! s'était écriée déjà l'Italienne, éclatant enfin. Oh!... du sang plutôt... plutôt le sang de l'homme... que cet ignoble attentat contre la jeune fille... c'est moins honteux... c'est moins déshonorant... c'est moins lâche!...

— Que dites-vous? fit le chambellan tout étonné.

— Je dis, poursuivit énergiquement la Dogaresse, je dis que je ne sais quel étrange instinct révolte à la fin ma conscience... je dis que j'ai l'âme encore plus honnêtement trempée que la vôtre... je dis que décidément je ne veux plus, monseigneur!

— Mais...

— Mais... c'est ainsi!... Je veux voir cette enfant... je veux l'interroger avant tout... je veux qu'elle soit son propre juge. Si elle ne renonce pas volontairement à son amour, malheur alors... oh! malheur à elle! Mais si je la trouve telle que je l'espère... eh bien! je la remets, blanche et pure, entre les bras de son père... eh bien! j'oublierai tout... eh bien! elle sera sauvée!

— Eh bien!... répéta le chambellan avec un air que l'odieux seul de la situation empêchait d'être éminemment risible. Eh bien!... et moi?...

— Vous... Eh! que m'importe! fit l'Italienne avec un dédain superbe.

— Permettez... il m'importe beaucoup à moi! voulut arrogamment imposer le baron. Et ce n'est certes pas la volonté d'un grand chambellan qui doit le céder au caprice d'une...

La Dogaresse pâlit, et jeta sur le vieillard un si fier regard qu'il n'osa pas achever.

Puis, avec une supériorité réelle, quoique empreinte d'une certaine amertume :

— Monseigneur, répliqua-t-elle ironiquement, entre nous plus de ces distinctions-là. Nous nous valons, hélas ! et si bas que je sois tombée, vous êtes largement descendu jusqu'à mon niveau. Oui... lorsque deux créatures, quelque dissemblables qu'elles soient, s'associent pour un acte infâme, il ne reste plus face à face que deux infamies pareilles !... Nous sommes complices, voilà tout ! D'ailleurs... eh! mon Dieu ! vous remplissez auprès du grand-duc le rôle que je jouais vis-à-vis du doge... Vous êtes exactement dans votre sexe ce que je suis dans le mien, et le mot de courtisane n'est que le féminin de courtisan !

— Mais souvenez-vous donc qu'Horace...

— Ne me faites pas ressouvenir... tentateur ! Au contraire, laissez-moi donc oublier !

— Un dernier mot...

— Silence... Voici Spadator !

Revêtu de son costume d'aventurier, le bandit entrait en effet, et d'un air victorieux :

— Tout a réussi comme je l'avais annoncé, déclara-t-il pompeusement. Mais il nous a fallu garrotter et bâillonner la jeune fille, car elle criait et se débattait comme un vrai démon. Nous en sommes néanmoins venus à bout sans coup férir... Elle est en bas.

— Ah ! palpita le baron en se précipitant dans la direction indiquée par le geste du bandit.

Mais la Dogaresse l'arrêta sans le moindre scrupule, et d'un ton qui n'admettait plus de réplique :

— Je vais moi-même la délivrer de ses liens, déclara-t-elle formellement. Je vais la faire monter ici... je vais décider de son sort ! Quant à vous, monseigneur, vous allez immédiatement sortir avec Spadator par la porte secrète, par la masure, par le quai... sortir des deux maisons... Vous m'entendez bien ?... Et lorsque l'horloge voisine sonnera neuf fois... dans une heure... vous reviendrez... mais là (elle mon-

trait en même temps le mur mitoyen). Ici, je vous le défends! Si la chambre d'à côté est vide, c'est que toute espérance est perdue pour vous... Si vous y trouvez la jeune fille, n'en remerciez que Satan, car c'est Satan qui l'aura voulu... bonsoir!

— Cependant...

— Je le veux ainsi... Plus de récriminations inutiles. Je ne vous connais plus!

Et, non moins majestueuse qu'une reine outragée, elle sortit en laissant ensemble le bandit et le chambellan.

VI

CONTRE-MINE.

Le chambellan était furieux.

Un instant, il songea à se servir de la présence de Spadator pour faire garrotter la Dogaresse, et par ce moyen arriver à l'accomplissement de ses vœux.

Mais il y avait chez l'Italienne tant d'audacieuse volonté, qu'en dépit de lui-même, l'Autrichien en subissait la magnétique influence.

Il y avait seize ans déjà qu'il avait tremblé devant elle, alors qu'elle n'était encore presque qu'une enfant.

Maintenant que la petite moissonneuse des marais Pontins s'était développée dans tout l'épanouissement de sa vaillante nature, maintenant qu'elle était une de ces femmes dont on ne retrouve plus le type que dans la Bible, maintenant... sans se l'avouer, il en avait peur.

D'un autre côté, connaissant parfaitement Edwige, il était des plus convaincus que la jeune fille braverait tout, même la mort, plutôt que de renoncer à son amour. Il espérait que le contact des deux rivales n'aboutirait qu'à lui mieux livrer sa victime. Il se disait tout bas :

— Je parierais mille louis... que je la retrouverai dans une heure de l'autre côté de la muraille, et toute à ma

merci dans notre inaccessible masure... Et alors... alors... palsambleu!...

Si cependant cette prévision allait mentir!... Si les bons sentiments de la Dogaresse venaient à l'emporter sur ses mauvais instincts!... Si le chambellan retrouvait la masure vide et la porte secrète à jamais fermée!...

— Diable!... pensait-il en fronçant le sourcil. C'est que dans ce cas-là Edwige pourrait fort bien disparaître avec Horace, c'est que je perdrais non-seulement ma douce victoire sur la jeune fille, mais encore la juste vengeance que je me suis promise avec l'insolent qui m'a offensé... Diable!...

Comme on l'a vu déjà, comme on le comprend du reste sans doute, notre Autrichien tenait énormément aussi à ce dernier plaisir.

Néanmoins, fallait-il risquer un éclat dont s'effrayait sa pusillanimité?... Fallait-il, au contraire, s'en remettre aveuglément au destin, ou plutôt au démon, comme l'avait dit la Dogaresse?

Que faire?...

. . . .

Tandis que le chambellan réfléchissait ainsi d'une part, d'une autre part le bandit méditait également sur la situation qui se préparait :

— C'est évident!... se disait-il. Deux intérêts contraires vont se trouver en présence... Lequel servir?... celui qui me rapportera davantage, bien entendu... Mais comment le savoir d'avance?... Monseigneur le chambellan est le plus riche... mais madame la Dogaresse est indubitablement la plus généreuse... De plus, j'ai vendu pour elle ce matin quelques menus diamants qui lui restaient. J'en suis donc certain, elle a la bourse encore bien garnie... Soyons pour elle!... Oui... mais l'autre est fort capable de me faire pendre?... Je le connais!... Lequel servir!... Eh! eh! pourquoi pas tous les deux?... j'aurais double profit... C'est assez dans mes habitudes... Ma foi! observons.., dissimulons... et attendons!...

Notre sacripant en était là de son monologue à huis-clos, lorsque le chambellan se frappa le front tout à coup comme s'il venait d'en jaillir une inspiration triomphante. Puis, crayonnant à la hâte sur ses tablettes tout en se pourléchant les lèvres avec une féline volupté, il appela le bandit à voix basse :

— Spadator?...

— Monseigneur?...

— Tu vas faire parvenir ces deux mots à l'instant au seigneur Horace, commanda le baron en pliant un billet.

— A l'instant, promit le spadassin en glissant la lettre dans son gousset.

— Ce n'est pas tout, reprit le haineux vieillard en appuyant d'une façon toute particulière sur chacune des indications qu'il allait détailler. Ce n'est pas tout... Ecoute?... Je donne rendez-vous à notre homme pour neuf heures et demie dans la masure voisine... Soit qu'il m'y trouve seul, soit qu'il m'y rencontre en compagnie... il me provoquera... c'est certain... j'accepterai bravement!... et nous sortirons aussitôt pour nous battre au bord de la rivière, où, sitôt la lettre expédiée, tu te tiendras en embuscade... Je m'arrangerai de façon à ce qu'il passe devant moi, à ce qu'il passe le premier... Oui... tu le laisseras entrer... mais dès que la porte qui donne sur le quai se rouvrira pour le duel, tu planteras incontinent ton poignard dans la première poitrine qui se présentera au dehors, heim?

Spadator hésitait.

— Heim?... répéta le chambellan en exhibant une certaine bourse, dont la rotondité tout autant que le poids étaient de nature à dissiper aussitôt les scrupules du brigand.

Aussi s'empressa-t-il d'empocher, en ricanant avec allégresse :

— C'est un peu risqué... Mais bah!... j'ai coutume de faire tout ce qui concerne mon état!

— Bien... Mais ne va pas te tromper!... insinua vive-

ment le baron... La nuit sera noire en diable à dix heures... Tu m'entends bien?... Dans la première poitrine, qui sera la sienne... et non pas dans la seconde, sapristi... car ce serait moi!...

— Soyez tranquille, monseigneur!... conclut gravement le bravi, aveugle et ponctuel comme le Destin... Le premier qui ressortira par la porte du quai... c'est un homme mort!...

— Et maintenant... badina le vieux diplomate, maintenant, très-chère Dogaresse, ne vous plaignez de rien... Je vous obéis à la lettre... Je n'espère qu'en Satan... Mais si vous me volez l'une de mes deux vengeances... je suis sûr du moins à présent de ne pas les manquer toutes les deux!...

A ces mots, précédé du bandit, le chambellan disparut à pas de hyène par la porte secrète qui se referma sans bruit sur eux.

VII

LES DEUX RIVALES.

— Venez... mademoiselle... venez!... disait quelques instants plus tard la Dogaresse, en introduisant Edwige dans le boudoir bleu.

A son tour, la jeune fille parut, sous sa virginale parure, que n'avaient pas même froissée ni l'enlèvement ni la lutte.

Quoique tremblante encore et pâle, elle était digne, elle était forte, elle était femme.

— Madame... demanda-t-elle en s'arrêtant sur le seuil, madame... où me conduisez-vous?...

— N'ayez aucune crainte, répondit avec douceur la Dogaresse; ici vous êtes en sûreté...

— Ici! répéta la jeune fille, qui promenait tout à l'entour un regard indécis, et qui s'avançait en hésitant.

L'Italienne avait aussi regardé par tout le boudoir; elle s'était convaincue que la porte secrète était bien fermée, qu'il n'y avait plus là personne.

Elle se laissa donc aller sur une large ottomane, et d'un geste gracieux invitant Edwige à l'imiter :

— Asseyez-vous... pria-t-elle. Là... près de moi... asseyez-vous.

La jeune fille ne se rapprochait qu'à pas lents.

— O mon Dieu!... murmurait pendant ce temps-là la Dogaresse avec une ferveur sincère. Mon Dieu! faites que ce ne soit qu'un amour d'enfant... faites qu'elle me réponde de façon à ce que je puisse écouter les bonnes inspirations de mon cœur!...

— Où suis-je donc ici, madame?... interrogea Edwige, debout encore, mais la main appuyée déjà sur le dossier de l'ottomane.

— Bien près de votre père... peut-être!... répondit avec une sorte de bonté l'étrangère.

— Oh!... s'écria naïvement la jeune fille. Oh!... vous n'êtes donc pas complice de ceux qui nous ont séparés?...

— Non... non... balbutia la Dogaresse, qui paraissait regarder les fleurs du tapis, mais en réalité examinait sa rivale... Non... mon enfant... je suis moi-même contrainte par eux...

— Par eux...

Edwige fit le dernier pas.

— A vous proposer des conditions...

— Dites vite, madame!... supplia tout aussitôt la jeune fille, en tombant assise à son tour. Dites bien vite, alors... pour que je puisse sans retard embrasser mon pauvre père... pour que je puisse retourner...

Elle n'osa pas achever, et baissa les yeux.

— Auprès d'Horace?.. articula lentement l'Italienne.

A ce nom, les deux femmes relevèrent en même temps la tête, et pour la première fois se regardèrent face à face.

Il y eut un silence.

— Auprès d'Horace?... répéta la Dogaresse avec plus de lenteur encore, et sans quitter des yeux les yeux de son ennemie.

Edwige ne baissa pas non plus les siens, et avec une adorable et fière candeur :

— Pourquoi m'en cacherais-je, madame?... répondit-elle simplement. Vous voyez ma toilette de mariée...

Je suis toute à lui maintenant comme il est tout à moi...

L'Italienne tressaillit, et détourna la tête.

— Madame, s'empressa de poursuivre Edwige avec un chaleureux entraînement, car elle croyait avoir touché l'inconnue, si vous saviez ce qu'il doit souffrir à cette heure!... Si vous saviez comme il m'aime!...

— Oh!... gronda la Dogaresse en se redressant soudain.

Un second silence s'ensuivit.

Toujours assise, la jeune fille regardait avec étonnement sa rivale inconnue.

Encore debout, celle-ci refoulait au fond de son cœur les jalouses colères qui venaient de s'en échapper comme la lave ardente d'un volcan.

Elle parvint à se remettre enfin, elle se rassit peu à peu, et, reprenant la parole, elle balbutia avec effort :

— Et... et si l'on exigeait cependant...

— Quoi donc, madame?...

— Que vous promettiez de rompre à tout jamais ce mariage?...

— Ce serait une folle promesse, madame... car le ciel n'accepte jamais que l'on brise ici-bas ce qu'il avait créé pour être uni.

— Mais si l'on vous prouvait qu'il est indigne de vous?...

— Je n'en croirais rien, madame... Je crois en lui!...

— S'il y allait de votre liberté?...

— J'attendrais avec confiance... Le triomphe des méchants n'a qu'un temps!...

— De votre honneur?...

— J'ignore ce que vous voulez dire, madame... mais je souffrirais tout... oui... tout... plutôt que de renoncer à Horace!...

Ces questions s'étaient succédées avec un crescendo de passion.

Les réponses, au contraire, les avaient suivies avec une inaltérable candeur.

— Mais s'il y allait de votre vie?... s'emportait déjà la Dogaresse, en se relevant de nouveau comme afin de faire tomber de plus haut la menace.

Cette fois, Edwige se redressa à son tour... et toujours impassible, elle répondit en élevant un doigt vers le ciel où montaient aussi ses yeux bleus :

— Je mourrais avec joie... convaincue qu'il me suivrait bientôt... et que nous nous retrouverions tous les deux là-haut... où le bon Dieu marie les âmes!

Il y eut un troisième temps d'arrêt, durant lequel les deux femmes s'entre-regardèrent encore longuement.

De l'azur des yeux de la jeune fille commençait à jaillir une instinctive lueur de jalousie.

Cette lueur fut l'étincelle qui décida l'explosion.

La Dogaresse, d'ailleurs, n'en pouvait supporter davantage; à cette outrageante et suprême bravade, elle bondit d'abord jusqu'à l'autre extrémité du boudoir, puis revint sur ses pas, à demi-ramassée sur elle-même, et marchant sur Edwige qui reculait, épouvantée devant les flammes de son regard :

— Ne parlez pas ainsi, jeune fille!... éclata-t-elle enfin. Ne parlez pas ainsi... car à l'instant même et sur les cheveux blancs de votre père, il faut me jurer... entendez-vous bien?... il faut...

— Cette voix?... interrompit tout à coup la marchande de plaisirs, qui ne reculait plus. Je me rappelle... Attendez donc... mais c'est la voix qui m'insultait au bal!... mais je vous reconnais maintenant, madame... mais vous êtes la femme masquée qu'il a contrainte à courber devant moi la tête!...

— Oh!... s'écria l'Italienne. Oh!... pourquoi me rejetez-vous à la face le souvenir de cet humiliant affront!... Pourquoi...

Edwige ne la laissa pas achever, et lui répondit avec un accent plein de noblesse :

— Afin qu'il vous fasse comprendre, madame, que de telles propositions sont de nouveaux outrages... et que vous devez respecter la femme d'Horace!

— Sa femme!...

— Oh! poursuivit-elle en menaçant à son tour et en pleurant tout à la fois. Oh!... tenez, madame... je ne suis qu'une jeune fille ignorante du monde... mais j'entrevois... mais je devine... mais je sens en vous une ennemie... Oui!... l'ennemie qui m'a volée tout à l'heure à mon fiancé et à mon père... ainsi vêtue déjà pour l'église... sous le regard même de Dieu... Oh!... c'est un grand crime, cela... savez-vous?... c'est presque un sacrilége!... A votre tour, taisez-vous, madame... taisez-vous... et murez-moi... tuez-moi... martyrisez-moi... vous le pouvez... madame... vous pouvez tout!... mais je vous défie de faire qu'Horace vous estime jamais... mais, morte ou vivante, je vous défie d'empêcher qu'il ne m'aime toujours!...

— Malheureuse!... rugit la Dogaresse en se précipitant vers Edwige comme pour l'anéantir. Malheureuse!...

— Laquelle des deux?... interrompit froidement la jeune fille, qui se retourna vers sa rivale, et se tint devant elle durant quelques secondes, immobile et résolue, presque ironique, et les bras croisés sur la poitrine, ainsi qu'une jeune martyre attendant au milieu du cirque les bêtes féroces qui vont accourir pour la dévorer.

Ainsi donc, et pour la troisième fois, les deux femmes se regardaient en face et les yeux dans les yeux.

Celle des deux qui la première détournerait son regard, celle-là se déclarerait implicitement vaincue.

Ce fut la jeunesse et la candeur, ce fut l'innocence qui l'emporta.

La Dogaresse se couvrit le visage de ses deux mains, la Dogaresse remonta jusqu'à la fenêtre, et tournant le dos à la jeune fille :

— C'est elle... ô mon Dieu!... murmura-t-elle avec un profond désespoir. C'est elle, et non pas moi qui décide de son destin!...

Edwige n'avait qu'un vague sentiment de la lutte qui venait de s'accomplir, Edwige ignorait même sa victoire; Edwige, au bout de quelques instants, demanda avec une résignation pleine de dignité :

— Qu'ordonnez-vous de moi... madame?... J'attends!...

Au même moment, huit heures et demie sonnaient à l'église voisine.

L'Italienne tressaillit, et chancela d'abord sous l'influence d'une hésitation suprême.

Puis, secouant à la fin toute pitié, elle tira de sa ceinture une petite clef d'acier, marcha lentement jusqu'à la porte secrète, l'ouvrit plus lentement encore, et d'un regard presque honteux indiquant à la jeune fille le fatal chemin de la masure :

— Eh bien !... articula-t-elle péniblement, entrez... entrez là...

— Là?... fit Edwige, qui ne put se défendre d'un imperceptible frémissement.

— Oui...

La jeune fille, à son tour, eut quelques secondes d'indécision... puis elle s'avança d'un pas ferme et tranquille vers cette porte étrange, au delà de laquelle l'attendait un sort inconnu.

Mais avant de disparaître, elle se retourna sur le seuil et, avec l'accent harmonieux du cygne à l'agonie :

— Soit!... murmura-t-elle ineffablement, soit... j'obéis... C'est la mort qui m'est préparée de l'autre côté de cette muraille... n'est-ce pas? Oh!... j'y marche sans trembler ni sans pâlir... voyez plutôt!... car je vais mourir jeune, pure, aimée... mourir en prononçant le nom béni d'Horace... mourir comme l'enseigne la religion, c'est-à-dire sans colère et sans haine!... Je vous pardonne donc... et je prie déjà... non pas pour nous dont les âmes sont sans reproche... mais pour vous, madame... pour vous qui me semblez avoir grand besoin de la miséricorde du ciel!...

VIII

HISTOIRE D'UNE CLEF.

Il est des alternatives incompréhensibles, d'étranges et soudaines transformations dans le cœur des femmes.

Ainsi, tout à l'heure, il a suffi de quelques mots, d'une inflexion de voix, d'un regard pour grandir une enfant tout à coup, pour l'élever au niveau de l'une des femmes les plus femmes de son siècle.

Et maintenant que cette femme croit avoir étouffé sans retour toutes ses généreuses velléités... maintenant que la courtisane vaincue par la vierge s'imagine avoir à jamais anéanti cette innocence qui fait l'irrésistible supériorité de sa rivale... maintenant qu'à son tour elle va triompher... maintenant...

La voilà qui tout à coup encore change de cœur... La voilà qui court à la porte secrète pour l'empêcher de se refermer sur sa victime... la voilà presque qui s'écrie pour l'arrêter à temps :

— Edwige!

Mais, hélas!... elle n'achève pas... le nom reste suspendu sur sa lèvre comme le pardon dans son âme... son front se plisse de nouveau... son regard se courrouce... et, bien loin de rouvrir la porte fatale, elle

achève de la fermer au contraire, elle articule d'un ton sec et sans appel :

— Non!...

Puis, comme pour s'assourdir à la fois la conscience et l'oreille, elle enfouit sa tête éperdue dans ses mains crispées, et se plonge, pour ainsi dire, dans les moëlleux coussins d'un sopha de velours.

Un instant s'écoule.

Après quoi, la courtisane peu à peu se relève, en laissant retomber jusqu'à terre ses deux bras inertes et brisés.

Eh bien!... alors... eh bien!... ce visage tout à l'heure si implacable n'exprime plus qu'une douloureuse et clémente mansuétude... dans ces yeux si terribles il y a des larmes... et cette bouche à l'instant si courroucée, cette bouche sourit presque avec amertume, et murmure tout bas avec une ineffable pitié :

— Cependant... si jeune!...

Et son regard suivant cette attendrissante pensée, elle est déjà debout... elle glisse vers la porte ainsi qu'une ombre protectrice... elle pose doucement la main sur la clef!...

Mais, soit que le froid de l'acier ait de nouveau réveillé tous les mauvais instincts de la jalousie, soit que le démon qui s'agite se complaise à la ballotter incessamment entre les deux extrêmes, elle redevient une fois encore l'inexorable vengeresse de son amour, elle tourne la clef du côté du mal au lieu de la tourner du côté du bien, elle s'écrie avec une sorte de brutalité sauvage:

— Eh bien! il en sera d'elle comme de moi... voilà tout!...

Pauvre Dogaresse!... une telle conclusion n'était pas dans sa nature... et ce fut presque aussitôt, ce fut par une complète et brusque transition, ce fut en se tordant les bras de désespoir, ce fut avec des sanglots qu'elle reprit en s'anathématisant elle-même :

— Folle que je suis !... atroce et folle!... Est-ce sa faute... à elle... pauvre enfant... est-ce donc sa faute?...

En même temps, sa main s'était reposée sur la clef... en même temps, elle allait la tourner à droite pour rouvrir la porte!...

Mais, hélas!... c'est en réalité la faute d'Edwige... c'était la faute de sa beauté, de son innocence, de ses seize ans... Oui!... c'est bien la faute d'Edwige si l'inextinguible passion de la Dogaresse est désormais sans espoir!...

La fatalité suggéra sans doute cette dernière et fiévreuse image à l'esprit en délire de l'Italienne, car ce fut pour fermer à un second tour qu'elle fit crier le pène sous sa main frémissante, car elle arracha violemment la clef de la serrure, car elle courut ouvrir la fenêtre en prononçant cet irrévocable arrêt :

— Non!... décidément, non!... plus de sotte pitié!... ôtons-nous même jusqu'aux moyens d'hésiter encore... Le fleuve coule sous ce balcon... et cette clef que je voudrais pouvoir réduire en poussière dans ma main... cette clef qui me brûle et me dévore... cette clef maudite... cette clef...

Elle étendait le bras en dehors de la fenêtre, et cependant elle faisait de vains efforts pour desserrer ses doigts comme incrustés dans le fer... Un pied déjà sur le seuil de l'enfer, elle se souvenait, une fois encore, une dernière fois, du ciel, et sanglotait tout bas avec d'incompréhensibles angoisses.

— Mon Dieu! c'est étrange... une force invisible semble enchaîner ma main... je ne peux pas, mon Dieu!... je ne peux pas!

L'antique tradition du drame religieux place toujours ses personnages principaux entre deux génies adverses, qui les conseillent invisiblement, qui les entraînent et se les disputent tour à tour.

Il en était sans doute ainsi de la Dogaresse.

Son bon génie venait de jeter sa dernière carte dans cette fiévreuse partie, certes moins longue à jouer qu'à décrire.

Une dernière carte restait donc encore au mauvais génie.

Cette carte-là... c'était le roi d'atout.

— Oh! reprit tout à coup l'Italienne, oh!... lâche... lâche... mais il t'a honteusement chassée de sa maison... lui!... mais il t'a mise sous ses pieds à elle! mais elle... elle-même... ici... tout à l'heure... elle prenait plaisir à torturer mon désespoir... elle me bravait... elle me raillait... elle!... son amour... sa fiancée... sa femme... Oh!... non... c'en est fait... elle ne sera pas la femme d'Horace!

Le dernier mot vibrait encore dans l'air, que déjà la clef disparaissait dans le fleuve!

Le dernier rejaillissement de l'eau ne s'était pas éteint dans la nuit, qu'un grand tumulte s'éleva tout à coup dans la pièce voisine, par laquelle on descendait à l'étage inférieur.

— Laissez-moi! criait une voix impérieuse et désespérée, laissez-moi passer... vous dis-je... je veux la voir!

Avant que l'Italienne eût fait un pas pour s'enquérir de ce bruit, avant même qu'elle eût retourné son visage vers la direction d'où partaient ces terribles accents, la porte soudain s'ouvrit avec fracas.

Et Fabritzius, hagard, hérissé, palpitant, se précipita comme un insensé dans le boudoir.

IX

CHATIMENT.

Nous avons laissé maître Knipp tout assourdi encore, tout ébloui, tout ébaubi de son incompréhensible emmaillottement.

Il venait, à la vérité, d'en sortir, mais ne pouvant reconnaître encore qui l'avait délivré , il se croyait bel et bien au pouvoir de toute une bande de brigands.

Quelle ne fut donc pas sa surprise, en ne distinguant enfin devant lui que deux hommes, et, dans ces deux hommes, en reconnaissant Horace et Fabritzius, qui revenaient tout naturellement rechercher Edwige pour la conduire à l'église.

Mais qui sans doute n'avaient plus retrouvé la jeune fille à la maison lors de leur retour, car ils semblaient désespérés tous les deux, car ils criaient en même temps avec une folle rage :

— Ma fille!

— Ma fiancée!

— Enlevée!

— Perdue!

A ces cris, à ces sanglots, le rapin se rappela tout, le rapin comprit tout.

11.

— Perdue par toi! répétèrent à la fois Fabritzius et Horace.

— Sauvée au contraire... sauvée grâce à moi peut-être! riposta meinherr Knipp avec un certain air de fatuité.

— Comment?

— Et qui probablement ne vous aurait jamais été ravie, poursuivit alertement le rapin, si vous aviez daigné ouïr le véridique rapport de ce que j'avais cru entrevoir du fond du placard où m'avait, grâce à Dieu, calfeutré Roschen!

— Parle... explique-toi... parle!

— Dame!... c'est que je n'ai que très-imparfaitement... c'est que je n'ai rien vu du tout...

— Enfin... malheureux... enfin!...

— Explique-toi donc!

— Voilà... trois personnes ont été introduites par Roschen non loin du placard susdit...

— Et ces trois personnes...

— C'était l'Italienne... c'était le chambellan... c'était Spadator!

— Ciel!

— Ils disaient...

— Ils semblaient fort en colère... voilà tout ce que j'ai pu démêler d'abord... et je n'en aurais pas pu démêler davantage ensuite, si Roschen ne m'avait aidé plus tard à me former un pressentiment que j'accourais vous communiquer tantôt, et que maintenant voici!

— Ah!

— Voici, vous dis-je... Tout me porte à supposer que...

— Chut! interrompit en cet endroit Fabritzius, qui depuis quelques instants déjà se penchait vers le sol comme afin de prêter l'oreille à quelque bruit incertain.

— Qu'y a-t-il? demandèrent à voix basse et l'artiste et le rapin.

— Rien... répondit après un temps le vieillard. J'avais cru entendre... non... non... rien... Mais comme on

pourrait nous épier dans l'ombre, rentrons dans la maison, c'est plus prudent.

— Soit, consentit Horace, mais hâtons-nous... Je t'en supplie... Knipp... hâtons-nous !

Presque aussitôt, la porte de la maisonnette se refermait sur eux.

Il s'écoula seulement quelques minutes.

Puis, cette porte se rouvrit sans bruit.

Les trois hommes marchèrent rapidement jusqu'à la sortie du jardin.

Là, se dégagea tout à coup du brouillard une ombre entièrement drapée d'un vaste manteau, qui tendit à Horace quelque chose de blanc, et qui disparut aussitôt en courant.

C'était le perfide billet du chambellan.

A la lueur d'une lanterne sourde, dont s'était précautionneusement muni Knipp, Horace le lut à haute voix, puis s'écria tout en pressant le pas :

— Soit... puisqu'il le veut ainsi... j'entrerai par le quai !

— Moi, par la place, ajouta Fabritzius, pour qui le chemin devait être moins long, mais qui, malgré son âge, n'en avançait pas avec moins de rapidité.

Suivant les conventions arrêtées dans la maisonnette, Knipp se hâtait d'un autre côté pour revenir vers la masure avec la chaise de poste qui attendait toujours derrière le jardin du presbytère, et pour ramener avec lui la garde qu'il devait avertir en route.

Mais laissons pour un instant le rapin ainsi que son maître.

Et revenons au vieil émigré qui, comme se le rappelle sans doute le lecteur, a déjà pénétré jusqu'au centre de la place occupée par l'ennemi.

— Mon enfant ! criait-il dès son entrée dans le boudoir. Où est mon enfant ?... je sais qu'on la cache ici... N'essayez pas de le nier... Knipp m'a parfaitement instruit... Il faut me rendre mon enfant, madame.

La Dogaresse ne songea pas à répondre.

Dès les premiers mots elle semblait avoir été frappée

tout à coup par une vague réminiscence, elle écoutait comme cherchant à évoquer quelque souvenir lointain, et, tandis que sa main tourmentait fébrilement son front penché, elle murmurait avec une croissante angoisse :

— Où donc ai-je entendu cette voix, mon Dieu ?

Quant à Fabritzius, il marchait sur elle avec un regard à tout résolu, il poursuivait avec plus en plus de délire :

— La porte secrète!... Voyons, à l'instant!

Pas de réponse encore.

— Oh ! c'est face à face qu'il faut me répondre, madame.

Et le vieillard venait de lui saisir le bras pour la contraindre à se retourner vers lui.

Rien toujours.

Plus prompt que la pensée, Fabritzius s'empara de l'autre main, et par un brusque mouvement força la Dogaresse à relever la tête.

— C'est les yeux dans les yeux... continuait-il en même temps, c'est... Ah !

— Ah !

Un double cri venait de s'échapper à la fois des deux bouches stupéfiées et béantes.

— Le marquis de Saint-Fargeau !

— Maria !

Le vieil émigré avait reconnu dans la Dogaresse la pauvre petite marchande de plaisirs, jadis ramassée parmi les lilas de son parc, la jeune fille-mère qui s'était enfuie tout à coup de sa maison en lui laissant au cœur un éternel amour.

La Dogaresse retrouvait enfin le grand seigneur français, auquel elle avait autrefois confié son enfant, et qui, disparu dans la tourmente révolutionnaire, échappait depuis près de dix ans à toutes ses recherches.

— Le marquis de Saint-Fargeau ! répéta-t-elle donc avec une sorte de joie, car l'espérance de revoir le fruit de ses entrailles lui faisait d'abord tout oublier.

— Maria ! répétait de son côté Fabritzius avec une étrange horreur. Et c'est elle... elle... Maria !

— Mais, réfléchit tout haut l'Italienne, dont un sinistre pressentiment commençait à glacer le cœur... Mais il y a treize ans le marquis de Saint-Fargeau n'avait pas d'enfant... Mais puisque, aujourd'hui, le marquis de Saint-Fargeau réclame une fille de seize ans...

— Ah ! s'écria tout à coup le vieillard d'une voix tonnante. Ah ! Tu le devines donc... tu le vois donc... tu le sens donc enfin ! Malheureuse!... celle que tu as livrée... que tu as perdue... que tu as vendue... c'est ta fille !...

Et comme pétrifiée par cette terrible révélation, la Dogaresse tomba lourdement sur les genoux, les deux bras levés vers le ciel.

— Oh!... mauvaise mère! poursuivit Fabritzius qui semblait en cet instant l'exécuteur de la divine vengeance. Depuis treize ans, elle l'avait oubliée... elle ne l'avait pas recherchée... elle n'avait pas su la trouver... Mauvaise mère !... Tout à l'heure, sa fille était là peut-être... l'implorant... la suppliant à deux genoux... et rien ne lui a averti le cœur... Mauvaise mère !... Maintenant enfin, maintenant qu'elle sait tout... la voici qui demeure anéantie, muette, immobile... au lieu de me répondre, au lieu de courir, au lieu de lutter du moins pour sa fille... Oh ! mauvaise mère... mauvaise mère !...

— Non ! répliqua la Dogaresse en se relevant peu à peu, quoique toujours courbée sous l'anathème. Non... je pourrais me justifier peut-être, mais je ne veux pas perdre une seule des minutes que je puis employer encore à la sauver.

Il sonna tout à coup neuf heures.

— Ciel ! s'écria-t-elle en bondissant vers la porte secrète. Juste ciel !... courons !

Elle démasqua d'un revers de main la serrure, et machinalement elle voulut l'ouvrir. Mais, seulement alors se ressouvenant, elle retomba près de la porte infranchissable en éclatant en sanglots, en s'écriant avec une impuissante rage :

— Oh ! je me rappelle tout maintenant... C'est moi qui ai fermé à double tour... C'est moi qui ai jeté la clef... Mauvaise mère... Oh ! vous aviez raison... mauvaise mère !

— Eh! qu'importe? répondit l'énergique vieillard en se ruant contre le panneau mobile. Il faut enfoncer cette porte, il faut...

Un cri l'interrompit aussitôt... un cri étouffé... un horrible cri qui semblait appeler au secours de l'autre côté de la muraille.

Fabritzius et Maria reculèrent un instant, tous les deux à la fois, frappés de stupeur et d'épouvante.

Puis, tous les deux encore en même temps, ils se précipitèrent contre la porte maudite.

Lui... cherchant à l'enfoncer avec les poings, avec les pieds, avec le crâne...

Elle, avec les dents... avec les ongles.

Lui, criant au milieu des menaces et des blasphèmes :

— Edwige... mon enfant, Edwige !...

Elle, rugissant au milieu de ses sanglots :

— Ma fille !... ma fille !...

Cette scène était affreuse.

Tout à coup, la porte s'ouvrit violemment, comme poussée du dehors par une main inconnue...

Et la jeune fille, échevelée, haletante, éperdue, vint tomber sans mouvement dans les bras de son père.

X

DE L'AUTRE COTÉ DE LA MURAILLE.

A peine Edwige avait-elle franchi la porte secrète, à peine le bruit de la serrure, se refermant tout à coup, s'était-il éteint derrière elle, que la jeune fille, levant ses beaux yeux en pleurs vers le ciel, avait ployé le genou pour prier avec ferveur.

Puis, elle se releva lentement, et promena tout à l'entour un regard plein d'épouvante et d'alarmes.

La chambre où elle se trouvait maintenant tranchait d'une complète façon avec le boudoir coquet de la maison mitoyenne.

C'était une salle basse, sombre et tellement humide que, bien qu'on fût en plein été, il y avait un reste de feu dans l'âtre.

Du reste, pas d'autre lumière que celle-là.

On a souvent dit que les lieux habités par de mauvaises passions leur empruntent je ne sais quel aspect sinistre qui leur est propre.

La maison du quai confirmait largement cette observation psychologique.

Le crime suintait à travers ces murailles délabrées, il semblait avoir tissé lui-même ces toiles d'araignées qui pendaient entre les solives du plafond tout hérissé de

scories poudreuses... il devait ramper sous la forme répulsive de mille invisibles reptiles, tapis dans les nombreuses lézardes et dans les fanges raboteuses du plancher... Il était dans tout, il était partout !...

Dans ce repaire, néanmoins, se montraient d'un air honteux quelques meubles neufs : un élégant sopha... quelques fauteuils de velours, un grand lit à rideaux cramoisis, pareils à ceux de la fenêtre.

Craignant à chaque pas de tomber dans un piége, Edwige s'avança précautionneusement, entr'ouvrit toutes les tentures, regarda dans tous les meubles, et d'un doigt craintif palpa tour à tour les quatre murailles.

Rien !...

Dès lors elle respira plus librement, et après avoir peu à peu repris ses esprits troublés, elle songea à découvrir quelque moyen de fuite, quelque issue ménagée par la Providence, en laquelle son âme avait foi.

Du côté de la porte secrète, il n'y fallait pas penser.

Les deux murailles latérales ne présentaient aucune ouverture.

Mais sur la quatrième paroi du parallélogramme formé par la chambre, se dessinaient en noir et la porte et la fenêtre.

La jeune fille courut premièrement à la porte.

Une énorme serrure la fermait à double tour et ne permettait aucune espérance.

Après un soupir de découragement, Edwige glissa le long du mur jusqu'à la fenêtre, et passa sa blonde tête entre les deux rideaux couleur de sang.

Mais elle ne put rien voir... rien qu'un grisâtre volet qui lui masquait le ciel.

En ce moment, néanmoins, et comme ravivée par le Dieu qu'elle venait d'évoquer dans sa prière, la flamme s'éleva tout à coup dans l'âtre, et lui montra, à la rougeâtre lueur d'un rapide éclair, que les deux crochets, par lesquels était attaché le volet, se trouvaient pres-

que entièrement descellés dans la pierre en ruine qui lui servait d'encadrement.

Prompte comme la pensée, Edwige jeta sa main palpitante sur l'espagnolette.

Hélas! au même instant, une clef cria soudain dans la serrure; et presque aussitôt le chambellan parut sur le seuil de la porte extérieure qui se refermait immédiatement derrière lui.

Immobile d'abord et muette d'effroi, la jeune fille se prit à courir follement par la chambre, dès le premier pas que fit l'horrible vieillard.

— Eh!... eh!... ricanait-il en poursuivant déjà sa proie. Vous n'avez pas voulu comprendre que je vous aimais, ma mie... comprenez-vous, maintenant?

Et il était parvenu à lui saisir la main.

Quelle que soit d'ailleurs son innocence, toute femme possède un vague instinct qui, secrètement, l'avertit de certains dangers.

Edwige retira vivement sa main, et bondissant comme une gazelle effarouchée, s'enfuit à l'autre extrémité de l'appartement.

Le chambellan savait n'avoir plus besoin de paroles pour exprimer sa pensée; du reste, il eût été incapable en cet instant d'en prononcer aucune.

Haletant, oppressé, ivre de luxure, il marchait sur la jeune fille en bégayant des sons inarticulés, en étendant vers elle ses mains fiévreuses, en trébuchant presque à chaque pas.

Néanmoins, le vieux satyre avançait toujours.

Il parvint enfin à acculer sa victime dans une encoignure... Il lui barra le passage en écartant ses genoux tremblants : il la saisit à la ceinture dans ses bras...

La pudeur révoltée prête parfois à la plus débile vierge une force surhumaine.

Edwige repoussa si vaillamment le hideux vieillard, qu'il s'en fut rouler tout abasourdi jusque sur le sopha, qui, fort heureusement, se rencontra là, sans quoi notre grand chambellan fût tombé tout simplement par terre.

Bien qu'amortie, cette demi-chute excita la rage du lubrique Autrichien, et lui rendit une nouvelle vigueur, qui l'allait rendre cette fois réellement redoutable à la blanche fiancée d'Horace.

Il se releva donc en dardant sur elle de si épouvantables regards, que la jeune fille frissonna soudain dela tête aux pieds, et jeta un cri.

C'est ce cri que, de l'autre côté de la muraille, avait entendu Fabritzius... c'est à ce cri qu'il avait aussitôt répondu par de terribles imprécations qui parvinrent également à traverser la muraille.

A son tour le chambellan eut peur.

Mais sans renoncer pourtant à assouvir la passion qui enflammait ses sens.

Loin de là, il sentit qu'il fallait se hâter. Il résolut spontanément de joindre la ruse à la violence... et exhibant de sa poitrine une petite clef d'acier qui lui pendait au cou :

— C'est celle de la porte secrète, râla-t-il d'une voix stridente et rauque... Ton père est là... sois à moi... Personne ne le saura, et je te rends à ton père!...

— Misérable! s'écria l'indignation d'Edwige. Tuez-moi plutôt... tuez-moi donc!

Le chambellan allait répondre...

Tout à coup, un heurt violent retentit à la porte du quai.

— Mon Dieu! fit la jeune fille en se précipitant à genoux. Oh! mon Dieu... ayez pitié de moi!

Au bruit inattendu qui venait du dehors, le vieillard avait d'abord reculé d'un pas, mais presque aussitôt, poussé par je ne sais quelle folle rage, il se ramassa sur lui-même, et, comme une hyène furibonde, il se rua frénétiquement sur sa proie.

Mais déjà les volets disjoints avaient gémi dans leurs mortaises en poussière, déjà toutes les vitres de la fenêtre volaient en éclats.

Un homme, en même temps, s'élançait dans la masure.

XI

COMME QUOI L'ON SE PREND PARFOIS A SON PROPRE PIÉGE.

Cet homme, c'était Horace.

Aussitôt après avoir lu le billet du chambellan, il avait couru vers la masure du quai, il y était arrivé presque en même temps que Fabritzius au boudoir de la Dogaresse.

La lettre indiquait le rendez-vous pour neuf heures et demie, et neuf heures venaient seulement de sonner.

Mais qu'importait au fiancé d'Edwige.

Il marcha tout droit à la porte de la masure.

De son côté, Spadator, qui se trouvait en embuscade à l'angle d'un pan de mur voisin, Spadator vit parfaitement passer l'artiste promis à son poignard, et tout naturellement réfléchit in petto qu'il devançait de beaucoup l'instant fatal.

Mais ceci n'était point l'affaire du bandit, lequel avait la réputation d'être consciencieux et ponctuel... mais rien de plus...

Or, on l'avait payé pour faire parvenir une lettre, et la lettre était à point parvenue; pour se tenir en embuscade dès neuf heures, et il se trouvait à son poste; —

pour assassiner le premier homme qui ressortirait de la masure, et il était des plus résolus à remplir jusqu'au bout les conditions du pacte... voilà tout.

Quant à s'enquérir pourquoi la victime arrivait ou plus tard ou plus tôt... quant à travailler à ce que cette demi-heure d'avance ne dérangeât pas les plans du chambellan... quant à faire autre chose que ce pour quoi il était soldé d'avance :

— Nenni... nenni, monseigneur!... murmura tout bas le sacripant. Tout ce qui entre ne me regarde pas... je n'ai affaire qu'à celui qui ressortira le premier... le premier, c'est bien convenu... si notre homme arrive plus tôt... tant mieux pour moi... j'aurai plus tôt fini!...

Là-dessus, il se renveloppa dans son manteau, et marchant à son tour vers la masure, il vint s'adosser au chambranle même de la porte basse ainsi qu'une caria tide vivante.

Horace avait déjà frappé à cette porte... Voyant qu'elle ne s'ouvrait pas au premier appel, Horace avait déjà brisé les volets... Horace déjà se trouvait dans l'intérieur.

Le brouillard était tellement épais en cet instant, qu'à son arrivée Spadator ne s'aperçut même pas de l'effraction. Du reste, il s'en fût aperçu qu'il n'en eût pas bougé davantage; il n'était pas payé pour ça!...

A l'aspect, cependant, de son fiancé, de son libérateur, Edwige jeta d'abord un cri de joie.

Puis, inspirée par une sorte d'élan électrique, elle arracha vivement la clef d'acier qui pendait au cou du chambellan terrifié, et d'un seul bond elle s'élança jusqu'à la porte secrète.

— Lâche!... disait durant ce temps-là l'artiste en saisissant l'Autrichien au collet. Lâche... lâche!...

Bien qu'épouvanté, bien que tout ahuri, le chambellan comprit aussitôt la nouvelle situation que lui créait la malencontreuse arrivée d'Horace, et la soif de la vengeance prêtant à ses esprits une lucidité merveilleuse :

— Soit... monsieur... nous nous battrons! répondit-il d'un air des plus belliqueux, en se ressouvenant tout à coup que le poignard de Spadator attendait Horace au seuil de la masure. A l'instant, là... sur le quai... nous nous battrons!

— A l'instant... consentit éperdument l'artiste, à l'instant!

Edwige entendit ces mots, pendant lesquels elle avait déjà tourné la clef dans la serrure.

Et elle, qui venait de se montrer si forte contre son propre péril, elle pâlit tout à coup devant le nouveau danger qui menaçait Horace; elle perdit la tête, et par sa chute même ouvrant la porte secrète, elle vint tomber de l'autre côté de la muraille entre les bras de son père.

— Edwige... Edwige! s'écria Fabritzius en la déposant avec angoisse sur l'ottomane.

— Perdue! murmura la Dogaresse attérée.

— Oui... perdue... perdue par vous!

— Non... sauvée par moi... sauvée! répondit soudain Horace, qui pénétrait dans le boudoir, et qui, tenant toujours le chambellan par la cravate, le força brusquement à s'agenouiller devant sa victime évanouie.

— Comment... comment?... palpitèrent à la fois la Dogaresse et le marquis.

— Conduit par Dieu, expliqua rapidement Horace, j'entrais dans la masure presque en même temps que ce misérable... et maintenant il ne me reste plus à le punir que de la pensée d'un crime!

— Un duel!... soit... j'ai accepté le duel... répliqua le chambellan, qui se débattait toujours aux mains du jeune homme. Mais conduisez-vous du moins d'une façon digne de votre adversaire... et sortons à l'instant... monsieur... sortons!

A ce dernier mot, l'artiste enfin lâcha le grand seigneur, et, par un geste plein de noblesse, il lui indiqua l'ouverture béante encore de la porte secrète.

— Passez le premier!... fit l'Autrichien avec une

indifférence si parfaitement jouée qu'elle semblait de la pure courtoisie.

Pressé d'en finir, Horace avança d'un pas.

Un pas de plus, et il était perdu!

Mais, avant de risquer sa vie, il voulut une dernière fois contempler le visage toujours sans regard de sa bien-aimée, et en se retournant vers Edwige, il surprit une expression de si haineuse joie sur la face hypocrite de son antagoniste, qu'un providentiel soupçon lui traversa soudain l'esprit, et qu'il recula instinctivement d'un pas.

— Marchez devant... insista le chambellan avec une évidente contrariété, marchez donc!

Au lieu de répondre immédiatement à son adversaire, Horace lui plongea jusqu'au fond de l'âme un magnétisant regard, et cette fois, tout à fait éclairé par je ne sais quelle vague prévision descendue d'en haut :

— Non! s'écria-t-il avec une impérieuse volonté. Non... tu fuirais... lâche... ou bien tu me frapperais traîtreusement... passe le premier, au contraire... passe le premier!

A cette déclaration renversante, le chambellan rougit jusqu'aux oreilles, et fit un terrible saut de carpe en arrière.

— Non pas... monsieur... non pas! balbutiait-il en même temps, et d'un air si complétement déconcerté que la trahison devenait de plus en plus flagrante.

Horace, d'ailleurs, n'avait plus le loisir de la réflexion... Edwige allait peut-être sortir de son évanouissement... Edwige à son réveil ne devait considérer tout ce qui s'était passé dans la masure que comme un mauvais songe.

Sans ajouter une seule parole, l'artiste s'élança donc sur le chambellan, l'empoigna rudement par les deux épaules, le poussa à travers la porte secrète, lui fit traverser au pas de course la salle de la maison voisine, et, malgré ses contorsions, malgré ses cris, malgré ses prières, le portant toujours d'une main, tandis que de

l'autre il ouvrait la porte extérieure, il le jeta devant lui sur le quai.

Spadator attendait toujours... Spadator, ponctuel et sourd comme le destin, planta fatalement son poignard dans la première poitrine qui s'offrit à ses coups.

Or, cette poitrine-là... c'était celle du chambellan!



XII

OU LES ÉVÉNEMENTS SE PRÉCIPITENT.

Tout ce que nous venons de raconter s'était passé, certes, en bien moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire.

Cependant les événements allaient se précipiter avec une rapidité bien plus grande encore.

D'abord, aussitôt après la disparition d'Horace, Fabritzius avait fait un mouvement pour le suivre... puis, se bornant à le rappeler avec une douloureuse angoisse :

— Horace... Horace! s'était-il écrié, en retournant son visage indécis vers Edwige, Horace... que faire? je ne puis cependant pas abandonner ici ma fille?

A ce mot, la Dogaresse n'avait répondu que par cette humble et timide supplication :

— Ne suis-je pas là... moi!

— Vous... jamais!

En ce moment un terrible cri s'était élevé du côté du fleuve.... un cri d'agonie!

Cette fois, le marquis n'hésita plus, il s'élança dans la masure.

Par l'autre porte, Horace y rentrait au même instant, mais pâle, effaré, et murmurant sous l'empire d'une vive émotion :

— Fuyons... Fabritzius... fuyons... Un misérable, aposté peut-être pour m'assassiner, vient de frapper d'un coup de poignard le chambellan que, par bonheur, je poussais devant moi... et des soldats que sans doute envoyait Knipp... des soldats qui accourent et qui déjà se sont emparés de Spadator... pourraient fort bien dans le premier moment nous arrêter aussi!

— Oui... fuyons... mais comment? s'écria le vieillard avec un geste expressif vers le boudoir, où restait encore la Dogaresse, agenouillée près d'Edwige, qui commençait à rouvrir les yeux.

Horace demeura sans réponse à cette embarrassante question.

Fabritzius, de son côté, réfléchissait au moyen de s'échapper tous trois sans péril.

Mais le ciel, évidemment, les protégeait.

Depuis quelques secondes déjà, Knipp avait paru sur le seuil du boudoir, qu'il venait de traverser en courant, après avoir au préalable promené tout à l'entour un rapide regard. Il passait maintenant sa tête de Scapin effarouché par la porte secrète; il murmurait à voix basse et comme pour répondre à la muette interrogation de ses deux amis :

— La voiture est là... devant la maison... sur la place.

— C'est Dieu qui nous l'envoie! s'écria le fiancé d'Edwige. Redescends vite, Knipp, et dis au postillon que nous te suivons à l'instant... qu'il remonte promptement à cheval... qu'il se tienne prêt à partir au galop dès qu'une voix lui criera :

— En avant!

A ce dernier mot, dans le boudoir, la Dogaresse releva la tête.

Mais Knipp ne remarqua rien; obéissant et rapide, il traversa de nouveau le boudoir et disparut.

Quant à Horace, il s'était retourné vers Fabritzius; il lui disait :

— Eh bien!... père... qu'attendez-vous?... Partons!

— Oui... répondit le vieillard... mais avec elle...

Ils revenaient, en même temps, vers Edwige.

Devant eux se redressa tout à coup la Dogaresse, barrant intrépidement le passage, et qui leur demandait avec des yeux étincelants :

— Avec elle... Eh bien!... et moi?

— Elle ose encore! murmura sourdement le marquis de Saint-Fargeau.

— Oh! fit l'indignation de l'artiste.

Mais la Dogaresse ne s'émut nullement de cette double apostrophe... les injures maintenant ne pouvaient plus l'atteindre... et d'une voix pleine de maternelle énergie :

— Oui!... déclara-t-elle. Oui!... je la garde... Oui!... je la veux... car voilà treize ans que je la cherche et que je la pleure... car elle m'appartient maintenant... car je suis sa mère!... Et vous ne nous séparerez pas... Je vous en défie!

Debout et comme grandie par la maternité, les bras étendus en travers de la porte, le sein palpitant, le front audacieux, l'Italienne était devenue sublime.

Cependant, derrière elle et sans qu'elle pût s'en apercevoir, Edwige avait à moitié repris ses sens, Edwige avait tout entendu... Edwige retombait brisée et répétant avec terreur :

— Ma mère!... elle!... ma mère!...

De l'autre côté, les deux hommes s'entre-regardaient comme pour se communiquer mutuellement le courage d'anéantir cet obstacle imprévu...

Tout à coup la porte du quai se rouvrit avec fracas, et la masure se remplit de soldats, parmi lesquels Spadator se débattait en criant avec une rare effronterie :

— C'est un malentendu... c'est un malheur... ce n'est pas moi... messieurs... ce n'est pas moi!

Cette scène produisit naturellement dans l'étroite masure un assez long tumulte, pendant lequel la pauvre mère fit à ses deux ennemis un geste suppliant, pendant lequel ses deux ennemis ne lui répondirent que par un impitoyable regard.

— Tout... pensa spontanément la Dogaresse... Oui!... tout... plutôt que de perdre une seconde fois ma fille!

Puis, aux soldats, et montrant tour à tour Spadator et les deux artistes :

— Cet homme a raison... s'écria-t-elle tout à coup... voici ses complices... messieurs... voici les véritables assassins!

Enfin, alerte et subtile ainsi qu'une louve qui veut sauver ses louveteaux, elle glissa au chef des soldats une poignée d'or, tandis que son autre main, convulsivement ramenée en arrière, arrachait sans être vue la clef de la serrure... Elle se précipita alors dans le boudoir; — elle referma vivement à double tour la porte secrète; — elle courut vers sa fille; — elle l'enleva sans hésiter dans ses bras; — et courant toujours sans même ployer sous ce précieux fardeau, elle descendit jusqu'à l'entrée de la maison.

La chaise de poste se trouvait là précisément... la portière se trouvait ouverte.

La Dogaresse s'élança dans l'intérieur de la voiture, et cria au postillon :

— En avant!

Les quatre chevaux partirent immédiatement avec une telle impétuosité, que le pauvre rapin, qui tentait vainement de les arrêter, fut assez rudement renversé sur le pavé.

— Ah bah! fit-il en se relevant, mais déjà trop tard.

XIII

DEUX JAMBES CONTRE SEIZE.

La chaise de poste, cependant, n'était pas encore hors de vue, que le rapin prenait une résolution.

— Attachons-nous une paire de pattes!... cria-t-il à Roschen qui le contemplait en souriant du seuil de la maison.

— Comprends pas! fit l'Allemande étonnée.

— Courons toujours... poursuivit-il en l'entraînant orcément par la main... je t'expliquerai le logogriphe au grand trot!...

— Comment!... tu veux suivre un attelage de quatre chevaux?...

— Deux jambes contre seize... ça ne m'effraye pas... j'ai des jarrets d'autruche.

— Mais... moi...

— Toi... ma chérie... pour le quart d'heure... il faut que tu galopes de front avec ton époux...

— Mon époux?...

— Eh bien!... oui... là... je t'épouse... ma foi! tant pis... je suis capable de tout pour le bonheur de mon maître, et comme présentement il s'agit pour le rendre heureux

de tricoter des jambes... tricote ferme... et je t'épouse !...

— Bien vrai ?...

— Parole d'honneur !...

Roschen ne répondit plus, mais se prit à courir pour le moins aussi fort que Knipp.

— Bravo... heup... heup... heup !... cria le jovial rapin en claquant, pour ainsi dire, de la langue.

Déjà les chevaux avaient tourné l'angle de la place : notre couple coureur doubla bientôt le même cap avec un égal succès.

La chaise de poste s'engagea dans l'un des faubourgs de la ville, Knipp et Roschen s'y engagèrent bravement aussi, quoique commençant à souffler quelque peu.

Par bonheur, à quelques pas de là, la chaussée s'élevait en pente assez rapide, et de plus le chemin ravagé par les paveurs obligeait les voitures à se ralentir, surtout dans une nuit aussi obscure que celle-là.

Le rapin profita de cette bonne aubaine pour donner quelques explications à sa naïve Dulcinée, qui trottinait encore de confiance, mais qui continuait à ne pas comprendre.

— Écoute !... lui dit-il d'une voix essoufflée. Ta maîtresse enlève la fiancée de mon maître... où ça ?... du diable si je m'en doute. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne le saurait jamais, et qu'il en mourrait de chagrin... je t'en réponds... il l'aime tant, ce pauvre M. Horace !... Si j'eusse perdu cinq minutes seulement pour remonter l'avertir, je perdais du même coup les traces de la voiture... et c'était fini sans retour !... Au lieu de ça, je pars incontinent... et c'est toi qui lui diras tout...

— Mais si tu m'emmènes avec toi ?... observa judicieusement Roschen.

— Quelques enjambées encore seulement, riposta le rapin, et je te restitue la respiration...

— Ah... tant mieux... ouf !

— Ne m'interromps plus... et retiens à la lettre toutes les recommandations suivantes... Ce chemin est la route d'Italie... tu la reconnais, n'est-ce pas ?

— Ya, meinherr Knipp... c'est là-haut... dans un petit bois de seringats... qu'un certain soir d'avril...

— Chut!... ne pensons qu'au signor Horace... Tu vas immédiatement l'aller retrouver... tu lui diras que l'Italienne enlève mademoiselle Edwige par la route d'Italie...

— Bien.

— Tu ajouteras que je vais imaginer un moyen quelconque de me colloquer dans la voiture... et que partout où elle ira, j'irai.

— Vraiment?

— A toutes les postes où l'on changera de chevaux, continueras-tu, Knipp adroitement descendra, et sur la grande porte même de l'hôtellerie, tout à l'entour de la serrure, il barbouillera un encadrement noir... ce qui voudra dire : Edwige a passé là, mais elle s'est vue entraîner plus loin...

— Tiens... tiens...

— Ça n'est pas trop bête, ça... hein?

— Je le pensais, et...

— Motus! nous n'avons pas le temps de nous faire des compliments... Enfin, concluras-tu, lorsque la voiture s'arrêtera sous la remise, et qu'on ne redemandera plus de chevaux, l'encadrement, au lieu d'être noir, sera d'un vermillon triomphant... ce qui signifiera en bon français : Il est superflu de courir plus loin, Edwige est là... voilà!

— Bravo!

— As-tu bien retenu tout?

— Sans en perdre un seul mot, mais...

— Embrassons-nous vite alors, et plus vite encore, tourne-moi les talons...

— Hi... hi... hi!

— Pleurons pas... si tu veux que je puisse encore rattraper mon équipage, qui fort heureusement va avoir à monter au pas l'une des plus raides côtes de l'Allemagne... je ne me soucie nullement de trotter à pied jusqu'à la péninsule...

— File donc vite, alors...

— C'est ce que je fais... heup... heup... heup!...

— Bon voyage, Knipp!

— Roschen, bonsoir!

Là-dessus, nos deux amants se séparèrent, la caméristе, la larme à l'œil et redescendant à petits pas le faubourg, le rapin au contraire reprenant ses jambes à son cou, et criant d'une voix pleine d'ardeur :

— A nous deux maintenant, madame la Dogaresse!

. . . .

Fort heureusement, ainsi que l'avait annoncé Knipp, la côte était d'une extrême difficulté; ce fut au sommet seulement qu'il put se rapprocher de la chaise de poste.

Encore l'attelage commençait-il à reprendre le galop.

Mais Knipp ne s'était pas vanté, il avait vraiment des jarrets d'autruche.

Il se précipita comme la flèche au vent, glissa d'abord et tomba le nez dans une ornière, se releva tout aussitôt, ainsi qu'une balle élastique, courut de plus belle, rejoignit enfin la voiture, agrippa l'une des courroies qui flottaient derrière, et, non moins leste qu'un gamin de Paris, sauta sur le strapontin avec un cri d'allégresse.

Fâcheux cri, qui fit aussitôt retourner le postillon, lequel cingla son grand fouet à travers la chevelure ébouriffée du rapin.

Alerte à la parade, Knipp incontinent baissa la tête, et se tint coi, mais le corps ployé en deux et se dissimulant à l'inhospitalier postillon, dans la plus gênante des positions qu'on puisse imaginer en voyage.

Aussi maugréait-il à part lui, et avec une grimace tout au plus semi-comique :

— Mein Goth!... c'est que je suis fort mal à mon aise, moi. Pourvu qu'on ne m'emmène pas ainsi jusqu'à Rome.

XIV

SOUS LES VERROUS.

Il faut que le lecteur veuille bien se transporter dans l'un des plus tristes cachots de la capitale du duché.

Là, à l'indécise clarté d'un étroit soupirail, il entreverra deux hommes.

L'un, qu'il aura peine à reconnaître, car ses cheveux grisonnants ont achevé de blanchir en une nuit.

C'est Fabritzius.

L'autre, c'est Horace.

En se débattant avec une folle rage contre les soldats, il a reçu sur le crâne un si violent coup de crosse de fusil, que le sang perle encore sur son front livide.

Il y a vingt-quatre heures déjà qu'il a reçu cette horrible blessure!

La nuit commence à obscurcir davantage encore le cachot; profond silence.

Il y a quelques heures du moins, Spadator était là, qui parlait, qui marchait, qui semblait vivre.

Mais les preuves étaient évidentes contre le bandit, on est venu le quérir vers le déclin du jour pour le faire comparaître devant un tribunal, et il est probable qu'à

cette heure ses comptes sont définitivement réglés avec la justice humaine.

Quant à ses deux prétendus complices, comme rien ne les accuse que la dénonciation de la Dogaresse, on s'est arrêté devant leurs dénégations énergiques; mais la prison ne relâche pas aussi facilement l'innocence, on cherche d'autres preuves, on attend...

Ceci posé, le lecteur comprendra sans peine à quelle impuissante colère, à quelles épouvantables douleurs, à quelle torture morale sont en proie le père et le fiancé d'Edwige.

Ils savent la jeune fille enlevée par la Dogaresse, mais rien de plus; Roschen n'a pu parvenir jusqu'à eux, ils sont au secret le plus absolu... et dans une semblable situation, le secret, c'est l'enfer!

Il y a cependant dans cette prison un gouverneur plus intelligemment humain que ne le sont d'ordinaire ses pareils.

Il a bien voulu écouter Fabritzius, ou plutôt le marquis de Saint-Fargeau, car un simple manant n'eût peut-être pas obtenu cet honneur.

Il s'est même radouci jusqu'à permettre de faire parvenir au grand-duc une pétition dans laquelle le vieil émigré sollicite une audience, dans laquelle surtout il supplie pour qu'on accorde les secours de l'art à la blessure de son compagnon d'infortune, qui commence à lui inspirer les plus vives inquiétudes.

Depuis vingt-quatre heures, en effet, le crâne d'Horace est entr'ouvert... Depuis vingt-quatre heures il reste plongé dans une étrange et morne atonie... Depuis vingt-quatre heures il semble prêt à tout instant à perdre la raison; qui sait même, peut-être la vie.

Une réponse du grand-duc pourrait tout sauver, et cette réponse ne peut plus être entravée par le chambellan, car le chambellan doit être mort, ou du moins pour longtemps hors d'état de faire le mal.

Mais la pétition est partie depuis le matin... rien encore... et voici la nuit!

Avec elle le malaise d'Horace semble à chaque minute augmenter encore... la fièvre le fait frissonner comme la feuille au vent... il pousse des gémissements de plus en plus plaintifs.

Pour la centième fois, le vieillard quitte la pierre sur laquelle il est assis... il traverse à pas lents le cachot, et la main sur l'épaule du jeune homme :

— Horace! dit-il d'une voix pleine de compatissante angoisse.

Horace relève alors sa tête engourdie, le regarde d'un air égaré, mais reste sans répondre.

— Ami, tu souffres?

— Non, je pense!

— Et voilà justement ce qu'il ne faudrait pas... dans ton état... cette constante absorption dans une unique pensée peut devenir fatale... Depuis deux nuits tes yeux ne sont pas fermés... Jette-toi sur ce grabat, mon pauvre enfant... tâche d'y trouver quelques minutes de repos.

—Dormir!... interrompt enfin l'artiste avec une navrante amertume.

—Pourquoi pas?... J'ai besoin de sommeil aussi, moi... je vais essayer... Là, murmura Fabritzius avec toute une maternelle câlinerie dans l'accent et dans le regard... dormons tous les deux... je t'en supplie... dormons!

Cette fois encore la bouche d'Horace reste muette... mais il tente un douloureux effort pour se soulever, mais, debout bientôt et chancelant, il s'affaisse sur lui-même, il s'agenouille péniblement, il murmure avec une poignante émotion :

— Oui... oui... Mais avant, père... prions, prions pour elle!

Une larme roule à ce mot sur la joue frémissante du vieillard, et il tombe à genoux au côté du jeune homme.

Silencieuse et fervente prière... prière du dévouement et de l'âme!... Un ange invisible descendit sans doute pour la recueillir au fond de ce sombre cachot, pour

l'emporter jusqu'en haut du ciel à l'oreille même de Dieu.

Les verrous ont déjà répondu... la lourde porte de fer a crié sur ses gonds, le gouverneur de la prison apparaît sur le seuil, et dit avec un certain respect :

— Monsieur le marquis, le grand-duc vous entendra demain à son petit lever... mais, en attendant, et quoique sans vous rendre encore à la liberté, il ordonne que vous passiez la nuit dans une chambre plus digne de votre naissance et de vos malheurs... Quant à votre compagnon, dont on sait apprécier le mérite, il va être immédiatement transféré dans une maison de santé voisine, où dès ce soir il recevra tous les soins que sa blessure réclame.

—Merci!... oh! merci, monsieur! s'écria Fabritzius avec une profonde reconnaissance.

— Nous séparer!... murmure Horace en se rapprochant du vieillard avec un instinctif effroi.

— C'est l'ordre du grand-duc, insiste solennellement le gouverneur.

—Je t'en supplie, mon fils! ajoute tendrement le vieillard... je t'en supplie au nom surtout de celle que tu aimes... Car il nous faut demain toute notre intelligence et toutes nos forces pour nous mettre à la recherche d'Edwige.

Edwige! ce seul mot galvanisa le jeune homme, qui tout à coup se redressa, résolu, vaillant, presque guéri déjà, et qui suivit aussitôt le conducteur qui l'attendait, en s'écriant d'une voix rassérénée :

— A demain... père... à demain!...

Quelques minutes plus tard, dans la première maison de santé de la ville, le docteur le plus en renom lavait et pansait le front ensanglanté d'Horace.

Il ordonna du repos, du calme surtout.

— Car, ajouta-t-il avec le sinistre hochement de tête dont la science accentue habituellement ses arrêts dangereux, c'est une terrible blessure!... Au moindre choc... la mort!... A la première émotion... la folie!...

Horace dormit peu, et songea beaucoup.

— Ça va mal... ça va mal! fit le médecin à sa visite matinale. Il lui faut absolument de l'air, du mouvement, de la distraction. Descendez-le au jardin, et qu'on laisse arriver jusqu'à lui les personnes qui pourraient le demander... mais en se défiant avec soin de tout ce qui serait de nature à raviver son désespoir.

Contre toute attente, le blessé put se tenir debout, marcher au bras d'une bonne sœur grise, voire même traverser le jardin et arriver à l'extrémité du parc, qu'un large saut-de-loup séparait de la campagne, c'est-à-dire de la liberté!

Là, son doux guide le fit asseoir sous un rayon du soleil levant, et s'efforça de le distraire de sa mélancolie obstinée.

Mais l'artiste avait toujours le regard fixe et morne, mais l'artiste ne desserra pas ses lèvres crispées et pâles.

— Pauvre jeune homme! murmura tristement la sœur de charité. O mon Dieu!... envoyez donc à mon secours quelque visite amie qui puisse réveiller son âme ensevelie dans la douleur.

Le bon Dieu doit se plaire à exaucer les vœux des anges qu'il laisse descendre dans les hôpitaux!

En ce moment, il sembla vouloir en donner la preuve.

De l'allée voisine, déboucha tout à coup une jeune fille qui cherchait Horace.

C'était Roschen.

A son approche, un rapide éclair illumina l'œil du blessé... Sa lèvre en même temps essayait presque de sourire.

Mais, une seconde après, son front se rembrunit, et d'un air d'embarras il regarda la sœur grise.

— Je comprends... fit-elle avec une compatissante indulgence... Vous désireriez rester seul avec mademoiselle... Eh bien!... soyez satisfait... voici précisément l'heure de l'office... je vous quitte pour quelques

minutes... Ah!... mais je ne vous abandonne pas pour cela... je vais prier pour vous!...

Et, après avoir murmuré quelques prudentes recommandations à l'oreille de la visiteuse, la bonne sœur se retira.

Horace, à l'instant s'élança vers Roschen, lui saisit fiévreusement la main, et avec un cri qui était tout un poème :

— Edwige!... demanda-t-il.

La grisette allemande avait de la mémoire; elle répéta mot pour mot tout ce que lui avait dit Knipp.

Durant ce récit, Horace demeura immobile, attentif, et comme l'esprit en travail.

Puis, quand ce fut terminé :

— La route d'Italie?... demanda-t-il impatiemment, et, pour ainsi dire, afin d'incruster les mots dans sa mémoire...

— Oui, répliqua Roschen avec un léger frissonnement, car la physionomie songeuse de l'artiste commençait à lui inspirer un certain effroi, car il semblait méditer quelque étrange projet.

— Noir... partout où elle aura passé?

— Oui.

— Quand elle sera là... rouge?

— Oui.

Aussitôt, par un bond surhumain, Horace franchit le saut-de-loup... et, courant comme un insensé, il ne tarda pas à disparaître dans la campagne.

XV

PREMIÈRE ÉTAPE.

Ce fut toute une odyssée drôlatique que le voyage du rapin.

D'abord, durant tout le premier relai, chaque fois qu'il voulut se tenir debout, le maudit fouet du postillon le contraignit à se repelotonner aussitôt dans l'incommode posture à laquelle il avait dû se résigner au départ.

Dès qu'il sentit que les chevaux commençaient à ralentir leur course, dès qu'en clignant de l'œil à l'un des angles de la voiture il eut entr'aperçu la rougeâtre lanterne de la première poste, il dégringola lestement du strapontin, et se faufila le long de la muraille jusqu'à la grande porte de l'hôtellerie, autour de la serrure de laquelle il traça le signe convenu, grâce à l'une des deux petites vessies à couleurs dont il avait eu soin de se prémunir chez l'un des droguistes du faubourg (ce que nous avons omis de mentionner), aussitôt après sa séparation d'avec Roschen.

Mais, en se retournant après avoir terminé son encadrement, il aperçut le postillon qui semblait écouter un ordre à la portière de la voiture.

Puis qui, presque aussitôt, alla le répéter à voix basse à l'oreille du maître de poste.

Lequel maître de poste répondit par un signe d'acquiescement, et parut diriger vers le voyageur parasite un geste des plus inquiétants.

— Aïe... aïe... aïe! pensa le rapin. Voici qui me semble assez louche !...

Ainsi qu'on va le voir, maître Knipp ne se trompait pas.

A peine, et de la plus précautionneuse façon, remontait-il sur le strapontin, qu'il se vit brutalement arrêté, empoigné, emporté par trois vigoureux palefreniers qui, malgré ses regimbements, malgré ses supplications et ses cris, le firent inexorablement entrer dans la cour de l'hôtellerie, et bientôt le jetèrent à la volée dans une sorte de cave complétement obscure, dont ils refermèrent la porte à triple tour.

Meurtri, souillé, brisé, Knipp se releva captif.

Durant la première heure, il pesta, il appela, il cria, mais en vain.

Durant la seconde, il parcourut d'un doigt sondeur les quatre murailles humides, afin de s'assurer que la cave ne renfermait aucune espèce d'issue dont on pût profiter pour une évasion.

Vainement encore.

Alors, comme évidemment il ne pouvait plus rien pour ses amis, et que de plus il était toujours philosophe, notre rapin s'accommoda de quelques bottes de paille rencontrées sous sa main dans l'exploration de la cave, et, se couchant dessus de tout son long, il s'endormit profondément.

Combien de temps dura son sommeil, nous l'ignorons.

Tout ce qu'il nous est possible de préciser, c'est qu'il faisait déjà très-grand jour, lorsque notre prisonnier sentit vaguement qu'il pleuvait sur son nez, et par conséquent se réveilla.

Cette malséante ondée lui venait directement par un

soupirail que le brouillard l'avait empêché de distinguer dans la nuit.

Il rappela ses souvenirs d'abord un peu confus, se releva vivement de son lit ou plutôt de sa litière, avisa quelques futailles vides, s'en fit une échelle, grimpa dessus, passa par le soupirail, et finalement se retrouva sur la grande route!

Il y faisait une boue à désespérer M. Mac-Adam luimême... il y tombait des hallebardes.

— N'importe! résolut héroïquement le futur époux de Roschen. Je n'en aurai pas le démenti... En route!

Et il reprit sa piste.

Mais, au bout de deux ou trois lieues, meinherr Knipp commença à se ralentir sensiblement.

Il se sentait trempé jusqu'aux os, il était à jeun, il était éreinté.

Que faire en cette conjoncture?

Depuis la trop hospitalière hôtellerie, où il avait cru prudent de ne pas rentrer... et pour cause, pas une seule chaumière ne s'était encore rencontrée sur cette route déserte, pas la moindre auberge ne s'offrait à l'horizon.

Pour surcroît d'angoisse, maître Knipp n'était pas certain de s'être parfaitement orienté, et commençait à craindre de n'avoir tant souffert que pour retourner tout bonnement sur ses pas.

Ce dernier doute venant, un peu jésuitement peut-être, en aide à la croissante démangeaison de s'arrêter qu'il avait, notre voyageur aux abois profita d'une rocailleuse anfractuosité qui sembla se rencontrer là tout à propos, et courut s'y mettre à l'abri de l'orage.

Rien de plaisant alors comme le pauvre rapin mouillé. L'eau dégouttait de son chapeau consterné, de ses habits qui clapotaient à chaque mouvement, de ses doigts, de ses cheveux, de ses cils, de son menton, de son nez, de partout. Il était méconnaissable... Il avait l'air d'un triton déguisé, ou plutôt d'un fleuve qui a perdu son urne!

Pourquoi diable ne s'était-il pas mis à couvert plus tôt,

va-t-en dire peut-être? Pourquoi surtout n'avait-il pas demandé quelques renseignements en route?

Mais il pleuvait tant depuis le matin, mais il faisait si mauvais, que Knipp n'avait encore aperçu personne, pas même un chien.

Tout à coup, cependant, il entend rouler enfin, ou plutôt barboter quelque chose au milieu des ornières!

Il regarde!

C'est une charrette conduite par un Rossinante qui n'avance guère plus vite qu'une tortue.

Sous la toile goudronnée qui recouvre cet agreste véhicule, il y a un paysan.

Ce paysan tient en main une gigantesque miche de pain noir surmonté d'un superbe quartier de fromage jaune.

Le rapin fouille aussitôt dans sa poche marécageuse, et non sans peine parvient à y repêcher quelque monnaie.

Puis, tendant la main hors de sa grotte :

— Part à deux! propose-t-il avec un accent capable d'attendrir un huissier.

— Part de quoi? demande le paysan, dont l'étique Bucéphale s'est arrêté tout seul.

— De la charrette... et du déjeuner!

L'homme des champs hésite un tantinet, regarde les kreutzers d'un air assez indécis, puis enfin se décide à les accepter et fait place au rapin, tout en partageant avec une partialité des moins généreuses et le fromage jaune et la miche noire.

Quoi qu'il en soit, voilà Knipp voyageant enfin à l'abri... et par la même occasion déjeunant.

Les premières minutes ne sont troublées que par le bruit des mâchoires.

Puis, le rapin se hasarde à demander si le cheval n'est pas susceptible d'aller un peu plus vite.

Pour toute réponse, le villageois cligne de l'œil vers son pauvre Rossinante, hausse l'épaule gauche d'un air

assez piteux, et de la main droite enfourne dans sa large bouche un énorme morceau de pain.

Knipp imita le paysan.

Nouveau silence, qui se prolongea jusqu'à la dernière miette.

— J'espère, du moins, reprit alors le rapin, que vous chevauchez ainsi jusqu'à la première poste.

— A la première poste... pourquoi faire?

— Au premier village, du moins, où il s'en trouve une!

— C'est un bourg, monsieur!

— Un bourg, soit!... vous m'arrêterez devant le relai...

— Je ne demande pas mieux... je vais à cinquante maisons au delà...

— Merci pas moins... Mais, pour Dieu! tâchons d'avancer un peu plus vite!...

— Hue donc... hue, la Grise!

Le voyage n'en dura pas moins jusqu'à la nuit tombante.

Knipp enrageait.

Comment regagner le temps perdu?... comment retrouver jamais Edwige?

XVI

SECONDE ÉTAPE.

— Voici la poste... dit enfin le paysan. Bonsoir!...

Le rapin sauta vivement de la charrette, entra dans l'hôtellerie, s'informa.

La chaise de poste qu'il poursuivait avait relayé au point du jour, puis, toujours ventre à terre, s'était remise à galoper vers le midi.

— Rapprochons-nous également du midi!... opina chevaleresquement l'indécourageable Knipp.

Fort bien!... mais comment?

Suivant la mode allemande, notre voyageur portait des anneaux d'or à ses oreilles et des boutons d'argent à son gilet.

De plus, la montre jadis soustraite par Spadator avait avantageusement été remplacée.

Il eut donc trouvé promptement un juif qui lui échangea ces inutiles bijoux contre de la monnaie ayant cours.

Puis il revint à l'hôtellerie, sur la porte de laquelle il barbouilla un large ruban noir tout à l'entour de la serrure.

Après quoi, il demanda fièrement une calèche, un coupé, un cabriolet, un véhicule quelconque pour le conduire en poste jusqu'au premier relai.

L'hôtelier n'avait présentement aucune voiture disponible sous la remise.

— Mais en revanche, proposa-t-il, j'ai des chevaux ?

— Diable !... fit le rapin avec une assez piteuse grimace.

— Ne sauriez-vous pas monter à franc étrier?

— Si fait... si fait...

Mais il ajoutait à part lui :

— Je n'en sais rien... je n'ai jamais essayé... Bah!... nous verrons bien!

On ne sera donc pas étonné, deux ou trois heures plus tard, c'est-à-dire vers les minuit, de retrouver au relai suivant notre apprenti cavalier, qui, ployé en deux sur sa monture, cramponné à la crinière, incessamment balloté de droite à gauche et de gauche à droite, fait burlesquement son entrée dans la grande cour de la poste, au milieu des rires et des huées de toute la valetaille.

— Imbéciles! grogne le rapin en essayant de descendre tout seul. Quand on n'a pas l'habitude du cheval... je ne suis tombé que dix-sept fois... aidez-moi donc, animaux!...

Mais l'étranger est si complétement couvert de boue depuis les pieds jusqu'à la tête, que personne ne s'empresse d'obéir.

Un garçon d'écurie enfin se dévoue, l'enlève à bras tendus, et l'assied brusquement sur un banc de pierre.

— Aïe... aïe... aïe!... s'écrie Knipp en se relevant aussitôt. Tout est en compote par là, mon cher... je ne puis que me tenir debout... ou sur le ventre... mais de l'autre côté, jamais!

— Vite... une chambre à monsieur! glapit une grosse servante joufflue.

— A merveille !... mais je voudrais avant tout parler à M. l'hôte.

— Voici, monsieur

— N'est-il pas aujourd'hui passé une chaise de poste ?

— Oui, monsieur... ce matin.

— Avec deux voyageuses?

— La mère et la fille... oui, monsieur... Mais la mère est si jeune et si belle encore qu'on dirait les deux sœurs.

— Et, sans doute, elles ne se sont arrêtées qu'un instant pour changer de chevaux?

— Non, monsieur... la jeune fille s'étant trouvée trop souffrante pour continuer la route... elles ont pris un appartement dans mon hôtel.

— Vraiment?

— La preuve en est que là... sous la remise... vous devez voir leur voiture.

— Prêtez-moi votre bras, que nous allions l'examiner de plus près.

— Volontiers, monsieur.

C'était bien la chaise de poste dans laquelle Edwige avait été enlevée par la Dogaresse.

— La chambre de monsieur est prête, annonçait en cet instant la grosse servante joufflue.

— Dieu soit loué... s'écria Knipp, je puis mettre à profit cette bonne nouvelle!

Néanmoins, craignant encore quelque embûche, il rappela du geste l'hôtelier, et lui dit à l'oreille :

— Pour des raisons majeures... je désirerais vivement entrevoir vos deux voyageuses afin de me convaincre de leur identité... est-ce qu'il n'y aurait pas moyen... sans qu'elles s'en doutent?...

— Oh!... monsieur... de semblables choses ne se font pas dans mon hôtel... mais votre fenêtre s'ouvre en face et au-dessus des leurs... c'est là tout ce que je puis vous offrir... Bonne nuit, monsieur!...

— Mon cher monsieur... bonsoir!...

— Faut-y vous conduire? proposait la complaisante Maritorne, en faisant un geste télégraphique avec la chandelle qu'elle tenait à la main.

— Minute!... Viens ici d'abord, que je te glisse deux mots intimes dans le tympan...

— Quoi donc que c'est?

— Monte avec nous deux ou trois livres de beurre très-frais.

— Pourquoi donc faire?...

— Tu verras...

Puis, tandis que la servante intriguée s'empressait, nonobstant, d'obéir, meinherr Knipp se traîna jusqu'à la porte de la rue, exhiba de son gousset la petite vessie de vermillon, et illustra la serrure d'une ornementation triomphante.

Deux minutes plus tard, il était dans sa chambre, avec deux chandelles, une superbe motte de beurre doré, et la grosse servante joufflue.

— Qu'est-ce que nous allons donc faire, monsieur?... questionna la curieuse fille d'Ève.

— Aide-moi d'abord à me déshabiller; car je n'y parviendrais jamais tout seul...

— Et après?...

— Tu feras sécher mes vêtements...tu les mettras même au four si faire se peut... ça ne leur fera pas de mal!...

— Et après?...

— Ouvre la fenêtre, que je m'y accoude... pour cause... et indique-moi l'appartement de ces dames...

— Et après?

— Tandis que je regarde de haut en bas... devant moi... toi aussi, regarde de même...

— Oh!... monsieur!...

— Eh bien?...

— Comme c'est à vif!...

— Tu dois me comprendre maintenant... prends ton beurre, et fais des tartines!...

— Mais, monsieur...

— Graisse sans façon... ma fille... graisse ferme!...

. . . .

Durant l'opération, le rapin contemplait avidement

deux hautes fenêtres éclairées, au premier étage de l'autre corps de bâtiment.

Tout à coup, comme à point nommé, l'une d'elles s'ouvrit.

En face, sur une blanche couchette, reposait la blonde tête d'Edwige.

Au chevet, et dans l'attitude d'un bon ange recueilli, la Dogaresse semblait pieusement veiller sur sa fille.

Ouverte pour un instant sans doute, ouverte afin de rafraîchir l'atmosphère de l'appartement, la fenêtre se referma presque aussitôt.

— C'est étrange! pensa le rapin.

— Là!... c'est fini! criait en même temps la paysanne joufflue, toute l'assiettée de beurre y a passé... Jésus!.. quelle tartine!... et de plus, voilà la couverture faite... vous pouvez vous coucher, monsieur... êtes-vous content?

— Oui... oui, répliqua d'abord meinherr Knipp en se prélassant dans une béatitude parfaite.

Mais à peine achevait-il cette phrase, qu'il poussa un cri perçant.

— O mon Dieu!... qu'y a-t-il? fit la villageoise toute ébaubie.

— Aïe... aïe... aïe! gémissait le rapin avec une affreuse grimace.

— Mais qu'est-ce donc?

—Malheureuse!... qu'as-tu fait?...c'était du beurre salé!

XVII

OU KNIPP DONNE UNE MARQUE DE SENSIBILITÉ DONT ON S'ÉTONNERA PEUT-ÊTRE, ET OU IL SE SOUVIENT D'AVOIR ÉTÉ APPRENTI APOTHICAIRE.

Le lendemain matin, meinherr Knipp se réveilla fort tard, bâilla comme un chanoine, fit jouer toutes ses jointures, palpa tour à tour les diverses parties fort endommagées la veille, sourit en y reconnaissant une amélioration sensible, et finalement se leva des plus dispos.

Mais comment s'habiller?

Le rapin sonna, et attendit en se bichonnant devant un miroir.

Cependant personne ne venait.

Il sonna une seconde fois.

Même résultat... résultat complétement négatif.

Bien qu'en chemise, Knipp entr'ouvrit la porte de sa chambre, afin d'appeler de toute la force de ses poumons.

Mais sa bouche resta muette, car devant la porte, sur une chaise, se trouvaient tous ses vêtements parfaitement secs.

Ne sachant que penser de l'étrange silence qui régnait dans l'hôtel, il s'habilla à la hâte, et descendit dans la

cour, où se promenait l'aubergiste avec une mauvaise humeur évidente.

— Vous n'avez donc plus de valets, aujourd'hui? demanda le rapin.

— Ne m'en parlez pas, répondit l'hôte. Ils ont tous déserté ce matin... et vous me voyez des plus embarrassés, car je ne sais par qui envoyer chez l'apothicaire cette ordonnance que vient de me laisser le docteur pour ma jeune voyageuse du premier.

— O mon Dieu!... serait-elle donc malade?

— Assez gravement, à ce qu'il paraît.... et cette ordonnance...

— Remettez-la-moi bien vite... interrompit vivement Knipp, et je cours à l'instant moi-même...

— Ah!... monsieur... que de reconnaissance!...

Le rapin était déjà parti...

Du train dont il allait, il atteignit bientôt la pharmacie la plus prochaine.

Personne dans la boutique!

Dans le laboratoire, personne non plus!

— Ah çà... maugréa Knipp... ils ont donc tous le diable au corps aujourd'hui dans cette ville!

Puis, après quelques instants d'attente et de réflexion :

— Bah!... fit-il. Heureusement que j'ai été apprenti apothicaire!

Et il lut l'ordonnance, qui sembla d'abord lui causer une forte surprise, puis une certaine inquiétude.

— Entre les mains d'une telle femme, grommelait-il dans sa barbe, c'est bien dangereux! mais le médecin ne la connaît pas... et... c'est fameusement heureux que j'aie été apprenti apothicaire!...

Là-dessus, il prit deux ou trois bocaux de différentes couleurs, manipula quelques autres drogues dans le mortier, fit du tout un mélange blanchâtre, et finalement en remplit un petit flacon orné de la classique étiquette à serpents.

Après quoi, fort satisfait de lui-même, il s'en revint à l'hôtel.

La mauvaise humeur de l'aubergiste semblait n'avoir fait que croître et... enlaidir.

— Toujours seul? demanda le rapin en lui remettant le flacon.

— Toujours! répondit l'hôtelier. Et me voici contraint de monter moi-même chez mes voyageuses cette potion... pour laquelle je vous remercie encore... et de plus cette carafe de limonade... ce verre, tout un plateau enfin!... Mais il n'y a pas eu moyen de retenir mes valets... A midi sonnant, les drôles ont tous couru sur la grand'place.

— Qu'y a-t-il donc à voir de si curieux sur la grand'-place, à midi sonnant?

— Ce qu'il y a... mais c'est juste... vous êtes arrivé seulement d'hier soir... vous ne savez pas...

— Quoi donc?

— Qu'on procède à la pendaison de notre illustre concitoyen... le capitaine Spadator.

— Hein... plait-il... Spadator... enfin... pendu!

Et Knipp baissa la tête.

— Pardon, monsieur!... je vous ai fait de la peine? balbutia l'aubergiste qui, à chacune de ces folles exclamations, avait contemplé son voyageur avec un air de plus en plus condoléant. Oh!... pardon, c'est un de vos parents, peut-être?

— Merci... dites donc... comme vous y allez, vous... un de mes amis... c'est déjà bien assez... et encore!

— Excusez-moi... monsieur... j'avais cru remarquer...

Le perspicace hôtelier remontait avec son plateau vers le premier étage.

— J'irai le voir pendre! se dit Knipp en marchant à grands pas vers la place au gibet.

Notre rapin eût dû certes se montrer joyeux d'un tel événement.

Eh bien! non... pas du tout.

Il était mécontent... il était tout chagrin, il était triste!

En chemin, il rencontra un crieur public, qui, moyennant quatre kreutzers, vendait sur le bandit l'obligatoire complainte en soixante-dix-neuf couplets.

Knipp l'acheta de ses derniers deniers, la ploya soigneusement en huit, et la mit dans sa poche.

Quelques pas encore, et il arrivait sur la grand'place.

Mais trop tard!

Déjà la foule se retirait en silence... déjà le sacripant inanimé pendait au bout de la corde!

— C'est dommage! pensa Knipp attendri.

Un homme passait en ce moment, qui semblait défendre le pendu, et qui disait au milieu d'un groupe :

— Du moins Spadator est mort en brave!

— Allons... tant mieux! murmura le rapin avec une émotion croissante.

Plus loin, dans un autre groupe, il entendit ces mots :

— C'est tout de même bien aimable au grand-duc d'avoir voulu que ce coquin-là fût exécuté dans sa ville natale... aux yeux de ses compatriotes!

— Que le diable emporte le grand-duc et toi avec! s'écria tout haut Knipp.

Et, moitié pour se soustraire à la riposte populaire, moitié pour voir de plus près encore, il s'avança jusqu'au pied même du gibet.

Là, il leva lentement les yeux en l'air, détourna une première fois la tête, puis la redressa peu à peu vers le pendu... puis essuya ses yeux du revers de sa main, et conclut avec un accent des plus mélancoliques :

— C'est bien lui... c'est bien Spadator! comme il est laid!... après ça... la pendaison... ça n'embellit personne... On prétend, en revanche, que ça fait plaisir. Je n'ai nulle envie de m'en convaincre, mais je souhaite de bien bon cœur qu'il en ait été ainsi pour toi, ô Spadator!... Dire qu'il était si gai, si courageux, si bon vivant... Tu ne te battras plus... Tu ne boiras plus... Tu

n'aimeras plus... Tu ne riras plus... Tu ne feras plus peur à personne, pas même à Knipp!... C'est bête... on dirait que j'ai presque envie de pleurer... Quelle drôle de chose que la mort... ça vous change jusqu'aux vivants... Tous les morts laissent des regrets, excepté ceux qui laissent des héritiers! Après tout, ça devait finir comme ça... il le savait bien... Il en plaisantait lui-même... Mais c'est égal... trente-cinq ans au plus... c'est un peu tôt... c'est un trop brusque dénouement!... dénouement prévu... dénouement souhaité parfois... dénouement qui devrait me combler d'allégresse... eh bien! non... non... pauvre Spadator...tu me donnas aux mauvais jours l'hospitalité... Dieu sait à quel prix!... mais enfin... enfin je rends une larme à ta mémoire... et j'apprendrai ta complainte aux dix ou douze rejetons dont ne manquera pas de me gratifier Roschen... Ainsi soit-il!

Telle fut l'oraison funèbre du capitaine Spadator.



XVIII

LA MÈRE ET LA FILLE.

Au moment de l'enlèvement, on s'en souvient sans doute, Edwige était évanouie.

Ce ne fut que dans la chaise de poste, ce ne fut qu'en dehors des portes de la ville, qu'elle rouvrit les yeux, et qu'elle reconnut à ses côtés son ennemie.

Mais cette ennemie-là!.. s'était dite sa mère devant Fabritzius, et Fabritzius ne l'avait point démentie!

Mais cette ennemie-là... ce n'était plus la même femme... la femme du bal et de la petite maison... la femme toute à la passion, toute à la vengeance.

Non!!...

Une métamorphose complète s'était accomplie chez la courtisane... elle s'était en quelques heures transfigurée par la maternité!

Et maintenant, elle est là, devant Edwige... devant sa rivale... non... devant sa fille:.. humble et suppliante... pleine de tendresse et de dévouement... si parfaitement mère, qu'après l'avoir contemplée quelques instants en silence, Edwige ne douta plus de ses souvenirs.

Mais, de la conviction à la réciprocité, il y avait encore un abime.

Edwige baissa donc les paupières, feignit de dormir, puis, brisée par tant de fatigues et d'émotions à la fois, elle finit réellement par succomber au sommeil.

En se réveillant, elle retrouva devant elle la Dogaresse. dont la bouche n'osait parler encore, mais dont l'être tout entier semblait lui crier : je t'aime.

Quelque chose aussi commençait à s'animer au fond de l'âme de la jeune fille, qui peu à peu subissait à son insu la domination de cette pensée, la fixité de ce regard, le magnétisme de cet immense et muet amour.

Mais, tour à tour entraînée, combattue tour à tour, elle hésitait, elle se taisait, elle attendait encore.

Et cette lutte tuait Edwige.

Au troisième relai, elle chancela, elle pâlit, elle ne put continuer le voyage.

— Ils me rejoindront peut-être, s'écria la Dogaresse... ils me l'enlèveront... j'en mourrai... mais qu'importe... pourvu qu'elle vive!

Et elle s'était arrêtée.

Le médecin ordonna des soins, du repos, des calmants.

La courtisane devint une sublime garde-malade, elle passa la nuit en pleurs, en prières, au chevet du lit de sa fille.

Le lendemain matin, au moment même où l'hôtelier vient de déposer son plateau près de la blanche alcôve d'un petit salon donnant sur des jardins tout remplis de fleurs et de silence, nous allons voir entrer Edwige appuyée sur l'épaule attentive de la Dogaresse.

— Là, doucement!... disait-elle avec cette voix qui ne parle qu'aux lèvres des mères... bien doucement... nous serons mieux ici... nous y trouverons ce qu'a recommandé le docteur... du calme... de l'air... du soleil... appuie-toi sur moi, mon enfant...

— Merci!... murmura la jeune fille d'un souffle prêt à s'éteindre, la force me revient un peu... merci, madame...

— Madame!... répéta l'Italienne avec un sourire navré.

— Ah!... s'écria tout à coup Edwige en chancelant

sous l'énervante pression de quelque invisible douleur; ah!... que je souffre!

— Edwige! mon enfant!... ma fille!...

La Dogaresse aussitôt se rapprocha d'elle, l'entoura de ses bras, la fit doucement asseoir dans une large bergère, s'assit elle-même sur un petit tabouret, et avec l'accent profond d'une tendresse infinie, elle commença l'entretien suivant, auquel la jeune fille ne répondit d'abord qu'avec une sorte de répulsion, qu'avec une persistante défiance.

— Votre fille!... c'est donc bien vrai!...

— Elle doute encore... juste ciel!... Elle doute toujours!

— Non... non... depuis que je vous ai vue durant ces deux jours de voyage... durant cette dernière nuit de fièvre surtout... attentive à mon moindre tressaillement... à mon moindre soupir... à ma moindre larme... sans cesse veillant... priant toujours... ah! c'est bien cela, une mère... je ne doute plus... non... mais...

— Mais...

— Mais... il y a dans tout ce qui m'arrive quelque chose que je ne puis comprendre... Et d'abord... d'abord cette accusation mortelle contre celui qui m'a servi de père?...

— Il voulait nous séparer... il m'eût défendu de t'emporter dans ma fuite, il le fallait!... Mais sitôt arrivée, tu le sais, j'ai écrit aux juges pour me rétracter... Il doit être hors de péril maintenant... il est libre... Ensuite?...

— Ensuite... dans cette fête... dans cette affreuse maison...

— Oh!... ne me parle pas de cette infamie, ne me parle pas de cette insulte... Enfant... je t'en supplie... n'en parlons jamais!...

— Alors... pourquoi donc avoir tant tardé?... Si l'on m'avait dit que je pouvais retrouver ma mère... si j'eusse appris que vous existiez encore!...

— En savais-je davantage... moi?... enfant... enfant... il est des destinées fatales... c'était pour ton avenir...

ce fut par dévouement, que je te laissai toute petite chez le marquis de Saint-Fargeau, mais pour te venir reprendre bientôt... bientôt, entends-tu bien?... Abandonner ma fille... oh!... Dieu m'en est témoin... jamais cette pensée ne me fût venue d'abandonner ma fille!... mais on me jeta dans une prison... mais j'y restai trois ans... trois ans à meurtrir ma tête et mes mains à des barreaux de fer... trois ans à t'appeler avec des cris et des sanglots... trois ans au bout desquels je n'étais pas morte de désespoir et de rage... Oh!... c'est que je t'aime bien, va... car, sitôt échappée de cet enfer, je retournai en France, puis en Allemagne, je courus, je volai vers toi... Le marquis avait disparu... je ne connaissais pas Fabritzius... plus rien... rien... N'importe!... je ne me rebutais pas... je repartis encore... j'explorai les plus petits duchés, les moindres villages... je visitai tout, je cherchai partout... demandant le marquis de Saint-Fargeau à chaque pas, semant l'or sur tous les chemins, flairant le sol et l'espace ainsi que la lionne à laquelle on a volé ses petits... Dieu ne voulut pas!... Enfin, brisée, mais non vaincue, je revins à Venise, où les années ont passé sur ma tête, mais sans amener l'oubli dans mon cœur... T'oublier... toi... ma fille!... allons donc!... est-ce qu'on oublie jamais la chair de sa chair, les os de ses os, l'âme de son âme?... Non... non... je pensais toujours à toi... tu souriais chaque nuit dans mes rêves... et chaque matin... tout en larmes... je m'agenouillais en murmurant pour unique prière : Mon Dieu!... si elle n'est plus de ce monde, faites-moi la rejoindre parmi vos anges... mais si ma fille est vivante... ô mon Dieu!... ne me laissez pas mourir sans avoir revu... sans avoir embrassé ma fille.

Vers le milieu de cette entraînante justification, la Dogaresse s'était levée toute en larmes; à la fin elle retomba suppliante aux pieds d'Edwige attendrie.

— Oh!... je comprends... murmura la jeune fille, avec une croissante émotion... je comprends maintenant... car moi-même... moi qui vous avais perdue trop jeune

encore pour me souvenir... je me souvenais néanmoins... Et là... là... tout au fond de mon cœur... oh ! je l'ai dit bien souvent à Fabritzius... je gardais une vague espérance... un trésor d'affection... une part d'amour à ma mère !

— Eh bien !... cet amour... reprit anxieusement Maria... ce trésor... me le refuseras-tu, quand je suis à tes pieds, quand je l'implore avec des sanglots ?... Ne sois pas impitoyable... enfant... j'ai bien souffert... va... je suis bien malheureuse... mais si ton regard s'arrêtait tendrement sur le mien...

— O mon Dieu !...

Et Edwige souriait à sa mère.

— Si tes bras s'ouvraient à mes bras tendus vers toi...

— Mon Dieu !... mon Dieu !...

Et Edwige écartait lentement ses frémissantes mains...

— Si tu me disais enfin avec une voix partie du cœur... si tu me disais...

— Ma mère... oh !... ma mère !...

— Ma fille, ô mon enfant... ô ma fille !...

Cette fois la glace était rompue... la voix du sang l'emportait enfin... la nature parlait en maître.

Les deux femmes confondirent enfin leurs baisers et leurs larmes, les deux femmes se tinrent étroitement et longuement embrassées.

. . . .

— Qu'as-tu donc ?... s'écria tout à coup la mère en sentant sa fille faiblir sur son sein... qu'as-tu donc ?... tu frissonnes... tu pâlis...

— Moi !... rien... mère... rien... balbutiait Edwige ; la fatigue... l'émotion... mais je suis bien contente... va... je suis bien heureuse...

— Oh !... oui... oui... tu seras heureuse.

— Je pourrai donc revoir... mon bon père Fabritzius ?...

— Un jour sans doute... bientôt... bientôt...

— Et lui... lui...

— Lui ?

— Horace !

La fille et la mère se séparèrent aussitôt, comme si quelque invisible précipice se fût creusé soudainement entre elles.

— Oh !... reprit avec effort Maria ; pas ce nom-là, mon enfant... entre nous jamais ce nom, jamais !...

— Pardon, ma mère... pardon... gémit douloureusement Edwige, je ne le prononcerai plus avec les lèvres, mais, je ne puis vous promettre... hélas !... de l'effacer de mon cœur !

— O mon Dieu !... mon Dieu !...

— Ma mère... ma mère... puisque vous ne pouvez me donner l'oubli... versez-moi du moins ce profond sommeil, qui pour quelques instants ce matin avait anéanti ma pensée... Ce sommeil encore... Oh !... donnez-moi ce sommeil !

En même temps, elle indiquait du doigt le plateau placé sur un guéridon près de la blanche alcôve.

— Eh bien !... oui... consentit la Dogaresse... là, sur ce lit de repos... Voici justement la carafe, le verre et l'oubli...

En même temps elle touchait déjà le flacon.

— Beaucoup, supplia la jeune fille... oh ! beaucoup, ma mère...

— Deux gouttes seulement... enfant... le docteur l'a bien recommandé... rien que deux gouttes... et tiens... ma main tremble... j'ai peur... tiens, verse toi-même... verse bien doucement...

Et elle lui passa le flacon.

— Une... compta Edwige.

— Deux... c'est assez... interrompit vivement la mère en reposant la fiole sur le guéridon. Quelques-unes de plus, ce serait la mort !

— La mort !

Maria ouvrit alors les rideaux, et la jeune fille s'étendit sur le lit de repos, tandis qu'en la recouvrant avec amour d'un léger voile, sa pauvre mère disait :

— Maintenant... bois... bois et dors, dors là sous l'aile de ta mère... hélas ! Dieu lui a refusé le bonheur d'être ta berceuse... mais lorsqu'elle te voit sommeiller en souriant à ses côtés... il lui semble qu'elle rajeunit de quinze ans... que la couche où tu reposes se transforme en un berceau... et que nous sommes bien heureuses toutes les deux, car tu es petite encore... petite, ô mon enfant... toute petite !

— Bonne nuit... murmura doucement Edwige qui se rendormait déjà; mère... bonne nuit !

— Bon sommeil... enfant... bon sommeil ! poursuivit la pauvre mère en s'agenouillant auprès du lit, en y appuyant bientôt sa tête sur la main pendante de la jeune fille. Déjà ses paupières closes ! elle dort déjà ! j'ai trop attendu pour l'embrasser... mais je puis la regarder encore... le regard ne réveille pas !... Dors donc, Edwige... dors, ma fille... demain nous nous remettrons en route... nous irons trouver bien loin quelque introuvable retraite où Fabritzius viendra nous rejoindre plus tard... car, je le connais, il pardonnera... sans nous rappeler jamais le souvenir d'Horace... Horace... pourquoi donc ne puis-je pas l'oublier non plus?... Horace !...

— Maria... me voici ! répondit tout à coup une voix terrible.

La Dogaresse épouvantée releva la tête.

Horace était là, debout sur le seuil, égaré, haletant, livide comme un fantôme vengeur.

XIX

LA MÈRE ET L'AMANTE.

En s'échappant de la maison de santé, Horace se trouvait possesseur des six cents francs formant la caisse sociale des trois fugitifs.

Il put donc courir sans désemparer jusque chez le maître de poste, avec lequel il s'était entendu le matin même relativement à la voiture qui devait attendre les deux nouveaux époux à la sortie du presbytère, et qui n'avait fatalement servi qu'à faciliter l'enlèvement d'Edwige.

Moyennant la bourse tout entière, il se fit équiper instantanément le meilleur cheval de l'écurie, il le précipita ventre à terre sur la route d'Italie.

Au premier relai, il aperçut la serrure encadrée de noir, et, sans perdre le temps de changer de cheval, il passa comme un éclair.

Même signal au second relai; Horace le franchit de même.

Mais à la troisième poste, il s'arrêta tout à coup.

Ce n'était plus du noir, cette fois, c'était du rouge.

Le pauvre cheval, écumant, ensanglanté, moribond, vint donc s'abattre dans la cour de l'hôtellerie.

Déjà le cavalier était à terre, déjà, dépeignant à la hâte les deux voyageuses arrivées de la veille au soir, il demandait impatiemment leur appartement.

On lui indiqua le premier étage.

Il y grimpa soudain avec l'agilité d'un chat-tigre.

Et, comme on vient de le voir, il apparut spontanément aux yeux stupéfaits de la Dogaresse.

Elle eut cependant la force de se relever aussitôt; elle eut encore la précaution de refermer vivement les rideaux de l'alcôve, sur le lit de laquelle restait Edwige profondément endormie.

Puis, elle recula instinctivement sous l'étrange regard d'Horace, qui lentement s'approcha d'elle jusqu'au point de lui effleurer le bras, et qui, d'une non moins étrange voix, lui dit :

— Un jour... madame... vous êtes entrée chez moi comme j'entre chez vous aujourd'hui... vous m'avez de même réveillé d'un doux songe en me touchant à l'épaule... et vous m'avez dit comme je viens vous le dire à mon tour : Pitié... pardon... pardon et pitié!...

— Pitié... murmura comme un plaintif écho la Dogaresse.

— Oui... reprit l'artiste avec un commencement de menace. La prière d'abord... ensuite...

— Monsieur... se récria-t-elle soudain avec un imperceptible frissonnement. Monsieur... osez-vous encore... lorsque vous m'avez aimée?...

— Oh!... déclara solennellement Horace en relevant son beau front pâli vers le ciel, grâce à Dieu qui veillait sur nous sans doute, grâce à Dieu... madame... cet amour resta si pur... que c'est la conscience paisible, la tête haute et sans la moindre rougeur au front... voyez plutôt! que je viens vous demander votre fille!

— Pour elle... répondit la pauvre Maria d'un ton de solennité semblable, Horace... pour elle... je puis tout sacrifier... oui, tout... mais cet autre amour... cet amour fatal est encore là... et je ne puis l'en arracher qu'en m'arrachant le cœur... mais vivre tous les trois... en-

semble... oh!... non... je ne le puis pas... je ne le veux pas... non!...

A cette catégorique déclaration, le fiancé d'Edwige eut d'abord un mouvement de colère.

— Maria!...

Puis, se calmant tout à coup, et avec une douceur infinie dans le regard, et avec une tendre et suppliante ferveur dans la voix :

— Maria... reprit-il après un silence, songez-y bien... ce n'est pas pour moi non plus que je vous parle... oh! non... que je sois chassé du paradis de mes rêves... que j'aille souffrir au loin... peu importe!... c'est pour elle seule... pour elle qui m'aime... oui... qui m'aime d'un de ces amours qui sont toute la vie... Oh!... madame... elle me l'a dit un jour... elle ne peut plus vivre sans moi... elle en mourrait, voyez-vous bien, madame... elle en mourrait. Oh!... tenez... je vous en conjure par votre propre devoir de mère... je vous en supplie au nom de son avenir que je ferai brillant et honoré... au nom de son bonheur dont je vous réponds devant Dieu... au nom de sa vie... Maria... tenez... à mains jointes... à genoux comme vous autrefois... je vous en supplie à genoux... je vous en supplie.

Vers les derniers mots de cette fervente invocation, l'artiste peu à peu s'était affaissé sur lui-même... à la fin il inclina devant l'Italienne son front enfoui dans ses deux mains.

Un instant Maria sembla prête à céder, un instant elle sembla tenter un effort surhumain sur son cœur...

Mais la force encore une fois lui faillit; elle comprit qu'elle ne pourrait jamais... elle répondit avec le rude élan d'une inflexible volonté :

— Non... non!...

Semblables à deux étincelles tombant snr un baril de poudre, ces deux monosyllabes firent éclater à la fois toutes les colères contenues dans le cerveau d'Horace.

Il se redressa tout à coup, il bondit en arrière, il devint effrayant à voir.

Et d'une voix stridente, heurtée, impitoyable :

— Non?... non?... répéta-t-il en fouillant avec rage dans sa poitrine convulsive. Eh bien! alors, madame... ici même... à l'instant... vous allez mourir!...

— Mourir!

— Oui!... poursuivait frénétiquement le malheureux, dans la main duquel étincelait une arme; oui... car vous perdriez cette enfant comme vous l'avez déjà voulu perdre... moi... je ne le veux pas... et je vais vous tuer!... Oui, car après votre mort, après la mienne, elle redeviendra la fille honorée de Fabritzius... je veux qu'il en soit ainsi, moi... et je vais vous tuer.... Que je sois un assassin... que je sois un infâme... peu m'importe... mais je veux la sauver d'une mère telle que la Dogaresse et je vais vous tuer!...

L'Italienne d'abord avait eu peur.

Mais une soudaine inspiration illumina son regard.

Elle courut à l'alcôve, elle l'ouvrit toute grande, et se renversant en arrière au-dessus de la jeune fille toujours endormie :

— Eh bien! soit... merci... tue-moi là... tue-moi vite... après, tu ne pourras plus épouser ma fille!...

— Ah!...

Et l'arme s'échappa des mains de l'artiste, qui reculait à son tour, épouvanté.

— Allons! poursuivait la mère triomphante... allons donc... pas de sotte pitié... car... moi vivante... personne ne pourra de nouveau nous séparer!...

— Si fait... moi!... répondit tout à coup la voix de Fabritzius, qui venait d'arriver à son tour, et qui s'avança gravement entre ces deux volontés égales, entre ces deux amours ennemis.

Ils se trouvaient trois à lutter maintenant.

Qu'allait-il se passer entre eux?

XX

LE SOMMEIL OU LA MORT.

Il y eut d'abord un long silence.

Edwige semblait toujours profondément endormie.

Immobile et les regards anxieusement fixés sur Fabritzius, Horace attendait, retenant son souffle.

La Dogaresse restait devant l'alcôve, les bras étendus en travers, et comme fanatiquement résolue à en défendre l'approche.

— Arrière... madame... arrière!... dit enfin le vieillard en se plaçant entre la courtisane et l'artiste. Arrière, vous dis-je... le grand-duc nous a pris sous sa protection... vous ne pouvez plus rien contre cette enfant!...

— Le grand-duc?

— Oui... le grand-duc... je fus introduit en sa présence le lendemain de notre sortie du cachot... à l'heure même où tu t'échappais de l'hôpital... Horace... il m'accueillit avec bonté... mais lorsque je lui eus dit mon nom, il se ressouvint aussitôt d'un signalé service que durant la guerre de Sept-Ans lui avait rendu mon grand-père... et, passant tout à coup de la simple bienveillance à la plus affectueuse gratitude, il me déclara cha-

leureusement qu'il n'avait rien à refuser au petit-fils du maréchal de Saint-Fargeau.

— Rien!... murmurèrent en même temps Horace et la Dogaresse.

— C'est un noble vieillard, reprit aussitôt l'émigré, un juste souverain qui se laissa aveugler longtemps par un favori, mais qui s'est relevé subitement à la découverte de la vérité.

— Qu'a-t-il donc décidé?

— Qu'a-t-il fait?

— Il s'est informé d'abord du chambellan... puis, sur la nouvelle que sa blessure laissait une vague espérance, et qu'il lui restait quelques jours au moins à vivre...

— Eh bien?...

— Il faut, a solennellement ajouté le grand-duc, il faut qu'il épouse *in extremis* la pauvre enfant que jadis il a séduite... il faut qu'avant d'aller régler ses comptes avec Dieu, le moribond assure sans retard sa fortune et son nom à sa fille, à la fiancée du peintre Horace...

— Grand Dieu!...

— Quant à cette femme, a-t-il poursuivi, quant à la mère de cette jeune fille ainsi légitimée au lit de mort, elle sera comtesse de Mansfeld... c'est assez pour elle... c'est assez...

— Oh!...

— Avec une partie de l'héritage de son mari, s'il succombe immédiatement... avec une dot dont je fixerai moi-même le chiffre, s'il survit à sa blessure... elle se retirera dans un couvent pour y réconcilier son âme avec le ciel, ainsi que nous aurons réconcilié son honneur avec la société.

— Dans un couvent!...

— Quant à vous, enfin, termina le grand-duc....

— Quant à nous...

— Le général Bonaparte vient d'être proclamé premier consul... j'en reçois à l'instant même l'assurance, et la patrie vous est rouverte...

— La France....

— Vous partirez donc tous les trois, aussitôt après l'accomplissement des deux mariages... vous retournerez à Saint-Fargeau... vous y serez heureux comme vous méritez de l'être...

— Heureux!...

— Vous le voyez, conclut Fabritzius, tout est honorablement sauvegardé, tout devient possible, grâce à cet arrangement...

— Auquel, par malheur, je ne souscrirai jamais, se récria spontanément la Dogaresse. Que m'importe la fortune... que m'importe l'honneur... que m'importerait même la vie!... Ce qu'il me faut uniquement, à moi.. ce que je veux... c'est ma fille!...

— Ainsi, vous refusez?...

— Oui... messieurs... moi, la mère... je refuse... et cela suffira, je le pense...

— Non... madame... le grand-duc avait prévu votre refus... car il m'a fait accompagner par des hommes qui ont ordre de vous séparer à l'instant d'Edwige...

— Nous séparer!...

— Et de vous conduire... fût-ce même par la force... au chevet du comte de Mansfeld... votre mari...

— Je ne veux pas, vous dis-je... je ne veux pas!... et votre grand-duc n'a nul droit sur ma liberté... je ne suis pas née dans son Allemagne... moi... je suis Italienne!...

Rien de résolu, rien de superbe et de fier comme la Dogaresse en cet instant.

Horace eut un geste de désespoir.

Le vieil émigré resta calme, froid, impassible.

Et cependant, à le bien examiner, la vue de Maria, la résistance de sa douleur, hélas!... trop compréhensible, l'avaient intimement et profondément ému.

Il se rapprocha donc de la pauvre mère, et d'une voix qui allait en s'adoucissant jusqu'à la commisération la plus suppliante :

— Maria, reprit-il lentement, pensez-vous que je con-

sentirais à vous déchirer inutilement le cœur, s'il était quelque autre façon de pacifier notre avenir? Je vous ai jadis aimée, Maria... un jour seulement, il est vrai... mais d'une de ces affections étranges qui ne s'effacent jamais!... En me laissant votre Edwige, vous m'avez donné l'unique bonheur de toute ma vie... ce sont de ces choses qui ne peuvent s'oublier... je ne suis donc pas votre ennemi... pauvre femme... pauvre mère!... loin de là, Dieu m'en est témoin. Au prix de ce qui me reste à vivre, je voudrais de grand cœur pouvoir vous faire heureuse... plus tard, bientôt peut-être je vous le prouverai, Maria... Mais aujourd'hui c'est impossible... je connais notre enfant... c'est une de ces frêles et séraphiques natures que la moindre révolution de l'âme peut briser... son amour, c'est sa vie... accomplissez donc héroïquement votre sacrifice, madame... c'est au nom d'Edwige que je vous le demande, au nom de votre fille qu'il vous sera peut-être permis de revoir un jour, et qui se souviendra, sans amertume alors, que vous vous êtes dévouée pour son bonheur!... Partez, Maria... partez... mais espérez!...

— Espérer!... se récria la Dogaresse avec une navrante ironie... mais vous aviez caché mon enfant pour que nous ne pussions jamais nous réunir... mais vous me l'aviez enlevée... monsieur... mais vous me l'aviez volée!... c'est par trop de cruautés enfin!... Comment?... je perds mon Edwige par excès de dévouement pour elle... je la cherche et je la pleure durant treize années... treize années, ô mon Dieu!... et lorsqu'à la fin je la retrouve... lorsqu'elle m'a pardonné... lorsqu'elle m'a embrassée... lorsqu'elle m'a permis de l'appeler : ma fille!... vous venez me dire, comme s'il s'agissait d'une chose toute simple: « Arrière, madame... le cloître vous attend... partez... partez bien vite afin qu'à son réveil votre enfant croie avoir fait un mauvais rêve... vous ne la reverrez jamais... non... jamais!... vous n'aurez plus ni ses regards, ni ses baisers, ni même son souvenir!... c'est un arrangement très-juste, très-honorable... le

grand-duc le veut ainsi. » Ils osent parler ainsi à une mère!... Oh!... vous avez beau commander ici... monsieur le marquis... cela ne sera pas... je vous en préviens... cela ne sera pas!

— Je ne commandais plus... madame... je priais!...

— Eh!... monsieur...

— Je vous en supplie encore... Maria!...

Elle eut un instant d'hésitation suprême... elle contempla longuement la jeune fille toujours endormie, comme afin de s'essayer à lui dire un dernier adieu... puis, elle reporta ses regards éperdus vers Fabritzius, et soudain éclatant en sanglots :

— Mais je ne peux pas!... cria-t-elle... Mais vous voyez bien... mon Dieu!... que je ne le peux pas!

— Il le faut.

— Jamais!

— C'est là votre dernier mot? demanda le marquis dont le visage attestait un douloureux combat.

— Mon dernier, répondit nettement la Dogaresse.

— Vous ne céderez rien à la raison?

— Rien.

— A la prière?...

— Rien... rien... rien!...

— Ce sera donc vous, madame, qui m'aurez contraint à avoir recours à la force... je vais appeler les émissaires du grand-duc!...

Et, après un effort surhumain sur lui-même, Fabritzius fit un pas vers la porte...

A cette déclaration, à cette épouvante, l'Italienne jeta un cri perçant, un cri désespéré :

— Ma fille... mon enfant... ma fille!...

Et bondissant vers Edwige, elle l'enlaça dans ses bras.

A ce bruit, à cette énergique pression, la jeune fille fit un mouvement.

— Grand Dieu!... dit Horace, elle va se réveiller!

Le vieillard aussitôt s'arrêta.

La mère ne voyait plus, n'écoutait plus que sa fille.

Edwige entr'ouvrit ses yeux encore sans regards, et machinalement étendit son bras engourdi vers le guéridon.

Sur ce guéridon, se trouvaient la carafe de limonade, le verre aux trois quarts vide, et la potion calmante.

Cette potion, on s'en souvient sans doute, était un narcotique salutaire si l'on n'en versait à la fois que quelques gouttes.

Mais, pris en quantité plus grande, il devenait un poison terrible.

Évidemment la jeune malade demandait à boire.

La Dogaresse voulut prendre la carafe, mais sa main, par hasard, rencontra la fiole.

Ses sourcils se contractèrent aussitôt, un étrange sourire dérida sa lèvre crispée, une infernale inspiration passa sur son visage devenu tout à coup livide.

Ce fut, cependant, la carafe qu'elle saisit d'abord, afin d'achever de remplir le verre.

— Hâtez-vous !... reprit alors Fabritzius ; hâtez-vous de disparaître avant qu'elle se réveille entièrement... Partez, madame, afin qu'elle puisse nous suivre sans scandale... croyez-moi... partez !...

— Vous suivre !... murmura tout bas l'Italienne, oh !... non... car je sais maintenant où l'emporter avec moi !..

Et, d'une main frémissante, elle déboucha le flacon.

— Eh bien !... fit le vieillard en indiquant la porte au delà de laquelle se trouvaient les envoyés du grand-duc.

Au moment de verser, la Dogaresse s'arrêta.

— A votre tour, interrogea-t-elle d'une voix profonde et solennelle, je vous en supplie... N'aurez-vous pas pitié de mon désespoir?... n'accorderez-vous rien à mes larmes, à mes promesses... à mes prières ?...

— Maria...

— Répondez ?

— Je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire.

— Ainsi... c'est bien résolu... vous ne voulez rien changer à vos arrangements ?...

— Je le voudrais... je ne le puis.

— Rien... absolument rien?...

— Rien!...

Durant ces quelques mots, Edwige s'était peu à peu soulevée sur sa couche.

— Je vous en supplie à genoux!... murmura la pauvre mère sur les cordes les plus éplorées de son âme.

A bout d'inflexibilité, Fabritzius pour toute réponse poussa la porte, et fit un pas au dehors, prêt à appeler.

— Arrêtez!.. s'écria la Dogaresse en se relevant tout à coup. Pas de scandale... arrêtez... et que la volonté de Dieu s'accomplisse!...

En même temps, tout le contenu de la fiole avait été versé dans le verre.

— Que faites-vous?... demanda le vieillard étonné.

— Moi?... repartit l'Italienne en se reculant avec une sorte d'effroi. Je me résigne... voilà tout... et puisque rien ne saurait nous rapprocher en ce monde... eh bien!... plus tard... oui, plus tard... nous serons réunies dans l'autre!...

— Que signifie?...

— Je pars... n'est-ce pas là ce que vous voulez?... je pars.

Elle se retirait effectivement, mais à reculons et les yeux toujours fixés vers l'alcôve, au fond de laquelle Edwige commençait vaguement à regarder autour d'elle.

Étonnés l'un et l'autre, mais bien loin de pressentir le sens mystérieux des dernières paroles de la Dogaresse, les deux hommes s'avançaient en même temps vers la jeune fille.

Au moment de disparaître, cependant, la Dogaresse revint tout à coup sur ses pas, et le bras étendu vers le guéridon :

— Seulement, dit-elle, il faudra lui donner ceci...

— Ceci?...

— C'est l'ordonnance du docteur... c'est le calme... c'est le salut... c'est la force d'accomplir un aussi long voyage...

— Oui... fit machinalement Edwige en indiquant le verre, oui... oui... j'ai soif!...

Le vieillard, aussitôt, courut au guéridon.

Pendant ce temps-là, la jeune fille, qni n'avait d'abord aperçu que la Dogaresse, remarquait et reconnaissait tour à tour les deux autres affections attentives à son chevet.

— Horace!... murmura-t-elle avec un ineffable sourire; et vous aussi... vous... mon père!...

— Oui... mon enfant... oui!... balbutia le marquis en pleurant de joie.

Puis, lui présentant le verre :

— Tiens... prends!... ajouta-t-il. Prends... mon enfant... et bois!...

Or, ce breuvage-là, maintenant, c'était la mort!...

XXI

AGONIE.

Edwige tenait en main le fatal breuvage.

Elle le porta lentement jusqu'à sa bouche qui souriait... la pauvre enfant!

Mais qui peut expliquer les desseins de Dieu?

Au moment de boire, sa main tout à coup resta suspendue.

Elle releva sa blonde et charmante tête, sur laquelle perlaient encore quelques fleurs d'oranger, elle regarda d'abord son amant agenouillé près du lit, puis son père qui semblait l'engager à prendre ce calmant, puis enfin sa mère qu'elle semblait rappeler auprès d'elle, et qui, cédant peu à peu à cette espèce d'attraction magnétique, glissait lentement sur le parquet comme pour se rapprocher de l'alcôve.

Rien de tendre, rien de clément, rien d'angélique comme ce muet appel à la réconciliation entre les trois amours groupés à son chevet.

Un pas encore, et le père, l'amant et la mère allaient pouvoir se donner la main.

Fabritzius en eut peur, et tout à coup rompant le silence:

— Bois donc!... dit-il avec une légère impatience, bois vite, mon enfant, pour que nous puissions partir.

Toujours tenant le verre d'une main, de l'autre Edwige inclina vers elle la Dogaresse, et répondit lentement avec une ineffable douceur :

— Partir... avec elle, n'est-ce pas?... avec elle aussi... avec ma mère!...

Et elle l'embrassa au front.

— Ah! firent simultanément les deux hommes, en se reculant avec un mutuel effroi.

Déjà la Dogaresse s'était redressée sous la vivifiante caresse de sa fille : déjà, transfigurée par l'amour maternel, elle s'écriait du fond de l'âme :

— Merci... mon Dieu... merci!... c'est vous qui venez de lui jeter ce mot du ciel entre la coupe et les lèvres!...

Quant à la jeune fille, elle s'était retournée du côté du vieillard, et, lui obéissant enfin, elle allait boire.

— Non... mon enfant!... lui cria soudain sa mère. Non... ma fille!...

Et, s'élançant sur le verre, elle l'arracha des mains d'Edwige, et but elle-même jusqu'à la dernière goutte.

Puis, presque aussitôt elle jeta un long cri de douleur.

— Qu'est-ce donc... qu'y a-t-il? demandèrent en même temps les trois autres voix.

— Il y a... répondit glorieusement la Dogaresse avec un sublime rayonnement au front... il y a que le saint baiser de cette enfant vient de m'inspirer le vrai sacrifice... il y a qu'en expiant une mauvaise pensée, je réalise notre salut à tous... Il y a que je vais mourir, car c'était du poison!...

— Du poison!

— Maria!...

— Ma mère!...

Et, tout s'oubliant aussitôt, chacun s'empressa vers la pauvre femme qui chancelait et pâlissait déjà.

— Je ne veux pas, ma mère... s'était écriée la jeune fille, je ne veux pas que tu meures... car je t'aime... entends-tu bien?... je t'aime!...

— Du secours... du secours!... criait Fabritzius éperdu.

— Un médecin... ajoutait Horace, en se précipitant vers la porte; à l'instant... un médecin!...

Maria les retint tous les deux, et d'une voix empreinte de cette harmonieuse sérénité qui ne parle qu'aux lèvres des mourants :

— C'est inutile!... murmura-t-elle sans la moindre amertume. Restez tous auprès de moi... c'est inutile, vous dis-je... Il y avait dans cette fiole de quoi nous tuer tous les quatre... Dans quelques minutes... tout sera fini!...

— O mon Dieu... mon Dieu!...

— Dites-moi donc bien vite que vous me pardonnerez tous... N'est-ce pas, Edwige? N'est-ce pas, monsieur le marquis? N'est-ce pas, Horace?... Tenez-vous là tous les trois... plus près... tout près... là... là...

— Maria!... Maria!... pauvre Maria!...

A demi renversée entre les bras des deux hommes qui la soutenaient en pleurant, la Dogaresse appuyait ses deux mains aux épaules d'Edwige qui la suppliait à genoux de ne pas mourir!

— Ne me plaignez pas!... reprit-elle d'une voix affaiblie peu à peu... Vivante, je ne pouvais pas me vaincre... vivante, j'étais un éternel obstacle à votre bonheur à tous!... Morte... au contraire... vous serez tous heureux!... Moi... je le suis déjà... mon âme commence à planer au-dessus des passions humaines... je ne sens plus de lâches jalousies... je n'ai plus rien de terrestre, là... déjà plus rien... je ne suis plus une femme!...

Edwige eut un sanglot, qui tout à coup l'interrompit.

— Mais je suis encore une mère!... s'écria-t-elle avec un suprême effort qui sembla lui porter le dernier coup. Oui... oui... jusqu'au dernier regard... jusqu'à la dernière pulsation... jusqu'au dernier souffle... ta mère... ô mon enfant... je serai toujours ta mère!...

Et, soulevant la jeune fille jusqu'à ses lèvres, elle retomba à demi agenouillée avec elle.

Soutenant toujours l'agonisante, les deux hommes

s'inclinèrent aussi, silencieux et pleurant à ses côtés.

Sous la froide étreinte de la mort, la Dogaresse devenait plus pâle et plus radieuse encore. Une sorte de lumineuse auréole semblait ruisseler de sa chevelure d'or, une transparence céleste divinisait de plus en plus son superbe visage, il passait de sublimes poésies dans ses grands yeux noirs. Jamais... non, jamais elle n'avait été plus belle!...

Sa vie s'éteignait, cependant, avec une étrange rapidité.

— Fabritzius, murmura-t-elle alors d'une voix presque insaisissable, vous prierez Dieu pour moi... n'est-ce pas... Fabritzius?...

Puis, se retournant avec peine vers Edwige :

— Toi aussi, ma fille... et sans rougir maintenant... sans rougir!...

Enfin, cherchant du regard, elle rencontra le bras du jeune homme qu'elle attira peu à peu vers sa droite, et lui prenant la main qu'elle allait unir bientôt à celle de la jeune fille placée à sa gauche :

— Horace, articula-t-elle avec un dernier souffle... il ne faut plus m'en vouloir de vous avoir trop aimé, c'était le destin, cela finit avec la vie!... Edwige... Horace... à pareil jour... dans un an... vous vous marierez... je le veux... on ne refuse rien aux mourants... Je le veux... Oh!... je serai à votre noce... allez... je planerai au-dessus de vous en souriant... et je vous bénirai tous les deux du haut du ciel... Oui... du haut du ciel, Dieu m'en permettra maintenant l'entrée... Je... mon Dieu... mon Dieu!... Ah!...

Dans ce dernier cri sembla s'envoler à jamais l'âme de la Dogaresse.

Le corps tomba en arrière sur la poitrine d'Horace.

Edwige cacha son visage épouvanté dans les genoux de Fabritzius, qui venait de se redresser tout à coup, et qui, les mains élevées vers le ciel, solennellement disait :

— Seigneur!... elle a beaucoup aimé... vous devez lui pardonner beaucoup... pour elle soyez donc miséricordieux... Seigneur!...

A deux pas de là, Horace est debout aussi.

Il vient de déposer pieusement à terre le cadavre qu'il contemple d'un air égaré, il cache fiévreusement entre ses deux mains son front en délire... il s'écrie enfin avec une folle terreur:

— Morte... et c'est moi qui l'ai tuée!... morte, elle est morte!

Puis, comme frappé de la foudre, il se laisse aller à la renverse... et tombe lourdement tout à coup.

Mais déjà, depuis quelques secondes, un nouveau personnage venait d'apparaître sur le seuil.

Et ce personnage nouveau, c'était Knipp.

XXII

DERNIER MALHEUR.

Témoin de la chute de son maître, le rapin aussitôt s'élança vers lui, mais en s'écriant d'une voix presque joyeuse :

— Morte, monsieur... non pas, s'il vous plaît !... endormie seulement... et cela grâce à ce que j'ai été apprenti apothicaire !...

— Comment? demandèrent à la fois Edwige et Fabritzius.

— C'est bien simple, répliqua Knipp tout en se penchant vers Horace. Tous les valets de l'hôtel étant allés voir pendre mon ami Spadator, l'aubergiste m'a confié l'ordonnance du médecin que j'ai portée moi-même à la pharmacie voisine.

— Après... après?...

— Le pharmacien ayant déserté son officine à propos de la susdite pendaison, j'ai voulu de mes propres mains exécuter la formule.

— Enfin?...

— Enfin, comme une telle potion me semblait dangereuse entre les mains de madame la Dogaresse, j'en ai substitué une autre de ma façon... Une autre dont l'a-

bus ne produisit qu'un profond sommeil avec les apparences de la mort. Elle ressuscitera demain matin...

— Merci, merci, mon Dieu! s'écrièrent à la fois la jeune fille et le vieillard.

— M'est avis, observa tout bas le rapin, qu'ils auraient bien plutôt dû dire : Merci, Knipp!...

Mais presque aussitôt il se redressa en jetant un cri.

— Qu'y a-t-il donc?

— Mon pauvre maître!...

— Horace!...

— Sa tête a heurté contre l'angle de ce meuble, il ne me voit pas, il ne m'entend plus, sa blessure s'est rouverte. Du sang... voyez, du sang!...

— Grand Dieu!...

Tous trois se groupèrent confusément autour du grand artiste.

Hélas!... il n'était que trop vrai.

Horace gisait sans mouvement sur le tapis.

Une livide pâleur couvrait son visage, et, jaillissant à flots de son crâne entr'ouvert, le sang vint rougir la robe blanche d'Edwige.

A cette vue, la jeune fille chancela, puis s'évanouit entre les bras de son père, qui la reporta vivement jusque sur la couchette.

Que faire?...

Le vieillard réfléchissait.

Puis, comme frappé d'une inspiration subite, il courut ouvrir la porte, appela les envoyés du grand-duc qui parurent aussitôt sur le seuil, et d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

—Messieurs, commanda-t-il en indiquant la Dogaresse, ce sommeil léthargique vous permet de facilement exécuter les ordres du grand-duc. Emportez donc cette femme à l'instant, et repartez avec elle sans retard pour le palais du comte de Mansfeld... allez!...

. . . .

Quelques instants après, la Dogaresse avait disparu.

Edwige était étendue sur le lit, les paupières encore closes.

Agenouillés tous les deux auprès d'Horace, Fabritzius et Knipp étanchaient le sang de sa blessure, et vainement cherchaient à lui faire reprendre ses sens.

Un médecin avait été appelé, qui rétablit l'appareil, et qui se retira bientôt en hochant la tête d'un air sinistre.

De longues heures s'écoulèrent ainsi.

Horace enfin rouvrit les yeux, promena tout à l'entour un regard étrange.

On lui parla vainement.

Il ne répondit rien.

Pas même à Edwige.

Vers le soir, néanmoins, et quoique toujours muet, il se souleva lentement; il parvint à se tenir debout, il essaya par le salon quelques pas indécis et lourds.

Stupéfaits, anxieux, la jeune fille et les deux hommes le contemplaient à l'écart.

Fabritzius enfin s'approcha d'Horace, et lui prenant doucement la main :

— Mon ami, fit-il, je...

— Taisez-vous!... interrompit fébrilement le grand artiste... Taisez-vous, monsieur le chambellan... c'est vous qui êtes cause de tous nos malheurs, taisez-vous, vous dis-je... misérable... taisez-vous!...

A cette inexplicable sortie, le vieillard pâlit tout à coup, et examina plus attentivement Horace.

Knipp à son tour venait de lui saisir la main, Knipp lui disait à son tour :

— Mais vous vous trompez, monsieur... ce n'est pas là le chambellan.

— Fabritzius! interrompit encore le jeune homme en regardant Knipp dans les yeux. C'est vous, mon vieil ami... vous ne savez pas... Ils veulent m'enterrer vivant dans un affreux cachot... Les voilà... Mais vous me sauverez, n'est-il pas vrai? les voilà... cachez-moi bien, Fabritzius!...

Et, comme un enfant épouvanté, il se blottit derrière Knipp.

— Mon Dieu, murmura le vieillard. Le docteur nous en avait menacé là-bas, à la première émotion violente.

— Qu'est-ce donc, mon père... balbutia la jeune fille palpitante... qu'est-ce donc?

N'osant pas énoncer tout haut encore son horrible soupçon, le marquis de Saint-Fargeau se pencha vers l'oreille d'Edwige, et lui parla tout bas.

— C'est impossible!... se récria-t-elle vivement. Il va me reconnaître, moi... j'en suis certaine... oh!... oui... bien certaine!...

En même temps, elle s'était élancée vers l'artiste, qui se tenait debout maintenant et tout songeur.

Mais, au moment de l'aborder, elle s'arrêta tout à coup, elle eut peur, elle murmura en frissonnant :

— Si cependant il n'allait pas me reconnaître, alors, oh!... oui... mon père... c'est qu'il serait...

Le vieillard fit un signe, et la jeune fille poursuivit son chemin.

Elle vint tendrement s'appuyer à l'épaule du jeune homme, elle lui dit avec une voix qui devait descendre jusqu'au plus profond de son âme :

— Horace!...

Horace la regarda longuement, et se tut.

— Eh bien?... reprit Edwige avec une plaintive altération dans l'accent. Eh bien!... mon fiancé... ne m'aimez-vous donc plus, moi?...

— Vous...

— Oui...

— Qui... vous?

— Edwige.

— Edwige!...

— Oui... oui...

— Edwige... silence!... silence et prions pour elle. Elle est morte!...

— Ah!...

— Oui... morte... et l'autre aussi... c'est moi qui les

ai tuées toutes les deux... et je les aimais bien cependant... Edwige surtout... Morte, mon Edwige, elle est morte !..

Et le pauvre jeune homme éclata de rire.

. . . .

Le docteur revint le soir.

Fabritzius l'avait bien prévu, Edwige l'avait bien deviné !

Horace était fou.

. . . .

Quelques jours plus tard, la force était revenue au malheureux !

Mais, hélas !... non pas la raison.

Le docteur allemand avouait son impuissance pour une semblable guérison.

— A Paris seulement, disait-il, la science est parvenue à guérir les âmes.

Or, on le sait déjà, la patrie était rouverte aux émigrés.

— Partons avec lui, résolut Fabritzius. Ne suis-je pas toujours son père ?

— Ne suis-je pas toujours sa fiancée ? ajouta Edwige.

— Et moi donc, conclut Knipp avec une larme au coin de l'œil, est-ce que quand même et toujours je ne suis pas son rapin ?...

. . . .

Le lendemain donc, le marquis de Saint-Fargeau partit avec ses deux enfants pour la France.



XXIII

LE PARC DE SAINT-FARGEAU.

Dix-huit mois se sont écoulés.

Le printemps fait refleurir les lilas du parc Saint-Fargeau.

Rien de verdoyant, rien de coquet, rien de joli comme ce Trianon de la banlieue parisienne.

Voyez plutôt.

C'est le matin. La rosée perle encore sur les mousses chatoyantes des allées, sur les gazons qu'émaillent alternativement les pâquerettes d'argent et les boutons d'or.

La violette entr'ouvre de toutes parts ses modestes cassolettes de parfum, le myosotis prend son premier bain dans le ruisseau, le marronnier secoue sa fière aigrette au souffle de la brise. Tout est frais, tout est jeune, tout semble sourire, tout ruisselle et rayonne aux premiers rayons du soleil de mai.

Tout à coup, à l'extrémité d'un tunnel de chèvrefeuilles, apparaît un jeune homme à la démarche lente et rêveuse.

Derrière lui... notre rapin, lequel examine avec fatuité certain petit tableau de sa composition.

Un peu plus loin encore, et jouant avec un petit

enfant, trottine allégrement Roschen, enfin devenue madame Knipp.

Horace s'est assis sur le gazon, un vrai divan de velours vert.

Le rapin se place à ses côtés, toujours en extase devant son chef-d'œuvre.

— Que regardes-tu là, mon bon Knipp? demande enfin le maître.

— Knipp!... oui... s'écrie joyeusement le rapin. Vous me reconnaissez donc ce matin... Bravo... monsieur, bravissimo!...

— Ce matin?... murmure Horace. Ah! c'est juste... Il y a des jours où je suis fou!...

— Vous en êtes donc persuadé, maintenant!... Bravo encore!

Que veux-tu?... mon pauvre ami... le docteur me l'a tant répété, que, sous peine de recevoir encore de l'eau glacée sur la tête... il faut bien finir par le croire!...

— Et vous le croyez?...

— Tout à fait...

— De mieux en mieux, conclut le rapin.

Puis, tout bas, il ajouta :

— Quel espoir!...

— Mais que regardais-tu donc tout à l'heure?... reprit le pauvre jeune homme après un silence.

— Ça... monsieur... repartit vaniteusement le rapin... Ça, c'est un agréable croquis que je viens de parachever... C'est une espèce de paysage dont je suis des plus satisfaits... Voyez plutôt... monsieur, voyez!...

Il passait en même temps la toile à son maître.

Sur cette toile était assez fidèlement reproduite la modeste habitation du marquis de Saint-Fargeau en Allemagne.

— Pas mal!... fit d'abord assez indifféremment Horace... Pas mal pour toi, mon garçon...

Puis, au bout d'un instant, et avec une étrange lueur dans le regard :

— Mais je connais cela!.:. fit Horace. Oui... je me souviens... Attends donc... C'est... c'est...

— C'est une maisonnette de mon pays... monsieur... C'est en effet une maisonnette où nous allions souvent jadis...

— Oui..: oui... mais cette maison était habitée par quelqu'un...

— Certainement, monsieur... et par des personnes de votre connaissance.

— Ah!...

— Par des personnes que vous aimiez beaucoup.

— Chut!... interrompit en ce moment Roschen, qui venait de survenir avec son bambin dans ses bras... Chut, mein lieben! tu sais bien que depuis six mois le médecin a bien défendu qu'on lui parlât de rien...

— Mais le médecin permet aujourd'hui, car c'est aujourd'hui le grand jour!... dit une voix derrière le bosquet.

Et, se dégageant sans bruit du milieu des fleurs, un homme vêtu de noir apparut tout à coup derrière le banc.

— Bah!... fit allégrement Knipp. Ils arrivent donc de là-bas?

Pour toute réponse, le docteur mit un doigt sur ses lèvres, et fut s'asseoir doucement de l'autre côté de son malade.

— Courage!... murmura le rapin à demi voix. Il est admirablement bien disposé ce matin.

Horace, du reste, n'avait rien entendu de ces dernières paroles; il contemplait toujours le tableau, il cherchait à penser.

Cependant, comme le nouveau venu lui touchait en ce moment la main, il releva soudain la tête, et sans avoir besoin de regarder longtemps :

— Ah! fit-il!... c'est vous, docteur?

— Oui, mon ami! répliqua le médecin qui, sans en avoir l'air, posait imperceptiblement le doigt sur l'artère de son malade. Je viens en passant vous souhaiter le bon-

jour... Mais, je vous en prie, que je ne vous dérange pas... Voyons... que demandiez-vous à Knipp?...

— Nous parlions de ce tableau, fit le rapin.

— De cette maisonnette, précisa l'artiste.

— Et de ceux qui l'habitaient, renchérit Knipp.

— Eh bien!... sourit le docteur.... répondez, meinherr, quels en étaient il y a dix-huit mois les habitants?... Je ne serais pas fâché de le savoir aussi... moi...

— Vous?...

— Oui... Voyons, maître Knipp.

— Dame, monsieur le médecin, il y avait d'abord le marquis de Saint-Fargeau.... un grand seigneur alors émigré, et qui modestement se cachait sous le pseudonyme de...

— Attendez! interrompit Horace, en travaillant d'un doigt impatient son front songeur... Attendez, ce nom, ce nom... il me semble, Fa... Fa... Fabri... Fabritzius!

— Le souvenir!... murmura tout bas le savant, dans l'œil duquel venait de passer un éclair de joie.

— C'est cela... monsieur... applaudissait Knipp en battant des mains. C'est bien cela!...

Il y eut un silence.

— Mais, reprit le docteur, mais le marquis de Saint-Fargeau n'habitait pas seul cette maison d'exil, ce me semble?

Le pauvre insensé saisit la balle au bond, et s'écria spontanément :

— Non... pas seul, non... non... Fa... Fabritzius n'était pas seul!...

— J'en étais bien certain, fit bonassement le savant; il y avait avec lui quelqu'un...

— Mais qui?...

— Oui... qui?... Il me semble cependant que je l'aimais bien...

— Une jeune fille peut-être?

— Une jeune fille... oui... oui... Une jeune fille!...

— Ah!...

— Qui se nommait?...

— Plus tard!... fit le docteur en jetant un doigt sur les lèvres du pauvre insensé dont l'émotion commençait à devenir inquiétante. Plus tard, mon ami, plus tard!

— Et si je veux trouver tout de suite son nom!... se récria violemment Horace. Si je veux au moins me souvenir... Il ne me reste plus que ce bonheur-là!... Mais il me semble... oui... oui... elle était ici, cette jeune fille... Et c'est vous, docteur, qui l'avez fait partir. Oh! c'est bien mal. Mais pourquoi donc?... pourquoi?...

— Parce que j'avais cru remarquer que sa présence journalière devenait moins favorable que contraire au rétablissement de votre santé.

— Ah! comment avez-vous pu penser cela?

— Parce que j'espérais que l'impatience, que la joie de la revoir...

— La revoir!...

— Fabritzius, d'ailleurs, avait besoin de retourner en Allemagne.

— Ah!...

— Pour s'y marier...

— Se marier... en Allemagne!... lui, Fabritzius!...

— Sans doute... avec une femme qui jadis était un obstacle à votre bonheur, Horace, avec une femme à qui la présence de sa fille a fait en six mois oublier entièrement ses autres amours... avec la comtesse de Mansfeld...

— Docteur, je ne vous comprends plus.

— Eh bien! mon ami, songeons à autre chose, à cette jeune fille, par exemple.

— Oui... oui... docteur... à cette jeune fille...

— Nous parlions tout à l'heure du bonheur que vous auriez à la revoir.

— La revoir, docteur, la revoir!... Mais vous savez bien que ça ne se peut pas, puisqu'elle est morte!...

— Mais...

— Oui! morte, morte, et l'autre aussi, et Fabritzius. Ils sont tous morts... O mon Dieu, mon Dieu, morts!...

Et le visage du pauvre fou s'attristait au point qu'il allait pleurer.

— Écartons ces sinistres images, fit le médecin avec un geste de découragement... Ne pensons plus...

— Si fait! interrompit l'artiste avec une poétique harmonie dans la voix et dans le regard. Si fait, je veux encore penser à cette jeune fille... Toujours y penser... toujours!... Et c'est étrange cependant... je ne puis pas me rappeler son nom, son nom!... Mais elle... elle... je m'en souviens bien, allez!... Il me semble que je la revois là, là, en rêve!... Hélas! je ne puis plus la revoir autrement, jamais, non, jamais!... Mais la voilà... oui... la voilà bien telle qu'elle m'apparut pour la première fois dans la vieille forêt allemande, avec ses folles boucles et ses longues tresses blondes retombant des deux côtés de sa gentille coiffure, bleue comme ses yeux bleus, avec son corsage à la Hongroise et sa double jupe aux fraîches couleurs. Oui... oui... la voici bien avec la corbeille qu'achalandait son sourire, avec le tonnelet qu'annonçait sa chanson!... sa chanson... attendez... attendez, je me la rappelle aussi... attendez... il me semble l'entendre encore à travers la feuillée, sa chanson!...

Et l'artiste dressait l'oreille.

Tout à coup, du milieu des lilas voisins, une voix de jeune fille chanta :

Voilà l'plaisir, Mesdames,
Voilà l'plaisir.

Horace aussitôt se redressa, stupéfait, palpitant et charmé.

Une seconde fois, le magnifique refrain retentit derrière les massifs de fleurs.

Puis, les lilas s'écartèrent pour donner passage à la fiancée du pauvre fou.

Edwige avait repris la coiffure et la toilette de l'exil ;

elle portait le petit tonnelet sur l'épaule et la corbeille à la main. Elle s'avançait en chantant toujours :

Voilà l'plaisir, Mesdames,
Voilà l'plaisir!...

Mais Horace déjà s'était élancé vers elle, Horace la pressait sur son cœur, Horace avait poussé ce cri triomphant :

— Edwige!...

Et il pleurait.

Il était sauvé!...

. . . .

Derrière la jeune fille, cependant, deux autres personnages avaient paru.

Fabritzius donnant le bras à une superbe jeune femme.

— Maria!... fit aussitôt Horace avec un certain effroi. La Doga...

— Non, interrompit vivement le vieillard, non, la veuve du comte de Mansfeld, la marquise de Saint-Fargeau, ma femme!

— Qui venait pour unir, ajouta sereinement la Magdeleine réhabilitée, et pour bénir ses enfants!...

— Oh! s'écria l'artiste en tombant agenouillé entre les deux femmes. Oh! taisez-vous... taisez-vous... ne me faites pas redevenir fou de bonheur!...

XXIV

POUR CEUX QUI TIENNENT A TOUT SAVOIR.

La marquise de Saint-Fargeau était bien réellement guérie de son fatal amour. La marquise de Saint-Fargeau se montra digne de son époux et de sa fille.

Fabritzius eut une honorable et bienheureuse vieillesse.

. . . .

Horace resta toujours fou, mais seulement de sa femme.

Edwige ne fabriqua plus des plaisirs que pour les enfants d'Horace.

Une fois, cependant, à un grand bal masqué qui se donnait à l'Hôtel-de-Ville au bénéfice des pauvres, elle revêtit un jour encore l'ancien costume qui lui rappelait de si touchants souvenirs, et, comme toute la société parisienne connaissait le roman de ses amours, tous les fragiles cornets se transformèrent soudain en autant de pièces d'or.

Après quoi, le petit tonnelet, ainsi que sa compagne la corbeille, furent pieusement suspendus dans l'atelier d'Horace.

. . . .

Madame Knipp eut d'abord douze enfants, tous d'une affilée.

Puis, après trois ans d'intervalle, sa taille s'arrondit une treizième fois encore.

— Allons, ricana philosophiquement le rapin, Roschen est consciencieuse. Elle me donne le demi-quarteron au complet !



FIN.



BONS AUTEURS A 1 FRANC LE VOLUME

HENRY DE KOCK

LES

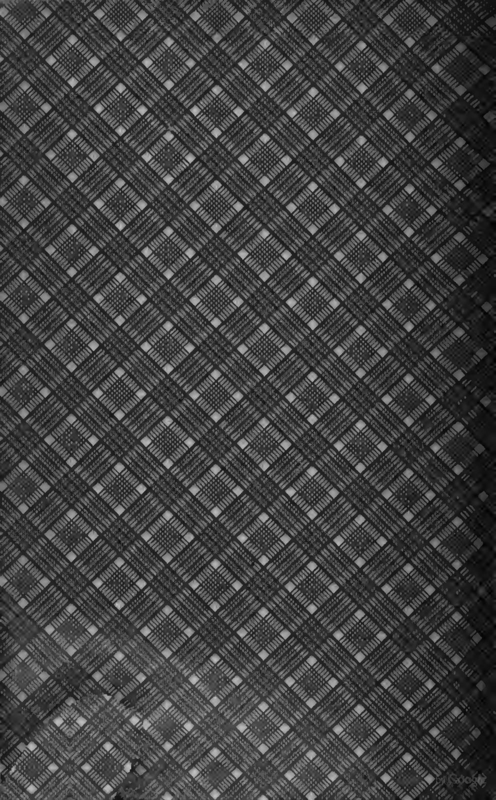
QUATRE BAISERS

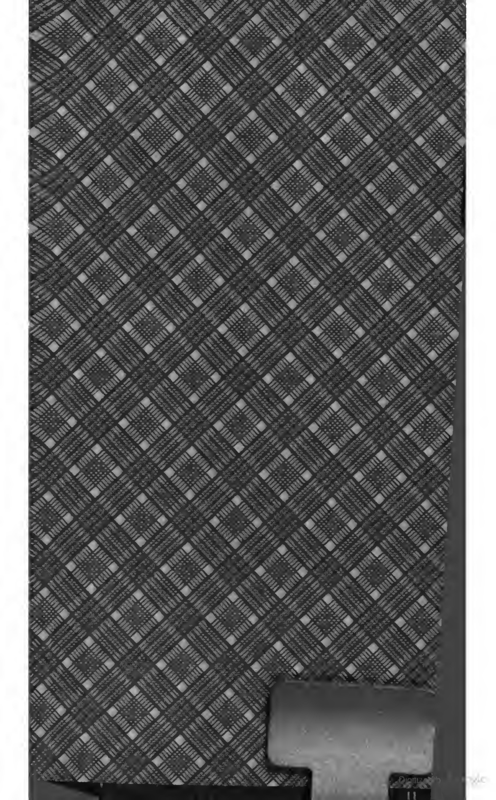


PARIS
A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR
9, RUE DE VERNEUIL, 9

Étranger et par poste 1 fr. 25.








BIBL